BnF Gallica

Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère. 1815.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

AIRE

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

55044

10

MERCURE ÉTRANGER,

OU

ANNALES

DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE;

PAR

MM. Langlès, Ginguené, Amaury Duval, Membres de l'Institut impérial de France; Vanderbourg, Sevelinges, Durdent, Catteau-Calleville, Michel Berr, et autres Hommes de Lettres, tant français qu'étrangers.

ACQ. 46. 194
LABÉDOYÈRE

Pomaque non notis legit ab arboribus.
Tib.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

A PARIS,

Chez { ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, n° 23;
Adrien ÉGRON, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, n° 37;
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

1815.

C.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

VOYAGES

DE

PEYRON ET RIEDLE.

MERCURE ÉTRANGER.

N° XIX.

LANGUES ORIENTALES.

MÉMOIRE

Sur l'Origine et Progrès des Turcs, des Kurdes, des Tribus turcomanes, des Oghouz-Turcs, ou *Ottomans, et de quelques autres peuples; avec quelques détails sur leurs expéditions, dans la partie méridionale de l'Asie, depuis l'an* 510, *avant J.-C., jusqu'à l'an* 1299 *de l'ère vulgaire.*

(Extrait d'un ouvrage manuscrit sur l'Histoire d'Arménie ; par M. CIRBIED, professeur d'arménien, membre de l'académie de l'île de Saint-Lazare de Venise.)

SECOND ARTICLE.

L'AN 557, lorsque la paix eut été signée entre les deux puissances des Grecs et des Perses, une colonie turque, au lieu de retourner dans le Turkesdan, s'établit dans la Médie et dans l'Hyrcanie. Depuis ce moment, les empereurs voulurent imiter l'exemple des Perses, faire des arrangemens avec les Turcs pour s'en servir suivant leurs vues politiques, et en obtenir des troupes mercenaires pour se battre contre la Perse même. Pour réussir dans son projet, en 562, Justinien Ier envoya auprès du khakan des ambassadeurs chargés de riches

présens. L'année suivante, le khakan envoya de son côté des ambassadeurs à Constantinople, et l'on conclut un traité d'amitié.

L'empereur Héraclius, après avoir détruit presque toute l'armée persane, et poussé ses conquêtes jusqu'à Tauris, envoya l'an 620 ou 622, des députés auprès du khakan, pour renouveler leurs anciennes alliances, et pour faire venir de nouvelles troupes turques; car les Turcs étaient de tous les peuples ceux qui savaient le mieux dompter l'impétuosité de la cavalerie persane.

Lorsqu'une guerre étrangère était finie, les Turcs s'en retournaient ordinairement chargés d'un riche butin, de toutes les choses précieuses et agréables qui ne se trouvaient point chez eux. Ces richesses entrées dans le Turkesdan, excitaient la cupidité des habitans, et les portaient à sortir de leur pays, pour courir après la fortune. C'était toujours la Perse qui fixait d'abord leurs regards et leur envie. Les souverains de Perse ayant reconnu le danger d'attirer dans leurs états ces troupes sans discipline, ne voulurent plus les appeler que dans des circonstances extrêmement critiques. Mais les Turcs venaient d'eux-mêmes sans être demandés.

Il est fait mention dans l'histoire de Jean Catholicos, Arménien du dixième siècle, d'une irruption des Turcs en Perse, vers l'an 590, lorsqu'une guerre civile déchirait ce pays. Le général Persan Vahram qui voulait s'emparer du trône des Sassanides, voulut aussi se servir de ces troupes pour faciliter son entreprise. Cependant ses efforts furent inutiles, il ne put changer le but de leur voyage, et les Turcs ravagèrent la Perse pendant dix ans entiers. Mais sitôt que Khosrov II, surnommé *Abrouz*, fils d'Ormizt II, fut affermi sur le trône par la protection de l'empereur grec Maurice, il rassembla une puissante armée, qu'il envoya contre eux sous les ordres du général arménien Sempad Pacratide, surnommé le vainqueur. Ce guerrier, après plusieurs batailles opiniâtres et sanglantes, parvint à détruire toutes leurs forces, il tua même de sa propre main le khakan des Turcs, ou kouchans, en l'an 601 (1).

---

(1) Jean Cath. manusc. armén. de la Bibliothèque impériale, n° 91, feuillet 132.

Quelque temps après, ces peuples firent une nouvelle irruption du côté de la Perse, et ils pénétrèrent jusqu'à la ville d'Argesche, sur le lac de Van, et firent beaucoup de ravage l'an 623 (2).

Lors de l'invasion de la Perse par les Arabes, l'an 632, les Persans appelèrent de nouveau les Turcs à leur secours. Ceux-ci y vinrent bientôt en grand nombre; mais ils furent battus par les Sarrasins, ils embrassèrent le mahométisme entrèrent au service du calife, qui se chargea de les nourrir à condition qu'ils lui seraient utiles, et l'aideraient à opprimer la Perse.

On a parlé déjà d'une expédition des califes arabes sous les ordres du général Mslim dans le royaume de Turkesdan, l'an 716 de J.-C., afin d'opprimer cette nation et l'empêcher de faire des incursions en Perse. Mais les Turcs, toujours fiers et pleins d'honneur, voulurent se venger de l'affront qu'on venait de leur faire. Vers l'an 720, ils entrèrent en Perse avec une armée innombrable; et, avec la rapidité d'un torrent, ils vinrent jusqu'en Mésopotamie aux environs de Mosl. Mslim s'y rendit bientôt à la tête de ses troupes, et après plusieurs batailles très-meurtrières, on convint de faire un arrangement de paix, en laissant aux Turcs le gouvernement de certains cantons, sous la dépendance des califes. Ceux-ci les employèrent plusieurs fois dans leurs guerres contre les ennemis de l'islamisme, et par la bravoure de ces troupes auxiliaires, ils enlevèrent plusieurs provinces aux empereurs grecs (3).

En 745, les Turcs se révoltèrent de nouveau contre la souveraineté des califes, et s'emparèrent du pouvoir des chefs arabes qui commandaient dans la Parthie. Morovan II, Elhoumar alla bientôt en personne contre ces rebelles. Il s'empara de la ville de Bahl, et il les soumit par la force (4).

En 811, les Turcs firent une plus nombreuse émigration, ils s'arrêtèrent d'abord chez les Mèdes pendant quelque

---

(2) Arakel, *Hist. d'Arm.*, p. 585, édit. d'Amsterdam.

(3) Ingigian, *Descript. de Constantinople*, p. 6.

(4) Michel, feuillet 117.

temps, et conclurent avec eux un traité d'alliance. Cette multitude errante était composée de vingt-quatre tribus qui embrassèrent le mahométisme sans difficulté. Quelques-uns d'entr'eux se fixèrent dans la Médie même : d'autres se répandirent dans différentes contrées de la Perse et de l'Arménie. Un auteur arménien, qui vivait dans le douzième siècle, date, de cette époque qui correspond à l'an 260 de l'ère des Arméniens, l'affaiblissement du pouvoir des Sarrasins en Asie (5). Mikitar pense que ce sont les descendans de cette colonie turque, qui furent par la suite les fondateurs de l'empire ottoman (6).

Le chronologiste Samuel rapporte que les Scythes ou Tartares (auxquels il donne dans la suite le nom de Turcs), avaient déjà établi leur domination vers l'an 900 de J.-C. Leurs noms n'étant pas venus jusqu'à lui, il n'a pu nous les transmettre par écrit (7). Mais cet auteur nous en dédommage par quelques autres détails que je vais rapporter ici. « Après les Sar-
« rasins, les Tartares, dit Samuel, devinrent les maîtres de
« l'Asie. Voici la cause de leurs invasions qu'on peut lire dans
« l'histoire du docteur Sargavak (8). Il dit que les Perses
« et les Mèdes eurent souvent des guerres cruelles à soute-
« nir les uns contre les autres. Ces derniers qui étaient tou-
« jours les plus faibles, demandaient aussi plus souvent des
« secours aux Scythes. Les Perses, de leur côté, en faisaient
« venir autant de troupes qu'ils voulaient. Mais sitôt que ces
« peuples eurent l'entrée dans leur pays, ils ne tardèrent pas
« à se battre contre les souverains de ces deux royaumes,

---

(5) Le Patriarche Nersès IV, surnommé *le Grâcieux*, poëme historique, p. 386, édit. de Pétersbourg, 1785.

(6) Mikitar, *Dict. Géogr.*, à l'article *Turcs.*

(7) Samuel, Manus. armén. de la Bibliothèque impériale, no 96, année 900.

(8) Cet historien vivait jusqu'à l'an 1115. Outre les ouvrages dont Samuel fait mention, il laissa aussi les Vies et les Eloges du roi Tiridate, du savant Mesrob, du patriarche Isaac Parthe et d'autres personnages de son pays. Tous ses ouvrages sont manuscrits : nous n'avons de lui, à la Bibliothèque impériale, qu'un traité du calendrier arménien, comparé avec ceux de plusieurs autres peuples, dans le no 114.

« et à conquérir même toute la Perse. Ensuite ils signèrent un « traité d'alliance avec les Mèdes, ils firent venir de nou- « velles forces imposantes de leur patrie, et formèrent une « grande expédition contre les Indes.

« Ces événemens, et tous ceux qui arrivèrent depuis cette « époque, jusqu'au temps de Melik Schah, sont rapportés « dans l'histoire de Sargavak, dont nous tâcherons d'indiquer « seulement les principaux faits par l'ordre des temps. Cet « auteur nous a laissé aussi la vie d'Alpharslan, celle de son « père Toghlabek, et celle de ses aïeux Mahmoud et Sart- « chouk (9) ».

Vers la fin de l'année 943, un grand nombre de gouverneurs Sarrasins se révoltèrent à l'exemple des Turcs contre le calife de Bagdad; ils se mêlèrent même avec eux, et envahirent chacun quelques cantons de la Perse, de la Mésopotamie, de la Syrie, de la grande et de la petite Arménie. Ils prirent le titre d'Emirs, et restèrent indépendans (10).

En 952, une autre colonie de Turcs sortis du Turkesdan, entra d'abord en Médie, où elle mena quelque temps une vie errante; puis ayant adopté la religion de l'alcoran, elle entra dans la partie méridionale de l'Arménie; et se rendit maîtresse des Monts Gordiens. Le chef de ces Turcs s'appelait *Tchoghan* (11), il se fit nommer alors *Gorde-Beg;* on l'appela ensuite *Gourd* ou *Kurde-Bek*, du nom de cette montagne. Ils entretinrent des relations avec les Emirs voisins et devinrent peu à peu redoutables au dehors, depuis les bords de l'Arane jusqu'à l'Assyrie et la petite Arménie. Les familles Satrapales Arméniennes appelées anciennement Selgouni, Rischdouni, Manthagouni, Mamigonienne, Arscharunienne et quantité d'autres changèrent de religion, et se réunirent avec eux, au point qu'on compte aujourd'hui plus de cent tribus différentes, grandes ou petites de Kurdes, appelées les

---

(9) Samuel, ibid.

(10) Ciam., t. 2, p. 831.

(11) Il existe encore aujourd'hui des déscendans de cette race turque dans la province Gordienne, et on les estime comme les plus nobles parmi les Kurdes.

uns du nom de leurs ancêtres, et les autres du nom des pays qu'ils parcourent ordinairement (12).

L'an 971 de J.-C., une colonie des Turcs établis dans la province de Thiloum ou Teloum, ou bien Dilèm en Médie, vint ravager différentes contrées de la grande Arménie jusqu'aux environs du lac de Gelam. Les habitans du pays s'armèrent bientôt contre eux, en tuèrent une partie, et chassèrent le reste de leur pays (13).

Vers l'an 980, les habitans de différens villages des contrées septentrionales de la Mésopotamie arménienne se révoltèrent contre les Emirs, embrassèrent une espèce de mahométisme, quittèrent le nom d'Arméniens, et ne voulurent plus porter que celui de Turcoman ou Turkmèn, qui n'était pas bien connu chez les Musulmans. Comme ils n'avaient fait ce changement que pour se venger des Mahométans mêmes, leurs oppresseurs, ils commencèrent par devenir brigands, par piller les caravanes, et dévaster les possessions des Arabes. Ils se réunirent ensuite avec les Mèdes, et une colonie turque, émigrés dans le onzième siècle; et de cette manière, ils formèrent un corps considérable. Il se répandirent dans la Mésopotamie, dans la Perse; et depuis le Schivran et l'Hircanie jusqu'à la petite Arménie et la Cilicie, vivant sous des tentes, et errans de provinces en provinces. Ils conservent encore quelques restes de leurs anciennes habitudes, ils ont une haine secrète contre les Mahométans (14).

Dès le commencement de l'an 1020 de l'ère vulgaire, Doghril ou Togrulbek, fils de Mahmoud, et petit-fils de Saltchouk ou Sartchouk, Turc d'origine, et établi dans le Khorassan, ou selon le patriarche Michel, descendant d'un des captifs emmenés du Turkesdan, se révolta d'abord en Perse; il y forma une armée de partisans, et entra de suite dans la Médie, il enleva un nombre considérable de troupes mèdes et turques,

---

(12) Ingigian, *Géogr. d'Arm.*, p. 51-56.

(13) Mathieu d'Edesse, manusc. arm. de la Bibliothèque impériale, n° 95, feuillet 56 et suiv.

(14) Mikitor, *Dict. Géogr.*, à l'article *Turcomans*. — Ingigian, *Geogr. d'Arm.*, p. 355.

en promettant à tous victoire et richesses. A la tête de ces forces imposantes, Doghrilbek pénétra dans quelques contrées de la grande Arménie et de la Géorgie. Après avoir ramassé de riches butins de toutes les contrées qu'il avait parcourues, il rentra en Perse, et envahit ce royaume. Il y soutint des guerres terribles avec les princes voisins pendant l'espace de quinze ans, et à la fin, il se fit reconnaître par le calife de Bagdad pour sultan de Perse vers l'an 1036, ou l'année suivante. Sa famille qui fut appelée Seldjoucid ou Saljoucide, du nom de Saltchouk, régna dans ce pays pendant deux cents six ans (15).

Plusieurs chefs de cette Colonie turque s'emparèrent ensuite de la Basse-Asie, fondèrent la seconde puissance Seljoucide dans l'Iconie. Cette maison portait le titre distinctif de Khakan (16); elle prépara la conquête de l'empire grec à ses successeurs les Oghouz turcs.

Bientôt l'influence de ces Turcs Seljoucides devint si grande en Asie, que le pouvoir des califes de Bagdad ne s'étendait plus que sur les affaires de religion; car la Perse, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine (17) et la Natalie leur étaient soumises. Les Emirs qui gouvernaient ces contrées ne recevaient leurs nominations que des souverains de la Perse (18).

Vers la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, le nombre de ces chefs s'était accru prodigieusement. La

---

(15) Ciam., t. 2, p. 901 et suiv.

(16) Michel, feuillet 152.

(17) Le patriarche Michel rapporte qu'à cette époque, c'est-à-dire l'an 1080 environ, un personnage chrétien, nommé St.-Gilles, vint de l'Europe à Jérusalem pour visiter les lieux saints. Les Turcs qui, étaient alors les maîtres de ce pays, exercèrent des vexations contre lui en exigeant des droits d'entrée plus que l'usage ne le prescrivait. Sur son refus, ils le frappèrent et lui crevèrent un œil. St.-Gilles se sauva bientôt de la Palestine, et, à son retour à Rome, il fit voir la mutilation qu'il avait soufferte des Turcs; c'est ainsi qu'il excita tous les Chrétiens à former la première expédition des Croisades. (Michel, feuillet 138.)

(18) Ibid, feuillet 137.

maison de Tetousch, frère de Melik, schah de Perse, établie en Syrie, gouvernait le pays avec le titre de Sultan. Deux branches de la famille d'Arthoukh, Turc, possédaient l'une l'Arménie et l'autre, une partie de la Mésopotamie, avec les mêmes honneurs de Sultan. Une quatrième famille souveraine appelée *Thamischmanienne*, gouverna les provinces septentrionales de l'Asie Mineure, avec le titre de sultan, pendant cent vingt-deux ans sous six princes (19). Le nombre des Emirs turcs était presque égal à celui des principales villes dans la haute et la basse Asie. Tous ces petits souverains qui étaient héréditaires dans leurs droits, qui n'avaient acquis ces prérogatives que par la force, qui ne gouvernaient leurs Etats que par le caprice, qui n'avaient fixé entre eux aucun pacte social qui pût les lier à un intérêt général; enfin ces souverains qui ne se conduisaient tant au dehors que dans l'intérieur de leurs propres Etats qu'en barbares, sans vertus et sans politique; se détruisaient réciproquement, et se remplaçaient tour à tour avec autant de facilité. La seule chose qui pouvait réunir quelquefois les chefs de cet Empire anarchique, c'était l'intérêt de la religion. Ce motif puissant leur aurait assuré peut-être, deux siècles auparavant, la possession du trône de Constantin, si l'expédition des princes croisés et celle des Tartares n'eussent pas eu lieu dans ces provinces de l'Asie.

Du temps de ces désordres en Asie, les hommes, leurs biens et leurs opinions, étaient tantôt défendus et tantôt persécutés successivement par les Mahométans, par les Chrétiens et par les Tartares, qui n'avaient d'autre idée fixe que celle d'envahir des pays, et ramasser des richesses; ils agissaient souvent d'une manière contradictoire selon les lieux et les circonstances; mais toujours avantageusement pour leurs intérêts du moment. Ce fut à ces époques, c'est-à-dire dans les dixième, onzième et douzième siècles, que la secte des Yézidis (20),

---

(19) Ibid, feuillet 168.

(20) Yézidis ou Déistes, peuple vaillant et guerrier, mais ignorant et sans aucune instruction; ils n'ont point de lettres pour écrire ou pour lire, et ils se vantent pour cela d'être de la secte la plus pure,

celle des Gasgas (21) ou Assassins, celle de Tchragh-

---

qui leur a été transmise, disent-ils, depuis Adam, par tradition orale. Il paraît que cette secte n'est qu'un mélange des mystères de Mihr ou Mithra et du christianisme manichéen. Ils adorent le bon principe; ils honorent le mauvais ou le diable; ils ont le nom de Jésus en vénération, qu'ils appellent *Issa*, et ils font des sermens au nom de Selthé, la mère de Satan. Leurs mœurs sont pures, et ils n'ont point voulu adopter la polygamie. Ils ont une grande aversion pour les Mahométans, et surtout pour les hommes instruits dans les lois de l'islamisme. Ils se donnent tous les noms des Mahométans, excepté celui de Mahemed. Ils ont de plus quelque jeûne et usages conformes au rit des Arméniens, et quelques autres conformes aux Nestoriens. Leur langue est la kurde ou la mède, qui est une persane corrompue. Leurs prêtres s'appellent *schéykhs*, et leur grand schéykh reconnaît le patriarche des Nestoriens comme son chef. Ils ont une espèce de messe qu'ils font avec du pain et du vin, et une sorte de prière, ou acte d'adoration, qu'ils font au lever du soleil. On peut supposer que cette nation est un mélange de Turcs venus de la Médie, de Chaldéens et d'Arméniens qui formèrent ensemble cette secte, et que ce corps de nation a commencé à avoir une existence particulière dans le dixième siècle, pour se défendre contre les Arabes leurs persécuteurs. Aujourd'hui ils sont maîtres du mont Singiar, et redoutables aux peuples voisins mahométans. Il y a aussi un grand nombre de leurs tribus répandues dans la Mésopotamie et la grande Arménie. On compte en tout jusqu'à deux cent mille familles de Yézidis. (Ingigiau, p. 345 et suiv.)

(21) *Gasgas*, tribu arménienne, qui demeure ordinairement dans l'Arménie et surtout la Mésopotamie. Ils sont baptisés et exercent les pratiques de la religion chrétienne dans leur propre pays; mais lorsqu'ils en sortent et vont parmi les Mahométans, ils ne se font pas scrupule d'exercer aussi quelques pratiques du mahométisme, si la nécessité l'exige, et pour ne pas être poursuivis. Ce fut dans l'onzième siècle qu'ils furent forcés, par les Musulmans, de commencer à pratiquer cette apparence de religion. Les Gasgas n'aiment point à habiter les villes où il y a des Turcs. Leur langue est l'arménienne. Leurs femmes, qui ne se mêlent jamais avec les Turcs, parlent un arménien pur, qui s'approche beaucoup du littéral. Ils ne donnent ordinairement d'autres noms à leurs enfans, en les baptisannt, que ceux des anciens patriarches, prophètes ou d'autres personnages. Mais lorsque l'enfant arrive à l'âge de huit ou neuf ans, ils le font aussi circoncire, et lui donnent en même temps un nom Mahométan. Le mot *Gasgas* est une corruption de celui de *Ghesghes*, qui veut dire *moitié moitié*, ou *par moitié*. D'après Ingigian, les Croisés, qui étaient alors répandus en Syrie, changèrent ce nom en *Assas* ou *Assassins*. (Ingigian, p. 341 et suiv.) L'existence des Gasgas, dont on voit aujourd'hui beaucoup dans la Mésopotamie, surtout dans les villages d'Arah, de

kufs (22), celle d'Arevortis, ou Schemsis (23), et dont quantité d'autres, qui, toutes opposées au mahométisme et au

---

Gaïni et de Keschischlik, près de l'Euphrate, dans celui de Garmoutche, près d'Edesse, et dans cette ville même, est un fait certain. Mais quant aux Assassins dont on a tant parlé, et sur lesquels M. Sylvestre de Sacy donna dernièrement un savant Mémoire, on trouve encore des difficultés, pour croire que les Gasgas soient les fameux Assassins.

(22) *Tchiraghkufs*, mot turc qui signifie *celui qui éteint la lumière*: c'est le nom d'une secte parmi les Mahométans. Ils sont répandus pour la plupart en Arménie et particulièrement dans la Mésopotamie. Près de Diarbekir, il y a une douzaine de villages occupés par eux seuls sur les bords du Tigre, et c'est pourquoi on les appelle aussi Tchaï Uslus. Ce sont comme les anciens Adamistes : quatre fois l'an, lors des changemens de saisons, ils se rassemblent dans une grande salle, vers le soir. Après un repas splendide, ils éteignent les lumières, et ils se confondent hommes et femmes, pour satisfaire leur passion, sans se reconnaître. Ils appellent cette sorte d'orgie *fête de Thernek* ou *Tharnak*, mot arménien qui signifie *retournons*. Les habitans du pays rapportent qu'ils étaient originairement Arméniens, adorateurs des élémens. Ces gens sont circoncis, et feignent à l'extérieur de suivre le mahométisme; mais ils sont toujours persécutés par les Mahométans. Il y a quelque temps qu'il y en avait à Constantinople et dans différentes villes de la Natalie, d'où ils ont été chassés. (Ingigian, p. 204.)

Mais il y en a un très-grand nombre en Syrie, qu'on nomme Kesbis, Kadmoussis et Ansaris; ce sont autant de branches de Tchiraghkufs.

(23) *Arevortis*, mot arménien qui désigne l'*enfant du soleil* : ce sont les descendans des anciens Adorateurs du Soleil, dont on voit encore beaucoup dans la Mésopotamie, aux environs de Mosl et dans diverses provinces de la grande Arménie. Depuis l'époque de l'établissement du christianisme en Arménie, jusqu'au onzième siècle, ils éprouvèrent des persécutions de la part des patriarches et des princes de ce pays. Ils avaient des initiations et des temples où ils se rassemblaient de temps en temps, pour prononcer des discours, ou faire quelques actes d'adoration au soleil au moment de son lever et de son coucher. Ils admettaient les deux principes bon et mauvais, et ils prêchaient la morale : mais ils étaient ennemis du christianisme, de l'église et de ses rites. Dans le neuvième siècle, ils changèrent de nom, et se firent appeler *Tontraciens*, du nom d'un village qu'on nomme Tontrag, situé au nord du lac de Van. En 1050, un prince arménien, appelé Grégoire Magystère, persécuta les *Arevortis* avec plus de violence. A la tête de ses troupes, il parcourut presque toute l'Arménie; il en détruisit un grand nombre, il brûla leurs habitations, leurs livres et leurs temples. Il obligea les prêtres et le peuple de cette secte d'embrasser le christianisme et d'obéir aux évêques. A cette épo-

christianisme à la fois, se renouvelèrent et prirent plus de vogue : on en voit encore les restes en Arménie, en Mésopotamie, en Syrie et en Cilicie.

Nous allons reprendre la suite de l'objet principal de ce Mémoire, pour dire aussi deux mots sur la dernière expédition des Turcs dans l'occident de l'Asie. L'an 1226, Schah Suléyman, de la tribu d'Oghouz, Turc et gouverneur de la province de Mahan dans le Turkesdan, étant chassé de ses Etats, par les successeurs de Ginghiz-Kan, prit la fuite vers l'Asie-Mineure, avec une suite nombreuse. Mais par une destinée fatale, en passant l'Euphrate, il se noya, et laissa ses enfans au comble de la tristesse. Après cet événement, son fils Ertefil vint en Iconie, et s'attacha au service du sultan Alaeldin, et son petit-fils Osman I^er^, eut tant de crédit auprès du souverain Seljoucide, qu'il devint l'héritier légitime de ce royaume; et par le succès de ses armes, il fut le fondateur de l'empire des Aliosmans (24) ou Ottomans l'an 1299.

D'autres historiens rapportent que Ertefil, ou Erthogroul, vint avec quatre cents tentes ou familles auprès du sultan Alaeddin, qui lui donna une partie de la montagne de Karagedagh, depuis Thomanidj jusqu'à Ermenak, pour habiter avec toute sa suite. Ertefil rendit des services signalés au sultan et à ses successeurs, dans différentes guerres. Après la

---

que, quantité d'hommes voués à cette doctrine se sauvèrent aux environs de Mosl et dans d'autres endroits de la Mésopotamie et en Syrie. Pour se soustraire à de nouvelles poursuites, ils demandèrent alors la protection du patriarche syrien, et ils voulurent lui assurer que leur persécution venait de toute autre cause que de celle de la religion. Ceux qui se fixèrent près de Mosl commencèrent à porter le nom de *Schemsi*, qui veut dire *soleil*. Tamerlan ordonna d'en tuer un grand nombre et de brûler leurs villages. Ceux qui restèrent aux environs d'Edesse et dans quelques autres villes ou villages de cette contrée, portent toujours leur ancien nom; ils se mêlent avec les Arméniens chrétiens; ils viennent même quelquefois dans leurs églises, mais ils ne veulent point avoir d'autre communication avec eux en affaire de religion.

(24) *Aliosman*, c'est-à-dire de la race d'Osman, que nous appelons Ottoman.

mort d'Ertefil, son fils Osman devint, à la place du père, commandant général des troupes du sultan Alaeddin II Keykoubath, et s'empara de plusieurs villes de la Natolie. Le souverain d'Iconie, content de lui et de son courage guerrier, le nomma roi des provinces que ce général venait de conquérir, et lui permit de frapper des monnaies d'argent à son nom; et après la mort de ce prince, Osman se rendit maître absolu de tout le royaume des Seljoucides. Selon quelques auteurs, on croit qu'Alaeddin II fut fait prisonnier par les Tartares; que le trône étant resté sans héritier, les gouverneurs des provinces commencèrent à se battre l'un contre l'autre, pour la possession du royaume. Osman, qui était le plus fort de tous ces chefs, parvint à les subjuger aisément. Il prit un grand nombre de villes et villages, augmenta ses forces, et se déclara roi des Aliosmans. Ses victoires lui gagnèrent le titre de *Ghazi*, c'est-à-dire, *le Vainqueur* (25).

Cependant, un auteur du dix-septième siècle donne une autre origine au fondateur de cet Empire. « L'an 681 de l'ère « arménienne (1232 de l'ère vulgaire), dit l'historien Arakel, « un riche particulier, nommé Osman, natif du bourg d'Os- « mangiouk, rassembla une certaine quantité de troupes, se « battit avec les princes voisins, s'empara de leurs Etats, et « devint très-redoutable : sitôt qu'il se sentit assez puissant, « il se déclara roi de ces contrées. D'autres disent que ce fut « un cultivateur turc qui commença d'abord à faire des pe- « tes incursions; et que, s'étant agrandi peu à peu, il voulut « entrer au service du sultan Alaeldin, qui lui confia le com- « mandement d'une armée. Ce général fit alors la conquête « de la ville de Brussa, et après lui, son fils sultan. Ohran se « déclara roi, et prit la ville de Yenischehir (26) ».

Il est probable que les auteurs ottomans ont confondu l'histoire d'un personnage qui s'appelait Suléyman-Schah, avec celle de Rouknadin Suléyman-Khan qui s'empara de tous les pays depuis l'Iconie jusqu'au Pont-Euxin et aux bords de l'Euphrate, l'an 1202, ou bien qu'ils le confondent

---

(25) Ciam., tom. 3, p 302 et suiv. — Ingigian, *Descrip. de Constantinople*, p. 6 et suiv.

(26) Arakel, p. 540 et suiv.

avec Jelaleddin, sultan de Koraznie, qui prit la fuite devant Touli, fils de Ginghiz-Khan, et alla faire des incursions sur les bords de l'Euphrate, et jusque dans les Etats d'Alaeddin d'Iconie, l'an 1227. De plus, ces auteurs font vivre en même temps le premier Alaeddin avec Alaeldin, ou Alaeddin II, qui mourut vers l'an 1299, et confondent ainsi l'histoire de l'un avec celle de l'autre.

Dans les premiers jours de leur gloire, les Ottomans travaillèrent à se maintenir dans la Basse-Asie, à se rendre redoutables du côté des frontières de l'Europe : Tamerlan, par ses incursions, leur causa, pour un moment de vives inquiétudes. Mais lui et ses successeurs, en détruisant ou affaiblissant les Emirs de l'Asie, agissaient d'après les desseins secrets de la Providence, et préparaient aux Ottomans une riche et vaste moisson à récolter.

LANGUE ITALIENNE.

Saggio Storico sulle prime età dell' isola di Leucadia nell' Ionio, compilato dal dottor Demetrio Petrizzopulo Leucadio. Firenze, nella stamperia Piatti, 1814; c'est-à-dire : *Essai historique sur les premiers temps de l'île de Leucade dans la mer Ionienne ; par le docteur Démétrios Petrizzopoulos, Leucadien.* Florence, de l'imprimerie de Piatti, 1814. Un vol. in-8° de 105 pages.

M. Petrizzopoulos est du nombre de ces hommes respectables que la Grèce moderne a vu naître, et qui font le plus grand honneur à leur patrie par des qualités estimables et des travaux utiles.

Après avoir étudié avec un respect religieux l'histoire et les antiquités de son pays natal ; après avoir fait de grands sacrifices pour recueillir tous les matériaux qui lui étaient nécessaires, notre auteur est enfin parvenu à publier un excellent mémoire pour servir à l'histoire de Leucade, jadis si florissante et si digne d'attention.

L'ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire adressée par l'auteur à ses *très-aimés compatriotes* (*Agli amatissimi suoi concittadini*); cette épître prouve, dans M. Petrizzopoulos, un homme plein de ces sentimens élevés qui distinguent le vrai citoyen. « Je me suis éloigné de vous, » dit-il, « appelé par le devoir sacré, imposé à tous les pères d'élever leurs enfans (1)..... Certes, j'aurais mal répondu

(1) L'auteur n'a qu'un fils unique avec qui il réside en Italie, et sous les yeux duquel il a composé son ouvrage. Ce fils fréquente l'université de Pise, toujours dirigé dans ses études par son propre père.

au devoir de citoyen, à celui de père, à la confiance que vous m'avez témoignée en tant de circonstances, et dont je conserve le plus reconnaissant et le plus tendre souvenir, si je n'eusse fait en sorte de vous consacrer un fils aussi digne de votre attention que de votre bienveillance. »

L'auteur ajoute ensuite que les nombreuses ressources, en tout genre d'érudition, qu'offre la belle Italie, l'ont encouragé davantage à publier un essai historique sur les hauts faits de ses ancêtres. Il termine son épître par ces paroles dignes d'un homme sensible et plein de reconnaissance : « Ah ! que ne puis-je vous exprimer toute la vivacité de mes sentimens ! Mais je me console par l'idée que le langage du cœur se fait facilement entendre des âmes sensibles. J'espère que vous voudrez bien agréer cet hommage de ma reconnaissance ; ce qui sera pour moi le plus grand succès auquel je puisse aspirer. »

Dans une courte préface, qui vient après l'épître dédicatoire, l'auteur forme des vœux pour que chacun des savans de la Grèce s'occupe en particulier de l'histoire de son pays, et qu'il offre au public le résultat de ses travaux pour l'utilité générale. Il saisit en même temps l'occasion, pour payer un juste tribut d'éloges à M. Mustoxydi, auteur de l'excellent ouvrage sur l'histoire et les antiquités de Corcyre ; à M. Marino Pignatorre qui a publié une *Histoire de Céphallénie* ; et au savant prélat M. Remondini, auteur de plusieurs mémoires sur Zante.

Notre estimable auteur nous apprend, dans cette même préface, que M. Constantinos Valsamakis de Céphallénie, prépare une histoire ancienne de cette île célèbre, si féconde en hommes érudits, qui ont rendu dans ces derniers temps de nombreux services à leurs compatiotes.

L'ouvrage de M. Pétrizzopoulos est divisé en neuf chapitres dans l'ordre suivant :

I. Position, circonférence, et ancienne forme de Leucade.

II. Ville de Nericos dont parle Homère.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE R.F.

III. Premiers habitans de Leucade ; colonie des Corinthiens, qui fondent Nericos ; quel fut le gouvernement établi ; premiers progrès des Leucadiens.

IV. Constitution aristocratique, adoptée dans la suite ; fondation de la ville d'Ellomenos ; progrès dans les sciences et les arts.

V. Fondation de la ville de Leucade ; sa grandeur ; ruines qui en existent aujourd'hui.

VI. Etablissement du gouvernement démocratique.

VII. Description du rocher ; saut que l'on faisait du haut de ce rocher ; restes du temple d'Apollon Leucadien.

VIII. Excavation de l'isthme.

IX. Nouveaux exploits des Leucadiens ; hommes illustres sortis de Leucade ; jeux qui y étaient célébrés ; valeureuse défense des Leucadiens ; leur décadence.

On voit, par l'ordre des chapitres que nous venons de transcrire, que M. Petrizzopoulos fait preuve d'un esprit méthodique. Il s'en faut bien que son traité soit une histoire complète. Sans doute un semblable travail n'est point au-dessus des forces de notre auteur ; mais c'est probablement par modestie qu'il s'est borné à publier un essai historique sur l'île de Leucade, dont il est l'ornement.

Du reste, l'ouvrage de M. Petrizzopoulos renferme des aperçus neufs, des recherches importantes, et il sera lu avec beaucoup d'intérêt par tous ceux qui ont du goût pour la belle littérature classique : nous le recommandons avec confiance à leur attention.

Le style de l'auteur, sauf quelques incorrections, est généralement pur et élégant. L'ouvrage est accompagné de deux planches, dont l'une représente plusieurs médailles leucadiennes, et l'autre une inscription de la plus haute antiquité, qui me paraît cependant copiée avec peu de soin. Cette inscription est en *boustrophedon* ; elle fut trouvée en 1753. Wortley, de retour de son voyage en Arabie, en 1766, s'arrêta pendant quelques jours à Leucade où il

examina cette précieuse inscription. Il l'a traduite en latin ainsi qu'il suit :

« Pherontis (*imago sum*) Mnesicratis fil. Corinthii; ex voto in Leucate Apollinis templum dicavi, et matris nomine urbem condidi. »

Je ne me permettrai aucune réflexion sur l'explication de ce monument; il faut voir l'original pour oser dire son opinion. C'est M. Petrizzopoulos lui-même qui le possède depuis quelque temps. On ne saurait donner trop d'éloges à son zèle ardent pour la conservation des monumens précieux de sa patrie.

CONSTANTIN NICOLOPOULO, de Smyrne,
Professeur de littérature grecque, employé à l'Institut royal de France.

POÉSIE.

SONETO DI MENZONI SULLA MORTE DI CHRISTO (1).

QUANDO Gesù con l'ultimo lamento
Schiuse le tombe, e le montagne scosse,
Adamo rabuffato e sonnolento
Levò la testa e sovrà i piè rizzòse.

---

(1) Le père Onofrio Menzoni de Ferrare, est un de ces religieux qui, doués d'une vraie éloquence et d'une verve originale, se sont renfermés dans la carrière qui leur était tracée par les vœux qu'ils ont prononcés : il n'a presque écrit que des poésies pieuses; une grande hardiesse d'invention, une grande richesse d'images ont fait la réputation de ses poésies, qui ne sont, au reste, que des sonnets composés sur les grandes solennités de l'église. Je vais donner le premier et le plus célèbre de ces sonnets; il a été traduit en vers français par une femme illustre, et récité par elle dans l'académie des Arcades; je transcrirai également cette traduction. (S. DE SISMONDI, *de la Littérature du Midi de l'Europe*, tom. 3.)

Le torbide pupille intorno mosse
Piene di maraviglia e di spavento,
E, palpitando, adimandò chi fosse
Lui che pendeva insanguinato e spento.

Come lo seppe, alla rugosa fronte,
Al crin canuto ed alle guance smorte
Colla pentita man fè danni ed onte.

Si volse lagrimando alla consorte,
E gridò sì, che rimbombòne il monte:
Io per te diedi al mio Signor la morte!

Traduction.

Quand Jésus expirait, à ses plaintes funèbres
Le tombeau s'entr'ouvrit, le mont fut ébranlé.
Un vieux mort l'entendit dans le sein des ténèbres,
Son antique repos tout-à-coup fut troublé:
C'était Adam: alors soulevant la paupière,
Il tourne lentement son œil plein de terreur,
Et demande quel est, sur la croix meurtrière,
Cet objet tout sanglant vaincu par la douleur.

L'infortuné le sut, et son pâle visage,
Ses longs cheveux blanchis, et son front sillonné,
De sa main repentante éprouvèrent l'outrage.
En pleurant, il reporte un regard consterné
Vers sa triste compagne; et sa voix lamentable,
Que l'abîme en grondant répète au loin encor,
Fit entendre ces mots: Malheureuse coupable!
Ah! pour toi, j'ai livré mon Seigneur à la mort (2).

---

(2) D'après les paroles de M. de Sismondi, rapportées dans la note précédente, nos lecteurs auront sans doute deviné le nom de l'auteur de cette traduction.

LANGUE ESPAGNOLE.

PRIMERA CARTA de un Americano al Espanol. *Londres*, W. Lewis *1812*, *in*-8.° *de 110 p.*—SEGUNDA CARTA de un Americano al Espanol. *Londres*. G. Glindon, *1812*, *in*-8.° *200 p.*—HISTORIA de la Revolution de nueva Espana, antiguamente *Anahuac*, ô verdadero origen di causas de ella con la relacion de sus progresos hasta el presente anno 1813, per *D. Jose Guerra*, D.r de la Universidad de Mexico. *Londres*, *G. Glindon 1813*, *2 vol. in-8.° de plus de 200 p.* (1).

OU *Première et seconde Lettre d'un Américain au Redacteur du journal intitulé l'*Espagnol.—*Histoire de la révolution de la Nouvelle Espagne, jadis* Anahuac, *ou Relation de son origine, de ses causes, et de ses progrès jusques à l'an 1813, par* Don Joseph Guerra, *Docteur de l'Université* de Mexico.

NOUS avons été fort peu instruits des événemens qui se sont passés dans l'Amérique espagnole. Napoléon qui avait annoncé que l'admission de sa dynastie en Espagne était le seul moyen de conserver l'union des provinces d'outre-mer avec la Péninsule, ne pouvait permettre que l'on entrât dans des détails qui eussent prouvé que la tentative qu'il en avait faite avait suffi pour séparer ces mêmes provinces de la métropole. En Espagne même, malgré la liberté de la presse, décrétée par les Cortès, on ne permettait à Cadix

(1) On en trouve quelques exemplaires chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

la publication d'aucun ouvrage sur l'Amérique; ce n'est qu'en Angleterre que l'on a pu imprimer ceux dont nous rendons compte. Ils sont, à la vérité, d'une date un peu ancienne, mais les événemens qu'ils rapportent n'en sont pas moins nouveaux pour nous.

Nous réunissons dans un seul article les extraits de ces trois ouvrages, non seulement parce qu'ils ont le même objet, mais parce que nous avons des raisons de croire qu'ils sont du même auteur. Il a été pseudonyme dans ses lettres signées C. V. R., et il paraît que dans le titre de son histoire, il a usé du privilége des Espagnols de choisir leur nom parmi ceux de leurs ancêtres maternels: que D. Jose Guerra porte ordinairement dans la société un nom beaucoup plus connu dans l'histoire d'Espagne et qui est à présent uni à des titres brillans soit dans la Péninsule, soit dans d'autres états de l'Europe. Nous ne leverons pas le voile sous lequel l'auteur a cru devoir se cacher, d'autant plus que ses ouvrages n'ont pas besoin de cette recommandation étrangère.

D. J. M. Blanco, redacteur du journal intitulé l'*Espagnol*, qu'il publiait à Londres parce que les Cortès quoique très-amies de l'indépendance pour elles-mêmes, n'avaient pas voulu souffrir qu'il la réclamât pour les Américains, M. Blanco, disons-nous, avait blâmé dans un N° XIX la mesure qu'avait prise le congrès des Etats-Unis de Venezuela en déclarant l'indépendance de leur confédération, en brisant tous les liens qui les attachaient à l'Espagne, et se constituant en république souveraine (2). Le Docteur Guerra lui répondit pour justifier la conduite de ses concitoyens, et établir qu'ils avaient le droit de se déclarer indépendans, et que cette déclaration était convenable aux circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. L'*Espagnol* repliqua, et

(2) *V.* tous les documens relatifs à ces événemens, savoir : le Manifeste, l'Acte d'indépendance, et la Constitution fédérative des états de Venezuela, sous le titre de *Documens intéressans relatifs à Caracas.*

l'Américain lui répondit une seconde fois. Cette seconde lettre, et surtout le refus que les Cortès firent alors d'accepter la médiation anglaise, convainquirent le journaliste et il s'avoua battu autant qu'un homme d'esprit peut l'avouer.

Le sujet de l'*histoire de la révolution de la Nouvelle-Espagne* est plus étendu. Il comprend tous les événemens qui se sont passés dans l'empire d'Anahuac depuis l'époque où les nouvelles des abdications et des renonciations de Bayonne parvinrent à Mexico jusqu'à la fin de 1813. L'auteur nous donne dans un avant-propos l'historique de son ouvrage. Les huit premiers livres furent faits principalement pour défendre la conduite du vice-roi Flarrigaray, et des Créoles ses partisans, contre les inculpations des Gatchoupins (3) qui s'étaient soulevés contre son autorité, l'avaient déposé et embarqué. Cette défense ayant obligé le Docteur G. à faire des recherches sur tous les faits relatifs à la révolution, il fut conduit à en donner la suite dans les livres suivans. Dans le quatorzième et dernier, il fait un résumé éloquent des causes qui ont amené et justifié la séparation des colonies; différentes pièces historiques sont jointes à l'ouvrage en forme d'appendix. On y remarque une dissertation très-étendue sur l'ancien culte des Méxicains, qui prouve à la fois et la profonde érudition et l'ingénieuse sagacité de son auteur.

Une discussion épistolaire n'est guère susceptible d'analyse par sa nature; d'ailleurs les mêmes faits, les mêmes raisonnemens doivent nécessairement se trouver répetés plusieurs fois dans des ouvrages composés d'après les mêmes principes et dirigés constamment vers le même objet. Nous croyons qu'il sera plus agréable à nos lecteurs de leur présenter l'ensemble général des raisonnemens développés dans ces différens volumes, et la succession rapide des événemens arrivés dans le royaume de la Nouvelle Espagne seulement.

---

(3) Nom donné par les créoles aux Espagnols d'Europe.

L'Amérique, d'après M. le D. G., n'est point une colonie, pas même une province de la monarchie espagnole; elle forme un état séparé comme dans la peninsule, lorsque les états de Flandre étaient unis à la Castille, ou comme le royaume de Naples était sous le même roi que celui d'Aragon. Il prouve cette assertion par l'extrait des anciennes lois des Indes : la défense formelle de faire *aucune découverte ou établissement*, pour le compte ou aux frais du gouvernement; les stipulations faites par les rois d'Espagne avec les conquérans de ces nouvelles terres, avec lesquels ils traitèrent, leur promettant de ne jamais céder ni aliéner ce domaine, et leur donnant un véritable gouvernement féodal sous le titre de commanderies, mode qu'ils ont bientôt aboli pour affranchir les peuples, comme il est arrivé en Europe où le tiers-état a dû sa liberté à la jalousie que les rois avaient conçue du pouvoir des grands.

L'établissement d'un conseil des Indes, formé d'Américains, et investi de la même autorité souveraine que le conseil de Castille; la concession aux villes de Mexico, Uscala et Lima du droit de voter aux cortès américaines qui n'ont jamais été convoquées, fournissent à notre auteur de nouveaux argumens. Il en déduit qu'à l'époque où le roi d'Espagne, seul lien qui unit les états d'outremer à ceux d'Europe, était privé, par sa captivité, de l'exercice de son autorité, toutes les vice-royautés américaines avaient eu le droit, comme les provinces d'Europe, d'établir des Juntes afin de pourvoir aux besoins du gouvernement; que lorsque les juntes de Séville, des Asturies, de Valence, s'intitulaient suprêmes, chacune dans son arrondissement; qu'un prélat se donnait les qualités suivantes: *Evéque de S. Ander, par l'autorité du S. Siége*, et *Gouverneur de la province parce qu'il sait l'être*: que le général Palafox, en Aragon, exerçait la plénitude de l'autorité souveraine par délégation du peuple de Saragosse, les habitans de Buenos-Ayres, de Venezuela, de Quito, avaient bien fait d'établir aussi des gouvernans pour conserver l'*indépendance de l'Amérique dans le cas où l'Espagne serait soumise à Napoléon*, et que le vice-roi de

Mexique Flarrigaray, qui avait consenti à l'établissement de celle de Mexico, n'avait fait que son devoir.

Cette doctrine n'est pas celle des Espagnols de la péninsule. Ils disoient hautement que *si un chat règnait en Espagne, il devait aussi régner en Amérique.* Cette prétention de métropole est attaquée avec vigueur par le D. G. Il établit dans plusieurs passages que la conquête des Amériques ayant été injuste, n'a pu transmettre aucun droit aux conquérans, pas plus que la donation d'Alexandre VI n'en donnait la souveraineté aux rois d'Espagne et de Portugal ; que si les créoles actuels ont des droits au pays qu'ils occupent, ils le tiennent de leur naissance sur le sol, et de leur origine naturelle, presque tous les premiers colons ayant épousé les Indiennes les plus distinguées par leur famille et leur fortune ; qu'en supposant que la conquête donnât un droit, elle ne le donnerait encore qu'aux créoles, qui descendent d'eux et qui ont droit aux fruits de leur industrie et de leurs avances, aucune entreprise de découverte n'ayant été faite par le roi ; que si l'on suppose enfin que les Espagnols acquièrent quelque droit sur l'Amérique en s'y transportant, il est évident que ce droit provenant de leur déplacement, ne peut en donner aucun à ceux qui restent sur leurs foyers : en raisonnant autrement, l'Espagne serait une province de la Suède, ancienne patrie des Goths.

Mais il ne suffit pas qu'un gouvernement soit illégitime, il faut qu'il soit tyrannique pour autoriser des démarches dont les avantages puissent compenser autrement les maux qu'elles causent à l'humanité. Notre auteur est entré à ce sujet dans une infinité de détails curieux, sur l'avidité, la sottise et l'ignorance des *Gatohoupins* employés en Espagne, ou de ceux qui même dans les bureaux des ministres se mêlaient des affaires des Indes. Un alcade du Mexique condamnait un Indien à cinq ans de purgatoire ; un ministre écrivait au vice-roi de faire arrêter et punir un *comejen* qui avait détruit les ordres du roi, et le *comejen* est un insecte qui ronge le papier ; mais c'est surtout la conduite des gou-

vernemens révolutionnaires d'Espagne qui excite son indignation.

La junte de Séville qui se qualifia de suprême des Indes, n'avait, non plus qu'aucune autre de la Péninsule, nulle espèce de droit à gouverner l'Amérique. La junte centrale, composée de députés des juntes particulières des provinces, n'en avait pas davantage, puisque l'on avait réprouvé à Cadix l'établissement des Américains et que leurs envoyés n'étaient pas reconnus. La régence ne pouvait tenir de la junte centrale un pouvoir qne celle-ci n'avait pas, et lorsque l'on assembla les cortès extraordinaires, il fut ridicule de prétendre que tandis que six à huit millions d'Espagnols étaient représentés par cent cinquante députés de leur choix, quinze millions d'habitans de l'Amérique n'eussent pour fantôme de représentation que vingt-huit individus pris presque au hasard parmi les Américains qui se trouvaient à Cadix.

Ces gouvernemens ne cherchèrent pas à faire oublier par leur conduite, l'irrégularité de leur établissement. Ils font la guerre aux juntes de Quito, de Venezuela, de Buenos-Ayres, aussi légalement constituées qu'eux-mêmes; ils empêchent par les armes l'établissement de celle de Mexico, quoique tous les Américains reconnussent unanimement alors les droits de Ferdinand VII, et ne demandassent autre chose que la garantie éventuelle de leur indépendance *dans le cas de l'asservissement de la* Péninsule.

Les mesures législatives ont été analogues à l'esprit de l'administration. On ordonna dans la constitution que les hommes de couleur ne compteraient pas en Amérique dans le cens; tandis que l'on faisait compter, en Europe, et les Mulâtres et les Bohémiens : le tout pour donner aux pays d'outre-mer, dont l'étendue est infiniment plus grande, et la population beaucoup plus forte, une infériorité de représentation relativement à l'Espagne.

Une adresse du consulat ou conseil de commerce de Mexico demanda formellement cette inégalité, en assurant que les Américains n'étaient que des automates, ou tout au plus des Orang-Outans. On peut juger à quel point cette

qualification enflamme la bile de notre auteur qui termine ainsi sa seconde lettre.

« Vingt millions d'hommes qui ne veulent point être es-
« claves, ne peuvent le devenir : Napoléon le dit aux Po-
« lonais, les Espagnols l'ont répété avec enthousiasme, et
« nous seuls devons le penser.... Ne nous effrayons pas s'il
« coule du sang, c'est celui que nous tenions des esclaves.
« La nature elle-même ne guérit les maux invétérés que
« par des commotions violentes. L'atmosphère se purge par
« les orages, la terre par les éruptions des volcans. Nous
« avions besoin de ces secousses pour recouvrer l'usage de
« nos facultés, écrasées sous le poids du plus long et du plus
« affreux despotisme.....

« Ceux qui traitent les Mores et les Juifs leurs ancêtres
« comme leurs plus odieux ennemis, réclament en vain
« l'origine que tiennent d'eux les Créoles. Les hommes de
« couleur leur doivent aussi l'existence et ils les traitent
« comme une race de malédiction. Ils sont tyrans, c'est as-
« sez pour les détester; ils sont inexorables, c'est plus qu'il
« n'en faut pour nous séparer d'eux. Ils nous font la guerre
« comme des Caraïbes : nous devons les traiter comme ils
« traitent ceux qu'ils imitent aujourd'hui.

« Est-il temps de s'arrêter dans la carrière, lorsque dans
« le Mexique seulement, deux cents mille héros ont frayé
« le chemin de l'indépendance! Si nous le faisions, les il-
« lustres victimes qui ont succombé par milliers dans cette
« glorieuse tâche, souleveraient la tête du fond de leurs
« tombeaux pour nous crier: ingrats! vous abandonnez la
« cause de vos frères! c'est en vain que nous avons ré-
« pandu notre sang! ainsi, ils ont raison ces Européens qui
« prétendent que notre climat dégrade l'homme et ne pro-
« duit que des automates insensibles ou de lâches Orang-
« Outangs! Non, reposez en paix, martyrs de la patrie,
« nous vengerons votre sang et celui de nos pères; vos
« insultes et les nôtres..... Les flammes qui embrasè-
« rent Yarapouto et Jtaquaro, n'allumeront-elles pas dans

« nos cœurs tous les feux de la vengeance ? Nous con-
« tenterons-nous de pleurer comme des femmes les bou-
« cheries de Goanaxoalo et de Quito?.... L'humanité qui
« eut horreur de ces massacres en aurait encore davantage
« de notre ignominieuse indolence. Aux armes !

« C'est nous insulter que nous parler de conciliation.
« Il n'y en a point, il ne peut y en avoir avec d'aussi
« exécrables tyrans. Pourquoi désirerions-nous la vie dans
« la société de ces monstres ! mourons au moins en nous
« vengeant, et que l'Amérique soit aussi le tombeau des
« Vandales ! Que s'il le faut, elle soit pour la seconde
« fois convertie en un vaste désert, où confusément les
« ossemens des Américains et des Espagnols annoncent
« aux siècles à venir et notre gloire et leur punition.

« Tel était le langage que le gouvernement Espagnol
« adressait en 1809 à ses compatriotes : l'univers applaudit
« à ces paroles heroïques ; il les applaudira dans notre bou-
« che, parce que les crimes de nos tyrans ont surpassé
« ceux du conquérant qui voulait soumettre l'Espagne.
« L'Amérique sera libre ; déclarez son indépendance, et
« combattons.

Moriamur et in media arma ruamus.
Una salus victis nullam sperare salutem. »

Cette véhemence paroîtra peut-être excessive ; mais après avoir lu l'histoire de la révolution du Mexique on voit que cette indignation a été vraiment causée par des cruautés abominables. Le vice-roi Flarrigaray ayant été déporté par l'intrigue de quelques négocians européens, secondés de deux cent trente deux jeunes commis de magasins, la vice-royauté fut d'abord donnée par la même cabale à un vieux général, espèce de mannequin politique. L'archevêque de Mexico qui lui succéda ne put pas non plus résister à leur influence. Les arrestations se multipliaient, l'alarme augmenta encore lorsque le vice-roi Venegas fit des promotions, des avancemens, qui

indiquaient que le système du gouvernement était de conserver le même mode d'administration qui avait désolé l'Amerique. Le curé Hidalgo leva le premier l'étendard de l'insurrection au nom de Ferdinand VII et de N. D. de Gemdulupe. Des troupes envoyées contre lui, le battirent en diverses rencontres, furent battues quelquefois, et en résultat le forcèrent à se réfugier dans les provinces du Nord, où il fut livré par trahison aux Européens. Son parti ne fut point abattu par sa mort : de toutes parts d'autres chefs se présentèrent, et plus aguerris donnèrent constamment plus de peine aux Européens, qui, profitant de l'avantage de la discipline et des armes, égorgeaient des milliers de malheureux sans défense, mais retrouvaient toujours devant eux des armées aussi considérables, tandis que leurs pertes n'étaient jamais complétement réparées par le petit nombre de troupes qui arrivaient d'Europe. Cependant les insurgés se sont aguerris. La nécessité leur a fourni des ressources. Ils ont fondu des canons, ont fabriqué de la poudre, ont établi une imprimerie avec des caractères mobiles en bois : le curé Morelos qui succeda à Hidalgo, soutint à Quantla un long siége, et parvint à évacuer la place malgré l'armée assiégeante. Rayon a depuis remplacé Morelos.

Les bornes d'un journal ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de tous les faits militaires qui se sont passés dans cette guerre. Nous croyons pouvoir annoncer à nos lecteurs que l'auteur a fait un abrégé de son travail auquel il a réuni l'histoire des révolutions des différentes provinces de l'Amérique méridionale. La traduction en est commencée sur le manuscrit, et paraîtra incessamment.

Lors de la rentrée du roi Ferdinand VII, en Espagne, il se présentait une occasion bien favorable de terminer ces discordes de famille qui font frémir l'humanité. Il était bien plus avantageux au roi d'Espagne d'avoir la certitude de la souveraineté d'un Empire qui peut devenir le plus

puissant de l'univers, que d'être obligé de combattre pour ajouter une province lointaine à la monarchie Espagnole. Il paraît malheureusement qu'il a suivi des principes différens; il a répandu des faveurs sans mesure sur tous les chefs Européens dont se plaignent les Américains, ce qui annonce encore pour long-temps la continuation de la guerre : elle n'aura peut-être d'autre résultat que d'achever de rompre le seul nœud qui attachait encore les Espagnols de l'ancien monde à ceux qui habitent le nouveau.

L. B.

POÉSIE.

PINTURA DE MADRID,

POR DON LUIS DE GONGORA.

Soneto.

Una vida bestial de encantamiento;
Harpias contra bolsas conjuradas;
Mil vanas pretensiones enganadas;
Para hablar, oydores à canzar el viento:

Carrozas y lacayos, pages ciento;
Habitos mil, con virgines espadas;
Damas parleras, cambios, embaxadas:
Caras posadas, trato fraudulento:

Mentiras arbitreras, abogados,
Clerigos sobre mulas, como mulos:
Embustes, calles sucias, lodo eterno.

Hombres de guerra medio estropeados,
Titulos y lisonjas, disimulos:
Esto es Madrid; mejor dixera infierno.

TRADUCTION.

TABLEAU DE MADRID,

PAR LOUIS GONGORA, POÈTE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Sonnet.

Une vie stupide mêlée d'enchantemens; des harpies conjurées contre les bourses; mille vaines prétentions sans cesse déjouées; pour parler, des écouteurs à lasser le vent:

Des carosses, des pages, des laquais par centaines; des milliers de costumes, avec des épées toujours vierges; des dames causeuses, des méprises, des ambassades secrètes, des auberges chères, des trafics frauduleux:

Des mensonges à discrétion, des avocats, des prêtres montés sur des mules, et entêtés comme des mulets; des embûches, des rues sales, une boue éternelle:

Des gens de guerre estropiés, des titres environnés de flatteries, de la dissimulation partout: voilà Madrid; je dirais plutôt: voilà l'enfer.

EL BORRICO Y LA FLAUTA,

FABULA, POR D. THOMAS YRIARTE.

Esta fabulilla
Salga bien o mal,
Me ha occurido ahora
Por casualidad.

Cerca de unos prados
Que hay en mi lugar,
Pasaba un borrico
Por casualidad.

Una flauta en ellos
Hallò, que un zagal
Se dexò olbidada
Por casualidad.

Acercòse à olerla
El dicho animal,
Y diò un resoplido
Por casualidad.

En la flauta el aire
Se hubò de colar;
Y sonò la flauta
Por casualidad.

Oh! dixò el borrico,
Que bien sè tocar!
Y diran que es mala
La musica asnal?

Sin reglas del arte
Borriquitos hay
Que una vez aciertan.
Por casualidad.

Cette jolie pièce est la traduction d'une fable que composa, sur le même sujet et dans le même rithme, feu M. de Saint-Ange, de l'Académie française. La fable de M. de Saint-Ange était faite en 1779, et fut insérée ensuite dans l'*Almanach des Muses*, qui était alors recherché de tous les littérateurs de l'Europe; c'est là que D. Thomas Yriarté prit le sujet de sa fable. Son recueil ne fut publié à Madrid qu'en 1782; ainsi l'invention est de notre côté La comparaison des deux opuscules plaira sans doute à nos lecteurs. Le poète espagnol, adoptant la mesure des *redondillas*, s'est trouvé affranchi de la rime; mais il a rendu l'esprit et le mouvement de l'original avec une grâce et une naïveté piquantes. Ces deux fables peuvent servir de traduction l'une à l'autre, et de traduction presque littérale. Voici celle de M. de Saint-Ange :

L'ANE ET LE FLAGEOLET,

FABLE.

Trouvez cet apologue
Fait avec ou sans art,
Voici tout mon prologue:
C'est l'effet du hasard.

Auprès d'un hêtre antique,
Dans un pré, sur le tard,
Passait une bourrique
Par l'effet du hasard.

Au pied de ce vieux hêtre,
Elle trouve à l'écart
Un flageolet champêtre
Oublié par hasard.

En flairant l'herbe fine,
L'âne au luth campagnard
Applique sa narine,
Et souffle par hasard.

L'haleine du zéphire
Y pénètre, et sans art
Le flageolet soupire
Par l'effet du hasard.

Ho! ho! dit la bourrique,
Je suis maître de l'art;
Et puis, que ma musique
M'attire le brocard!

Un sot à longue oreille,
Sans les règles de l'art,
Une fois fait merveille:
C'est l'effet du hasard.

ODE

AD FLOREM GNIDI,

POR GARCILASSO DE LA VEGA.

Garcilasso, par l'harmonie de ses vers et la pureté de son langage, occupe un des rangs les plus distingués parmi les poètes espagnols. Le recueil de ses vers est très-peu volumineux, mais ils sont toujours relus avec le plus grand plaisir, et ils ont suffi pour lui assurer une réputation immortelle chez ses compatriotes, quoiqu'on puisse pourtant lui reprocher de se livrer quelquefois à cette recherche de pensée et à ce faux esprit qui régna long-temps dans la littérature espagnole. Garcilasso servit avec distinction dans les armées de Charles-Quint; il fut tué en Provence, à l'assaut d'une forteresse que l'empereur lui-même l'avait chargé d'attaquer à la tête de onze compagnies.

L'ode que nous allons transcrire fut composée à Naples. Il paraît qu'il y avait alors dans cette ville un lieu de plaisir et de réunion appelé *Seggio di Gnido;* beaucoup de dames s'y rendaient, et parmi elles s'en trouvait une nommée *Violante di San Severino*, fille du duc de Soma; elle était passionnément aimée d'un ami de Garcilasso, nommée *Fabio Galeota*, qui avait aussi du goût pour la poésie : ce fut pour lui que le poète espagnol composa cette ode intitulée *ad Florem Gnidi*, c'est-à-dire, à la plus belle des dames qui se rendent au *Seggio di Gnido.*

Si de mi baxa lira
Tanto pudiese el son, que en un momento
Aplacasse la ira
Del animoso viento,
Y la furia del mar y su movimento;

Y en las ásperas montañas,
Con el suave canto enterneciesse
Las fieras alimañas;

Los arboles moviesse ,
Y al son confusamente los truxesse ;

No pienses que cantado
Seria de mi , hermosa Flor de Gnido,
El fiero Marte ayrado ,
A muerte convertido ,
De polvo y sangre, y de sudor teñido.

Ni aquellos capitanes
En las sublimes ruedas colocados (1),
Por quienes los Alemanes
El fiero cuello atados ,
Y los Franceses van domesticados.

Mas solamente aquella
Fuerza de tu beldad seria cantada ,
Y alguna vez con ella
Tambien seria notada
El aspereza de que estas armada.

Y como, por ti sola
Y por tu gran valor y hermosura ,
Convertido en viola (2)
Llora su desventura
El miserable amante en tu figura.

Hablo de aquel cantivo
De quien tener se debe mas cuidado,
Que esta muriendo vivo,
Al remo condenado (3)
En la concha de Venus amarrado.

Por ti como solia
Del aspero cavallo non corrige
La furia y gallardia,
Ni con freno le rige,
Ni con vivas espuelas ya le aflige.

---

(1) *Ruedas* signifie nécessairement *char*, d'après la pensée de l'auteur exprimée dans les vers suivans, qui offrent une image vraiment poétique.

(2) *Tinctus violâ pallor amantium.* Horat., od. 10, lib. 3.

(3) L'ami de Garcilasso, pour lequel il a composé cette ode, s'appelait Galeota *Galeote*, en espagnol, signie *galérien.* On voit que le poète joue sur cette idée.

Por ti con diestra mano
No rebuelve la espada presurosa;
Y en el dudoso llano,
Huye lá polvorosa
Palestra que antes tauto gozaba.

Por ti el mayor amigo
Le es importuno, grave y enojoso;
Y puedo ser testigo
Que ya del peligroso
Naufragio fuy su puerto y su reposo.

Y ahora en tal manera
Vence el dolor a la razon perdida,
Que ponzoñosa fiera
Nunca fue aborrecida
Tanto como yo, ni tan temida.

No fuistes tu engendrada
Ni producida de dura tierra?
No debe ser notada (4)
Que ingratamente yerra
Quien todo el otro error de si destierra.

Hagate temerosa
El lance de Anaxarete y cobarde,
Que de ser desdenosa
Se arrepentiò muy tarde,
Pues un duro marmol a su alma comprime.

Estava se alegrando,
Del mal ageno, el pecho empedernido,
Quando abaxo mirando
El cuerpo muerto vidò
Del miserable amante, alli tendido.

Y al cuello el lazo atado

---

(4) *No debe ser notada*, etc. Ces trois vers sont inintelligibles. *Sanchez*, qui a fait des notes sur Garcilasso, dit qu'il les comprend fort bien, et il les explique d'une façon encore plus obscure. Voici son commentaire, pour les amateurs de la littérature espagnole : *Este lugar muchos le han querido emendar, por no entender lo que quiere decir.; asi se entiende : No dabe ser notada una dama de ingrata, pues no tiene otra falta.* Vivent les commentateurs ! et *fiat lux !*

Con que desenlazò de la cadena (5)
El corazon cuitado,
Y con su breve pena
Comprò la eterna punicion agena.

Sentiò alli convertirse
En piedad amorosa el aspereza.
O tarde arrepentirse!
O ultima terneza!
Como te succediò mayor dureza (6)!

Los ojos se enclavaron
En el tendido cuerpo que alli vieron,
Los huesos se tornaron
Mas duros, y crecieron,
Y en si toda la carne convertieron.

Hasta que finalmente
En duro marmol buelta y transformada,
Hizò de sì la gente
Non tan maravillada,
Quanto de aquella ingratitud vengada.

No quieras tu, senora,
De Nemesis ayrada la saetas
Y el rigor provar ahora.
Baste que tus perfetas
Obras y hermosuras a los poetas,

Den immortal materia,
Sin que tambien, en verso lamentable,
Celebren la miseria
De algun caso notable
Qne por ti pase triste y miserable.

---

(5) Toute cette strophe est de bien mauvais goût : *El lazo con que desenlazò la cadena*, etc. Je ne l'ai pas traduite littéralement, pour sauver l'honneur de Garcilasso auprès de ceux qui ne peuvent pas lire ses beautés dans sa langue.

(6) Voilà encore du faux esprit qui gâte une exclamation pleine de sensibilité.

Traduction.

ODE A LA FLEUR DE GNIDE.

Si les accords de ma faible lyre avaient le pouvoir de calmer en un instant la colère des aquilons déchaînés et la furie de la mer orageuse ;

Si la douceur de mes chants pouvait attendrir les bêtes féroces au sein des âpres montagnes, animer les arbres et les attirer en groupe autour de moi ;

Ne pense pas, belle Fleur de Gnide, que je chanterais ce terrible Mars toujours en courroux, ne respirant que le carnage, et sans cesse couvert de sang, de poussière et de sueur ;

Ni ces fameux capitaines qui font rouler le char de la victoire, où ils ont enchaîné les Français et les Allemands, forcés de courber leur tête orgueilleuse (1).

La puissance de ta beauté serait le seul objet de mes chants ; mais aussi je n'oublierais pas cette rigueur insensible dont ton cœur est armé.

Je peindrais le malheureux amant qui, pour toi seule et par la force irrésistible de ta beauté, se dessèche comme la pâle violette, et déplore son infortune, dont tes charmes sont la cause.

Je veux parler de ce captif que tu devrais traiter avec moins de cruauté, qui meurt tous les jours, et qui est attaché à la coquille de Vénus, comme un condamné sur un banc de rameurs (2).

---

(1) Garcilasso combattait sous Charles-Quint ; François Ier avait été vaincu à Pavie : la gloire des armes espagnoles était alors à un aussi haut point de splendeur que nous avons vu la nôtre dans ces derniers temps.

(2) Voyez la note (3) du texte espagnol.

C'est toi qui l'as rendu inhabile et insensible à tout. On ne le voit plus, comme auparavant, dompter la fougue et l'impatience d'un jeune coursier, le régir avec le frein et le châtier avec l'éperon acéré.

On ne le voit plus, d'une main exercée, manier une épée étincelante et rapide; il fuit l'arène poudreuse et la lutte incertaine qu'il affectionnait tant autrefois.

Son meilleur ami lui devient importun et odieux. Il ne se livre qu'à son désespoir; déjà même mon amitié lui a servi de port, et l'a sauvé d'un affreux naufrage;

Mais à présent le désespoir a tellement envahi sa raison égarée, que jamais un monstre venimeux ne fut plus craint ni plus aborrhé que moi. Et c'est toi qui causes tant de maux!

As-tu donc été engendrée des flancs d'une terre sauvage? Crains de te tromper cruellement, et que ton ingrate rigueur ne soit punie par ces mêmes peines auxquelles ton cœur refuse de s'ouvrir.

Crains le sort d'Anaxarète; que son exemple te serve de leçon : elle se repentit, mais trop tard, de s'être montrée insensible; un marbre dur comprima pour jamais son cœur!

Cette belle avait endurci son âme d'airain; elle se réjouissait des maux qu'elle ne partageait pas; mais tandis qu'elle se livre à cette pensée inhumaine, elle aperçoit à ses pieds le cadavre de son amant, étendu sur le seuil de sa porte.

A son cou est le nœud fatal avec lequel il s'est affranchi soudain d'un long et cruel martyre, et qui appelle un châtiment terrible sur l'ingrate beauté.

Une pitié amoureuse et tendre succède à sa cruauté. O repentir tardif! ô unique et dernière tendresse, qu'une autre dureté bien plus grande va remplacer désormais!

Ses yeux immobiles restent fixés sur ce corps inanimé; ses os se durcissent, s'étendent, et communiquent leur solidité à toute sa personne.

Elle n'est plus enfin qu'un marbre dur et froid; et les témoins de ce changement étrange en furent moins frappés que du châtiment vengeur qu'avait subi sa cruelle ingratitude.

Et toi, ne va pas provoquer les flèches de l'implacable Némésis, ni t'exposer à son courroux. Que tes grâces, tes attraits et tes faveurs fournissent aux poètes une matière immortelle,

Sans qu'ils aient à retracer un jour, d'un vers lamentable, quelque fameuse et cruelle aventure, dont tu serais la funeste héroïne.

DE S. A.

LANGUE ALLEMANDE.

SUZANNE,

POEME DE MERGTHEN.

Ce poëme, dans le genre pastoral, se rapproche beaucoup de la manière de Gesner, tant pour les images poétiques que par la grâce du récit. Mergthen, à la fleur de son âge, fut enlevé aux lettres en 1788, et ne put terminer cet ouvrage qui promettait un rival au chantre d'Abel. Des mélanges littéraires allemands donnèrent plusieurs fragmens de Suzanne, et les amis de l'auteur réunirent après sa mort toutes les parties de ce poëme, dont quelques-unes à peine ébauchées font plus vivement regretter la perte de Mergthen, par le plaisir que font naître des morceaux pleins de charme et de talent.

Mergthen, qui avait déjà plusieurs exemples du genre auquel il se livrait, donna en les imitant une preuve de goût : il dédaigna de recourir aux divinités payennes. La simplicité de la bible n'est pas incompatible avec les idées poétiques. Elle me paraît, au contraire, beaucoup y prêter, quoique plusieurs philosophes du dix-huitième siècle aient prétendu que la religion et tout ce qui en fait partie n'était point susceptible des richesses de la poésie. Il serait cependant difficile de trouver dans tous nos poètes, tant anciens que modernes, des morceaux plus brillans, plus entraînans, souvent même plus sublimes que plusieurs psaumes de David et quelques cantiques qui nous sont restés des Israëlites.

Sans parler des muses étrangères qui ont immortalisé la lit-

térature de leur langue, telles que celle des le Tasse, des Klopstok, des Milton, dont les écrits sont peut-être aussi remplis de beautés que s'ils eussent emprunté aux Grecs les ingénieuses fictions de leur mythologie, Athalie, les chœurs d'Esther, Polieucte et quelques odes de J. B. Rousseau sont loin de passer pour être dénuées de richesses poétiques.

Aucun épisode de la bible ne séduisit plus Mergthen que celui de Suzanne. Le nœud et le dénouement en sont parfaits, l'action intéressante. Quant au merveilleux, qui compose une partie essentielle de l'épopée, il le tira du fond du sujet sans s'écarter de la vraisemblance.

Rien ne peut donner une idée plus complète de ce poëme que la source même où l'auteur l'a puisée. Daniel, issu du sang des princes de Juda, et transféré dès l'enfance à Babylone, avec le fils du roi Josias, écrivit lui-même son histoire, ses prophéties et les moyens qu'il employa pour conserver, dans toute sa pureté, la religion des Juifs (alors captifs) (1), au milieu des superstitions des Chaldéens.

L'histoire de Suzanne qui fait l'objet du chap. XII de Daniel a été fidèlement suivie par Mergthen.

---

(1) La captivité des Juifs à Babylone et dans les environs de cette ville était fort différente de celle de nos prisonniers de guerre et des Chrétiens qui sont esclaves en Barbarie. Ils n'étaient ni dans les fers, ni dans les prisons. C'étaient des familles que Nabuchodonosor avait transportées de la Judée pour affaiblir ce royaume et peupler Babylone; ce qui répond à-peu-près aux colonies. Aussi l'Ecriture appelle-t-elle quelquefois cette captivité *émigration*, c'est-à-dire, passage d'un pays à un autre. Il est vrai qu'on y avait conduit les Israélites enchaînés et sous bonne garde, parce qu'ils quittaient leur pays malgré eux: mais lorsqu'ils étaient arrivés, iis vivaient parmi les Babyloniens avec la liberté d'acquérir des fonds en terre; de se gouverner selon leurs lois, et d'avoir des arbitres de leur nation pour juger leurs différens. Les Juifs néanmoins appelaient leur état une captivité, parce qu'ils étaient dans un pays et sous une domination étrangère. C'est ainsi que depuis la ruine de Jérusalem, ce même peuple, banni de la Palestine et dispersé dans les différentes contrées de l'univers, se regarde encore comme en captivité, quoiqu'il jouisse réellement, dans presque tous les empires où il se trouve, de la liberté d'exercer le commerce, d'observer ses lois et ses usages religieux.

Chacun des chants du poëme prélude par une espèce d'idylle absolument dans le genre pastoral. Après avoir rassemblé les bergers pour écouter les malheurs de l'innocence opprimée, l'auteur s'écrie :

O toi qui d'une vierge ornes le front modeste,
Et répands sur ses traits cette grâce céleste
A qui tous les mortels prodiguent leur encens,
Divine Chasteté! prête-moi tes accens.
Quitte un moment les cieux, sœur des Intelligences ;
Descends : viens seconder mes douces espérances.
Vous, Apollon, Bacchus, et tous les dieux divers,
Qui sûtes inspirer tant d'agréables vers,
Dont le rhythme brillant nous flatte, nous abuse,
Ah! fuyez ; la vertu sera ma seule Muse.
Pour cette déïté redoublant mes efforts,
Je veux lui consacrer mes timides accords.

De ses nombreux succès Babylone occupée,
Des ombres de la nuit était enveloppée.
De toutes parts régnait un silence profond :
Tout du sein de la ville à ce calme répond.
De sinistres oiseaux, amis des murs antiques,
Du temple de Bélus assiégent les portiques.
La lune éclaire au loin de ses pâles reflets
Ces parcs aériens et ces vastes palais
Qui, de Sémiramis éternisant la vie,
De leur magnificence étonnèrent l'Asie ;
De ces jardins fameux les cèdres élancés,
Par les vents, mollement se sentent balancés.
L'Euphrate avec lenteur roule une onde limpide :
Resserré par le marbre, il devient plus rapide.
Sur sa barque, bercé par ses flots orgueilleux,
Le batelier du jour attend les premiers feux ;
Il dort, et le Sommeil, exerçant son empire,
Répand ses doux pavots sur tout ce qui respire.

Il avait aussi touché le seuil du palais de Joachim, époux de Suzanne. Joachim était absent. Dieu qui veut éprouver Suzanne ordonne à l'ange des songes de lui représenter son époux infidèle. Suzanne, à ce tableau abandonne sa couche solitaire et se jette dans les bras de Melcha, femme élevée dans la religion de Zoroastre. Cette suivante cherche à rassurer Suzanne et va à son insu consulter un prêtre de Belus

sur le songe de sa maîtresse. Le prêtre, après avoir invoqué Zerduth (1), lui annonce qu'un malheur va accabler Suzanne.

L'esprit d'impureté irrité des vertus de Susanne assemble ses fils et leur fait part de son projet. Voici à peu près comment Mergthen décrit cet esprit de ténèbres et son séjour :

Dès le berceau du monde un monstre redoutable
Du vice avait rendu le sentier agréable.
Ce démon infernal, esprit d'iniquité,
Régnait sur Babylone avec impunité.
De son souffle odieux les mœurs empoisonnées,
Par la simplicité n'étaient plus gouvernées.....
L'amitié pour jamais venait de s'exiler;
La honte ne voulait déjà plus se voiler.....
Sous un luxe indigent se cachait l'insolence.
Loin des champs paternels qui virent son enfance,
La bergère venait au sein de la cité
Oublier ses troupeaux et sa naïveté :
La jeunesse déjà touchait à la vieillesse;
Et le vieillard lui-même, imitant la jeunesse,
Dans des plaisirs, vendus sur les bords du tombeau,
Vert encor, de sa vie éteignait le flambeau.

Sur le sommet d'un roc se trouve un ancien temple,
D'où l'esprit infernal, de l'œil, au loin contemple
Les monumens nombreux de la ville de Bel.
Dans ces murs, élevés avant ceux de Babel,
Murs dont aucun gardien ne défendait l'entrée,
La lumière des cieux n'était jamais entrée.
Une vapeur infecte à l'entour s'étendait;
Sur cet aride bord nul oiseau n'abordait;
L'air impur et souillé flétrissait la verdure
Que sous d'autres climats féconde la nature.

L'intérieur de ce temple est orné de peintures.

..... Un burin adultère
Avait tracé d'Ammon l'amoureuse fureur,
Quand ce traître abusa de sa facile sœur.
Plus loin était Sodome, autrefois honorée,

---

(2) Zerduth était le nom propre de Zoroastre, sage Indien qui a déterminé le culte du feu perpétuel.

Mais par le feu du ciel aujourd'hui dévorée :
La voûte rappelait l'épouvantable nuit
Que le vertueux Loth, par une erreur conduit,
Passa dans le mystère avec ses lâches filles.
O nature outragée ! ô honte des familles !
On croyait entrevoir, transporté de terreur,
La caverne frémir et s'écrouler d'horreur.

L'esprit d'impureté rappelle ses exploits et tel qu'un loup, qui, après avoir porté la mort et l'épouvante dans un troupeau, entend encore un agneau bêler sous la feuillée ou sous l'habit sanglant du berger, il veut perdre Suzanne, dernier refuge de la vertu qu'il abhorre : il a déjà jeté les yeux sur les deux juges que le peuple d'Israël venoit de nommer pour le gouverner. Ces deux vieillards, nommés Achab et Sédécias, se réunissent ; la jalousie les rend défians, mais tous deux n'en ont pas moins résolu d'attenter à l'honneur de Suzanne. Ils vont se cacher dans les vastes jardins où Suzanne aime à s'égarer pour chercher un abri contre la chaleur du jour. Un ruisseau qui traverse le verger, par sa fraîcheur, invite Suzanne à prendre un bain. Aussitôt que l'épouse de Joachim a congédié ses femmes, les vieillards l'abordent et lui proposent le déshonneur ou la mort. Suzanne n'hésite pas : elle pousse un cri, les juges l'accusent : Joachim revient de son voyage et n'ose y ajouter foi. Suzanne doit être jugée : le peuple s'assemble : les juges exposent qu'ils ont vu une porte secrète des jardins de Suzanne, ouverte ; qu'ils ont suivi la trace qu'elle leur présentait et qu'ils n'ont pas tardé à surprendre Suzanne au bain dans les bras d'un jeune homme dont la fuite leur a dérobé les traits. La réponse de Suzanne est pleine de noblesse, mais l'apparence, l'âge des vieillards entraînent le peuple. Suzanne est condamnée à être lapidée, supplice réservé aux femmes adultères.

Elle est conduite sur les bords du Tygre, bords arides et sauvages. C'est là que l'innocence va verser son sang :

C'est là que la beauté qu'accuse l'imposture,
A des vautours errans va servir de pâture.

Elle attend tout du ciel même encore au trépas.
L'Eternel qui la voit ne la trompera pas.
Comme un foudre qui part de ses mains redoutables,
Sa justice à l'instant va punir les coupables,

Suzanne des vieillards enflamme le courroux ;
Le peuple est déjà prêt..... D'homicides cailloux
Chacun s'arme, et du bras les lève, les balance:
Attentif au signal, on l'attend en silence.
Tout-à-coup une voix perce et crie : « Arrêtez!
« Suspendez tous ces coups trop long-temps médités.
« Connaissez-vous le sang que vous allez répandre ?
« Dans votre jugement on vient de vous surprendre. »

A ces mots on s'arrête : on entoure un enfant ;
On admire ses traits, son langage touchant :
Sur sa tête on remarque une faible auréole.
Daniel va soudain reprendre la parole.
Inquiet, on se presse, on l'écoute.... « Insensés, etc.

Les juges sont jugés à leur tour, ils se coupent dans leurs réponses et sont bientôt lapidés à la place de Suzanne dont Daniel a fait reconnaître l'innocence.

Ce poëme dont les détails paraissent assez riches et qui sans doute a dû séduire d'autres écrivains que Mergthen, n'est pas sans un écueil qu'il est pour ainsi dire impossible d'éviter, c'est le rôle dégoûtant des deux vieillards que le charme de l'expression ne parviendrait jamais à adoucir. L'aventure de Suzanne, quoique très-reculée, est cependant trop connue, trop consacrée par les arts, pour que le poète se permette de substituer par exemple un jeune homme à la place de ces deux vieillards : d'ailleurs il serait en contradiction avec les usages des Juifs qui ne nommaient pour leurs juges que les plus âgés d'entre eux ; et d'ailleurs, comme on l'a déjà observé, Suzanne a très-peu de mérite par elle-même de résister à deux amans si peu séduisans. Il est même des femmes parmi nous qui, sans être d'une vertu très-farouche, en auraient fait autant que Suzanne.

Ce sont probablement ces réflexions qui avoient engagé André Chénier, frère de l'auteur de *Charles IX*, à aban-

donner le projet qu'il avait formé d'écrire un poëme sur Suzanne. J'ignore si quelques morceaux de cet ouvrage suspendu n'ont pas été insérés dans quelque Mercure du temps, mais je sais que les vers qu'il avait déjà faits et lus à quelques amis, n'étaient dépourvus ni de verve ni de grâce.

Quoique la Suzanne de Mergthen soit en prose je n'en ai pas moins imité en vers les passages que je désirais citer de lui. Cet ouvrage est intitulé *poëme*, et je suis de ces gens qui aiment qu'un poëme soit écrit en vers, quoique je sache parfaitement qu'un poëme en mauvais vers ne vaille pas un poëme en bonne prose. Si c'est une prévention, je la partage, du moins, avec plus d'un homme de goût. Gessner, Fénélon, Bitaubé et Mergthen, s'il avait mis la dernière main à sa Suzanne, auraient sans doute, par leurs talens, réussi à faire mettre de niveau les poëmes en vers et ceux en prose, si jamais semblable nivellement avait pu s'établir.

C. DE PROISY-D'EPPE.

POÉSIE.

DIE JOHANNITER.

Herrlich kleidet sie euch, des Kreuzes furchtbare Rüstung,
Wen ihr Löven der Schlacht, Akkon und Rhodus beschützt,
Durch die syrische Wüste den bangen Pilgrim geleitet,
Und mit der Cherubim Schwerdt steht vor dem heiligen Grab.
Aber ein schönerer Schmuck umgiebt euch die Schürze Wärters,
Wen ihr, Löwen der Schlacht, Söhne des edelsten Stamm's,
Dient an des Kranken Bett', dem Leczenden Labung bereitet,
Und die midrige Pflicht christlicher Milde vollbringt.
Religion des Kreuzes, nur du verknüpftest, in Einem
Kranze, der Demuth und Kraft doppelte Palme zugleich!

TRADUCTION.

AUX CHEVALIERS DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM,

PAR SCHILLER.

Que l'armure redoutable de la Croix vous décore admirablement, lorsque dans les combats, pareils aux lions invincibles, vous protégez Aecon ou Rhodes; que vous escortez à travers les déserts de la Syrie les pèlerins égarés, et que devant le Sépulcre sacré vous balancez le glaive des Chérubins! Mais le tablier bienfaisant des Frères Hospitaliers vous orne bien davantage, lorsque vous-mêmes, lions dans le combat, dignes fils d'une race antique et noble, vous passez près du lit des malades les nuits de la charité; qu'à la souffrance altérée vous présentez la boisson raffraîchissante, et que vous remplissez les devoirs obscurs et sublimes de la vertu religieuse! Auguste croyance, toi seule tu sais réunir en une seule couronne les doubles palmes du courage et de l'humilité!

LANGUE ANGLAISE.

ALMER LE DERVICHE,

OU QU'EST-CE QUE LE BONHEUR? (1)

Le sage derviche Almer entretenait le feu de la lampe sacrée qui brûle, à la Mecke, devant le tombeau du prophète. Un matin, qu'il fesait suivant sa coutume la première prière du jour, agenouillé sur le seuil du temple, ayant le corps tourné vers l'orient et le front courbé dans la poussière, il aperçut, en se relevant, un Arabe arrêté debout devant lui. Cet homme était vêtu d'habits magnifiques, et sa suite annonçait son opulence et sa dignité. Il jetait sur le Santon un de ces regards qui appellent la bienveillance, et dans lesquels se peignaient à la fois le désir de parler, et la crainte de déranger ce saint homme de sa pieuse occupation.

Almer rompit le silence. Il s'avança vers l'Arabe, le salua avec cette dignité calme et douce qui s'allie dans les âmes vertueuses à l'humilité, et lui demanda ce qu'il souhaitait.

Serviteur de Dieu, dit l'Arabe, tu vois un homme que la main de la prospérité abreuve d'absinthe et de fiel. Tout ce que j'ai souhaité autrefois comme bases de l'édifice du bonheur, je le possède aujourd'hui, et je suis plus malheureux que je ne l'étais dans le temps où mon âme était dévorée de la soif du désir. Je n'attends plus rien, et par conséquent je n'ai plus d'espoir. Je regrette la course du temps, parce qu'il glisse sans m'apporter aucune nouvelle jouissance. L'avenir ne m'offre en perspective que les vanités du passé, qu'un usage trop fréquent et trop prolongé a dépouillé pour moi de tous les attraits dont elles brillent aux yeux des autres hommes. Je redoute cet avenir qui doit augmenter mes

(1) Ce conte est traduit de l'*Adventurer*, ouvrage dans le genre du *Spectateur*, par *Hawkesworth*.

dégoûts, et néanmoins je tremble qu'il n'arrive pas. Je n'envisage qu'avec effroi le moment où l'éternité remplira le vide de ma vie, comme les tourbillons de sable, soulevés par les vents, recouvrent dans le désert l'empreinte des pas du chameau; où elle ne laissera de mon existence que des traces aussi peu durables que le sillon tracé par le vaisseau fuyant sur la surface des mers. Si tu possèdes dans les trésors de ta sagesse quelques préceptes qui conduisent à la félicité, daigne m'en faire part. Je brûle de les connaître, et cependant j'appréhende de les savoir, de peur que, comme ceux que j'ai recueillis jusqu'à présent, ils ne me donnent qu'une trompeuse espérance.

Almer écouta avec étonnement et pitié cette plainte d'un être à qui la raison fut dévolue comme un gage d'immortalité; mais reprenant bientôt sa sérénité habituelle : Ecoute, dit-il à l'Arabe, la révélation que je reçus du prophète.

J'étais assis un soir sous le porche du temple, d'où j'observais la foule qui circulait dans les rues de la ville. Je lisais sur le visage et dans la contenance de chacun la sollicitude dont il était la proie. Ce spectacle, auquel jusque-là je n'avais encore donné aucune attention, me jeta dans une profonde rêverie. Malheureux mortels! dis-je en moi-même, pourquoi vous agitez-vous ainsi? Si c'est pour produire le bonheur, par qui ce bonheur est-il goûté? Les étoffes d'Egypte et les soies de la Perse procurent-elles à ceux qui en font leur parure une félicité égale aux misères et aux souffrances de ces esclaves qui conduisent là-bas les chameaux qui nous apportent ces précieuses superfluités? La beauté et l'éclat des tentes charment-ils les yeux de ceux qui sont accoutumés à jouir de ce spectaele? Le pouvoir de l'habitude rend-il insensible à la peine celui dont l'existence se passe à traverser l'aride désert, où une vaste et effrayante uniformité, qui n'a de bornes que l'horizon, n'offre au voyageur ni changement de perspective, ni variété d'images qui vienne le distraire un moment de ses travaux et de ses dangers; où l'air embrasé qu'on respire altère moins encore que l'aspect de cette mer de sables desséchés sur lesquels la vue fatiguée se promène sans en voir la fin? Le riche, dont les vêtements étincellent du feu des pierreries, s'enrichit-il de la portion de

bonheur que perdent, à la recherche de ces pierreries, les malheureux qui les tirent du sein de la mine, exclus de la communauté des biens de la nature, et dont la vie est une alternative continuelle d'insensibilité et de travail? Si ceux-là qui possèdent ne sont pas heureux, en proportion de ce que sont malheureux ceux qui accordent, quel vain songe est-ce donc que la vie de l'homme? et, s'il y a réellement une telle différence dans la valeur de l'existence, comment justifierons-nous du reproche de partialité la main par laquelle cette différence fut établie?

Tandis que mes pensées se multipliaient ainsi, une influence divine se répandait sur moi. Les rues et le peuple de la Mecke disparurent, et je me trouvai sur le penchant d'une montagne, où j'aperçus à ma droite l'ange Azoran, le ministre du reproche. Son apparition me remplit de terreur; je jetai de la poussière sur ma tête, et j'allais supplier l'envoyé du Très-Haut de m'épargner dans sa colère; mais il me prévint, et me dit : Almer, tu as consacré ta vie à la méditation, afin que ton conseil pût délivrer l'ignorance de ses erreurs, et détourner la présomption du précipice du crime; mais tu as lu le livre de la nature sans l'entendre. Il est encore ouvert devant toi : consulte-le avec attention, et sois sage.

Je levai les yeux, et je vis un clos aussi beau que le jardin du paradis, mais d'une petite étendue. Au milieu était une allée de verdure, à l'extrémité de laquelle se trouvait un désert sauvage, et au-delà une impénétrable obscurité. L'allée était ombragée d'arbres de toutes espèces chargés de fleurs et de fruits. Mille oiseaux chantaient sous le feuillage; la pelouse était émaillée de fleurs qui peignaient le chemin des couleurs les plus vives et les plus agréables, et qui embaumaient l'air des parfums les plus suaves. D'un côté coulait une fontaine, dont l'onde pure et transparente murmurait doucement en tombant sur un sable d'or, et de l'autre côté mes regards se portaient avec délices sur de magnifiques promenades, des bosquets de myrtes et d'orangers, des fontaines jaillissantes, des grottes et des cascades qui semblaient offrir un asile d'une fraîcheur délicieuse contre les ardeurs immodérées du soleil du midi. Toutes ces merveilles de l'art et de la nature répandaient sur la scène une admi-

rable variété, qui néanmoins n'en cachait pas les bornes. Pendant que j'étais transporté de plaisir, en contemplant les beautés de cette terre enchantée, j'aperçus un homme qui se promenait dans l'allée verte. Son air était pensif et soucieux, et il tenait ses yeux fixés sur la terre et ses bras croisés sur sa poitrine. Il tressaillait souvent, comme si une angoisse soudaine lui eût fait sentir ses atteintes aiguës. Sa contenance annonçait la sollicitude et la terreur. Il promenait en soupirant des regards incertains sur ce qui l'entourait; et après avoir paru admirer un moment les longues solitudes qui se déroulaient devant lui, il semblait vouloir s'arrêter, en même temps qu'il était forcé, par un invincible pouvoir, à continuer sa route. Enfin, son agitation s'apaisa, et ses traits ne m'offrirent plus que l'empreinte d'un calme mélancolique. Ses yeux se reportèrent de nouveau vers la terre, et il continua d'avancer avec une répugnance apparente, mais qui ne se manifestait plus par de violentes émotions comme celles qu'il venait d'éprouver.

Surpris de tout ce que j'avais vu, j'allais demander à l'ange la cause de l'état pénible où se trouvait l'âme d'un homme ainsi environné de tout ce qui pouvait flatter ses sens; mais Azoran ne me laissa pas le temps de commencer ma question : Le livre de la nature, me dit-il, est ouvert devant toi; consulte-le avec attention, et sois sage.

Je suivis le conseil de l'ange, et je découvris une vallée bordée par deux montagnes nues, raboteuses et escarpées. Leur sommet, sur lequel le soleil donnait à-plomb, n'offrait aucune trace de végétation : toutes les sources y étaient taries; la vallée se terminait par un pays agréable et fertile, ombragé de bois et orné d'édifices. Un second coup d'œil me fit apercevoir un homme dans cette vallée. Il était maigre et sans vêtemens; pourtant sa contenance était gaie, et son action annonçait de la vigueur. Ses yeux étaient aussi fixés sur la terre; il les relevait par intervalle, et regardait comme s'il eût voulu courir, mais une force secrète s'opposait chez lui à ce qu'il prît son élan, comme elle empêchait de s'arrêter l'autre homme que j'avais vu auparavant. Quelquefois des marques soudaines d'ennui et de tristesse se manifestaient sur sa physionomie, et d'autres fois il s'arrêtait court, comme si son pied eût été percé par les aspérités

du chemin ; mais il reprenait bientôt son air libre et ouvert, et il continuait sa route sans témoigner ni peine, ni dégoût.

Impatient de savoir de quelle source secrète le bonheur était tiré dans une situation si opposée à celle où l'on pouvait l'attendre, j'allais interroger Azoran, pour le prier de m'instruire ; mais il prévint encore ma demande, en me disant : Almer, rappelle-toi ce que tu as vu; souviens-toi que le monde dans lequel tu es placé n'est que la route qui conduit à un autre, et que le bonheur ne dépend pas du chemin qu'on suit, mais du but vers lequel on dirige ses vœux. La valeur de cette période de ton existence est fixée par l'espérance et la crainte. Le malheureux qui souhaite languir dans le jardin, et n'en regarde les limites qu'avec effroi, est destitué de joie, parce qu'il est destitué d'espérance et dévoré de la crainte de perdre ce qu'il ne possède pas encore. Son oreille a si souvent été frappée du chant mélodieux des oiseaux, qu'elle n'y trouve plus aucun charme. Les fleurs se sont tant de fois renouvelées, que leurs beautés échappent à sa vue; le bruissement mélancolique du ruisseau et les reflets chatoyans de ses flots limpides, lorsqu'ils sont éclairés par la lune silencieuse, laissent sans émotions son âme flétrie par l'habitude d'une jouissance trop longue et trop constante. Cet insensé enfin n'ose contempler la perspective qui se présente à lui, de crainte de voir en même temps l'horizon qui la borne.

Ainsi, il est d'une faible importance pour le pauvre habitant de la terre, que le sentier qu'il parcourt soit semé de fleurs ou d'épines, s'il s'aperçoit qu'il approche des régions de l'éternité, dans l'immensité desquelles se confondront les distinctions frivoles que l'homme fait ici-bas entre les épines et les fleurs de la vie, entre la peine ou le plaisir.

Non, l'éternelle sagesse n'a pas fait une distribution inégale de ses dons.

Ce qui peut rendre l'homme heureux, alors même que l'adversité pèse sur lui de tout son poids, et sans quoi la prospérité la plus brillante peut n'être qu'une source amère d'infortune, c'est la vertu. Or, il est au pouvoir de chacun d'être vertueux; ainsi tout homme a dans ses mains l'instrument de sa félicité. Conserve, Almer, le souvenir de la vision

que tu as eue, et que mes paroles soient écrites sur les tablettes de ton cœur, afin que tu puisses diriger vers le bonheur celui qui erre dans sa recherche, et justifier DIEU devant les enfans des hommes.

Pendant que la voix d'Azoran résonnait encore à mon oreille, le paysage s'évanouit, et je me trouvai assis sur les marches du temple. Le soleil était près de se cacher; la multitude s'était retirée pour se livrer au repos; les rues étaient muettes et désertes; et la tranquillité solennelle de l'heure du soir concourait, avec la solution de mes doutes, à compléter la paix dont jouissait mon esprit.

Telle fut, mon fils, la vision que le prophète m'accorda, non seulement pour mon bien, mais aussi pour ton utilité. Tu as jusqu'ici cherché le bonheur dans la jouissance des choses temporelles, et tu n'as rencoutré qu'un vain éclat et de faux plaisirs; c'est dans l'exercice de la vertu que tu trouveras la félicité.

Que l'instruction ne se perde pas dans ton âme, comme l'empreinte du seau de Mohammed dans le puits d'Aris; mais que la dépouille de ton troupeau vêtisse celui qui est nu, et que celui qui est affamé trouve sur ta table de quoi réparer ses forces. Délivre l'infortuné de l'oppression : que ta parole s'emploie à célébrer les louanges de DIEU et de son prophète, et à porter les hommes à la vertu, tu te réjouiras alors dans l'espérance, et tu ne verras plus dans le coucher du soleil de ta vie que l'aurore du jour du bonheur.

Après avoir parlé ainsi, Almer rentra dans le temple, et l'Arabe se retira en paix.

SCHOMLISTON.

VARIÉTÉS.

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN ITALIE EN 1811 ET 1812 (1).

Mœurs de Rome. — Littérature. — Divertissemens, etc.

Les mœurs ont beaucoup changé depuis les circonstances qui ont établi le pouvoir français dans la capitale du monde chrétien. La franchise gallicane remplace chez les Romains la dissimulation que le gouvernement ecclésiastique entretenait chez ceux qui en recevaient les faveurs. L'urbanité se répand sur toutes les classes de citoyens, et déjà la satire n'a plus le même cours qu'au temps où Pasquin avait de fréquentes conversations avec Marforio. Les grands, qui savent par une expérience récente, que la distance entre eux et leurs subalternes n'est pas si grande qu'elle ne puisse être quelquefois franchie, ne donnent plus à ceux-ci agenouillés leur main à baiser, en signe de protection et de bienveillance. Ils commencent aussi à sentir les agrémens du luxe journalier sur leur table, non seulement pour eux, mais encore pour ceux qu'ils y invitent. Il est vrai que ces invitations sont encore rares; mais cette rareté vient plus de la honte où les met le manque d'un bon chef de cuisine, que d'une sobriété qui leur serait personnelle; et en effet, à une table bien servie dont ils ne font point les frais, il est rare de trouver de meilleurs convives qu'eux. Le Romain, qui sera moins assujetti à l'esprit de superstition, et dont l'éducation sera montée à l'unisson de celle de ses ancêtres, dont la pensée s'ennoblira par la vue de ces beaux monumens des temps anciens, avivée par la sérénité d'un ciel pur, recevra de

(1) Ce voyage vient d'être publié à Paris, en 3 volumes in-8°, par M. *Petit-Radel*, professeur de médecine.

grandes idées et un caractère ouvert aux franches communications. Ce caractère se manifeste déjà chez le citadin, dont l'esprit, sous l'influence du précédent gouvernement, était abandonné à lui-même quand il se dirigeait vers l'étude de l'antiquité et des arts, et qui se trouvait arrêté dans sa marche lorsqu'il se tournait vers les sciences, dont la connaissance pouvait amener l'insubordination. Les grands aiment le luxe que donne un nombreux domestique; aussi le vers suivant de Juvénal leur est-il encore applicable :

Maxima quæque domus servis est plena superbis.

Cependant les dépenses, pour satisfaire à ce faste, ne sont pas si onéreuses qu'on pourrait le croire, à raison de la modicité des gages qu'on leur donne. D'ailleurs il est reconnu que cette médiocrité s'améliore par les fréquentes *Buone mani* que les valets reçoivent des connaissances du maître, et surtout des étrangers. Ceux-ci ne peuvent être admis à l'audience, encore moins à l'intimité, qu'ils ne soient salués en sortant par deux ou trois de la Famiglia, dont l'un, plus empressé, est toujours l'interprète des sentimens intéressés des autres; le profit qui en revient est mis dans une capse à clef, que le chef ouvre au bout de l'année pour faire la répartition. Cet usage, que la raison réprouve, s'efface beaucoup depuis l'installation du gouvernement français, notamment chez les grands, qui ont plus de relations avec lui; mais il est encore le même chez beaucoup d'autres qui vivent dans le souvenir de leurs aïeux. C'en est assez sur cet objet; car, comme le dit Juvénal :

Plurima sunt quæ
Non audent homines pertusâ dicere lænâ.

Le bourgeois ici est naturellement travailleur, surtout quand les effets de sa maison baissent : c'est lui seul sur qui repose tout le poids du ménage, qui le pourvoit de tous les objets de consommation journalière, en les allant chercher lui-même chez les débitans : tout le service que lui rend sa moitié est de nourrir les bambins qu'elle lui donne; mais aussi, quand il a gagné pour une semaine, et souvent moins, il se repose jusqu'à ce qu'il soit stimulé par le besoin.

On en peut dire de même de ce grand nombre d'artistes inférieurs qui abondent sous le rapport des beaux-arts, notamment dans la peinture : beaucoup de demoiselles, qui ne savent pas même écrire, s'occupent de ce dernier genre, et quelques-unes même avec succès ; mais la plupart étant faibles dans le dessin, le peu de talent qu'elles ont avorte. Les plus industrieuses néanmoins s'en font un moyen pour entraîner dans les liens du mariage quelques Allemands, dont les soins empressés ne peuvent rien obtenir d'elles que par ce dénouement. Les autres, moins sauvages, visent aux jouissances du moment. Chez celles qui ont quelque beauté, leur cœur s'épanouit plus facilement aux discours flatteurs, dans l'attente où elles sont d'un appréciateur de leurs charmes ; elles mettent même beaucoup de coquetterie dans leur conduite : Damœtas dirait encore aujourd'hui de chacune d'elles :

Malo me Galathea petit lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Leur cruauté néanmoins s'adoucit, et le dieu d'Amour, qui porte à la folie, l'emporte toujours sur celui d'Hyménée, qui prescrit la sagesse. Ainsi, comme l'observait de son temps Juvénal :

Rara est concordia formæ
Atque pudicitiæ.

Celles-ci cependant sont en très-petit nombre ; car la plupart portent à l'autel la virginité, sinon du cœur, du moins celle du corps, et cette dernière est la vertu que prise le plus tout Romain qui cherche à s'engager sous le joug conjugal. La misère qui règne dans les maisons, et les causes en sont nombreuses, force les mères à fermer les yeux sur les erreurs de leurs filles, et d'autant plus que le ménage s'en trouve jouir d'un moment d'aisance. Celles qui ont plus de mœurs, autrefois vaines et paresseuses, n'ayant plus aujourd'hui l'espoir des dots que leur faisaient l'État et les grands, sentent le besoin de travailler : aussi les voit-on en bon nombre, dans les boutiques, appliquées à la broderie et aux travaux de l'aiguille qui peuvent fournir à leurs besoins.

La beauté, parmi les Romaines, n'est pas pour toutes une de ces combinaisons de traits et de couleurs qu'on puisse

regarder comme le prototype de la belle nature. Cependant, sur ce point, la nature n'a pas été indifférente à l'égard de la plupart; elle a donné un bel ovale à leur figure; les saillies et les enfoncemens de leur visage conservent une juste proportion entre eux, et font avantageusement valoir leur profil. Je citerai, en preuve de cette assertion, la princesse Marconi, que j'eus occasion de voir dans toute l'élégance de sa parure, à une fête que donna M. le gouverneur : on pouvait lui appliquer le passage suivant de Rinuccini :

L'oro del crine, la maestà del viso,
La porpora de'labri, il sol degli occhi,
Della fronte le rose e il bel narciso,
L'arca del ciglio, che saette scocchi.
La voce e'l gesto, e'l' portamento, el riso
:l guardo che ferisce ovunque tocchi
La grazia sua, la sua virtù divina
Fan dell'anime dolce rapina.

Enfin, même parmi le peuple, on retrouve encore dans les têtes quelque chose de ce caractère que nous offrent les statues antiques que l'on admire dans le musée du Vatican. Le buste du plus grand nombre s'épanouit convenablement vers le haut, pour donner soutien à de belles épaules, et leurs seins, d'une blancheur éclatante, s'arrondissent également sous la forme la plus voluptueuse. Rien n'est ébauché ici, si ce n'est le bas de la taille, qui encore chez le commun emprunte son désagrément de l'épais vêtement qui la cache. Il est dommage qu'avec de si beaux dehors, encore plus apparens chez les femmes qui veulent plaire, la démarche soit en contraste avec les grâces dont elles cherchent à tirer parti. Il ne suffit pas d'être belle, il faut encore être douée du sentiment de sa supériorité sur ce point, pour animer ses traits et s'en servir comme arme quand on pense à l'attaque; et ici la plupart des Romaines sont en défaut sur l'emploi de leurs moyens. Elles ignorent l'art d'animer leurs yeux d'une manière variée et fugitive, encore moins de mettre en accord leurs sentimens avec leur figure, sur laquelle on s'empresse de les chercher. Aussi est-il difficile à un homme qui vise plus à la réciprocité de tendresse qu'au physique de l'amour, d'aimer long-temps une Romaine, quelle que soit sa beauté, stimulant si puissant de la jouissance. Juvénal, occupé des

Romaines de son temps, s'exprime d'une manière bien injurieuse à cette aimable portion de l'humanité ; en parlant des liens conjugaux à former avec elles, il interpelle son lecteur, en disant :

Nullane de tantis gregibus tibi digna videtur?
Sit formosa, decens, dives, fœcunda, vetustos
Porticibus disponat avos intactior omni
Crinibus effusis bellum dirimente Sabinâ;
Rara avis in terris, nigroque simillima cygno.
Quis feret uxorem cui constant omnia? Malo,
Malo Venusinam quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers,
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.

Juvénal, vivant aujourd'hui, n'aurait pas les mêmes reproches à faire aux Romaines de ce siècle, qui, moins orgueilleuses que celles d'autrefois, savent néanmoins se faire valoir, sans se rendre odieuses à leurs inférieurs. Les femmes sont aimables et franches dans leur intérieur, avec ceux surtout qui ont su captiver leur cœur. Si elles sont négligentes sur les petites prévenances que nourrit chez nous le sentiment, il faut moins s'en prendre au fond de leur caractère qu'à l'oubli où on les a laissées sur les formes ; la crainte de mal faire en pareil cas les porte à ne rien faire de ce qui pourrait encourir le blâme. Mais si elles s'oublient ainsi dans leur ménage, elles n'en sont que plus démonstratives hors de chez elles. Souvent elles sont les premières à saluer ceux qu'elles auront vus une fois ou deux en société, quand, dans leurs wiskis, elles vont aux promenades publiques, à l'heure où il n'est plus permis d'aller à pied. Un petit mouvement de tous les doigts, comme pour appeler, devient chez elles un signe de souvenir, même d'intelligence, pour celui qui est favorisé. L'assentiment à une demande a toujours pour indice deux ou trois flexions de tête promptement exécutées, comme le refus se manifeste par une prompte agitation, de droite et de gauche, de l'index et du médius, conjointement avec un petit bruit qu'opère la bouche entr'ouverte.

La jalousie chez les grands, cette noire passion qui autrefois envenimait les jouissances les plus douces d'un paisible hyménée, n'a plus le même pouvoir sur les esprits soupçonneux. Les femmes, autrefois confinées dans l'inté-

rieur de leurs appartemens, paraissent aujourd'hui dans les conversations, qu'elles pourraient animer par leur amabilité, si leur éducation répondait plus souvent à leurs moyens. Elles ont tous les talens et toutes les grâces pour enchaîner; mais elles manquent de cette vivacité et de cette culture d'esprit qui convertit en guirlande de roses une chaîne d'airain. Une jeune femme qui entre en ménage, fatiguée de la contrainte du couvent, rend son mari heureux pendant quelque temps, autant que peut l'être un chef de maison sortant de la tutelle d'un ecclésiastique qui lui a donné une éducation de séminaire. L'association a été heureuse pendant la révolution de quatre saisons successives; mais l'émancipation du chef, qui ne doit de compte qu'à lui-même dans la gestion des biens de la communauté, et qui dès-lors se livre à tous ses caprices, amène bientôt le relâchement dans les nœuds de l'union, et sa compagne, au lieu de redoubler de zèle pour les resserrer, ne travaille que trop souvent elle-même à compléter leur entière dissolution. Elle veut jouir aussi des prérogatives que lui donne sa dot; et souvent, en pareil cas, le mari prend du souci: *Veniunt a dote sagittæ.* Un ami de la maison, un Patitore, console madame; et monsieur, qui se sent fatigué des obligations du joug marital, s'en dispense de temps à autre, pour mieux remplir celles auxquelles il s'est astreint auprès d'une autre, dont il devient le complaisant: ainsi le champ reste libre à un consolateur, qui remplit auprès de l'épouse les petits services d'amitié que demande l'association conjugale. Le sigisbé n'a souvent rien à débattre dans ces affaires intérieures de ménage; son devoir est d'être l'ami de la maison, de s'occuper des moyens de remplir les vides auxquels le Patitore se refuse. Ce sont des êtres, comme nous en avous ici, de pauvres parens, un ami indigent, ou autres, qui, embarrassés de l'emploi de leur temps, sont très-contens de trouver des personnes qui veulent bien prendre sur elles le soin de les occuper, en les voiturant et en les faisant jouir des agrémens de la société. Etre, le matin, aux ordres de madame; faire antichambre jusqu'à ce qu'elle soit visible; assister à sa toilette; l'accompagner aux églises, à la promenade; occuper ses loisirs par les riens d'une conversation qui plaît, parce qu'elle ne fatigue point; la ramener chez elle; venir la reprendre, après

son dîner, pour la mener à quelques Saluts en musique, puis au spectacle, et la reconduire au logis; tel est le cercle d'occupations d'un cavalier servant, qui n'arrive pas à de plus grandes intimités, que nombre d'être passifs qui fréquentent la maison des grands parmi nous, et qui paient de la même monnaie les habitudes journalières que la maîtresse continue d'avoir avec eux. Ces liaisons d'habitude, franches de toute tache dont on pourrait les soupçonner, continuent souvent ainsi des années; stabilité qui ne sympathise point avec des rapports plus intimes que le sentiment aurait formés.

L'usage du sigisbéisme, sur lequel s'est tellement empreint le cachet du temps, que souvent autrefois on le stipulait dans les contrats, s'est si enraciné dans les familles nobles, que ce ne sera que d'après un nouveau plan d'éducation qu'on pourra insensiblement le réformer. Il est désagréable à l'étranger, qui en éprouve plus de difficulté dans les communications sociales qu'il désirerait former avec le sexe; mais il n'en donne que plus de prix aux élans qu'occasionne un tête-à-tête, quand une heureuse circonstance le fait naître. Il n'en est pas de plus propre que les Converzazioni et les Ricevimenti, où les sexes réunis communiquent ensemble, sans que les voisins, occupés pour leur propre compte, prêtent l'oreille aux secrets que l'on se confie. Ces réunions ne sont point rares; on y trouve souvent les grands, avec lesquels on jase sans qu'ils s'inquiètent de votre personne. On y est admis facilement, sans même devoir cette faveur à un titre ou à une décoration. Elles ne sont point fort gaies; on y est toujours en réserve. On se regarde, on s'examine, sans que les traits du visage se déridents; la Tramontana et le Siroco sont les matières qui donnent entrée aux communications, et ces topiques fastidieux se répètent pour tous les arrivans, en attendant que les rafraîchissemens paraissent, pour y mettre quelque interruption. On apporte une table de jeu, ou l'on s'approche d'un forte-piano, pour mettre fin à l'ennui. Le maître souvent s'exclut de ces réunions; la maîtresse s'occupe alors des premiers personnages, et laisse aux autres le soin de se pourvoir. Je ferai cependant une exception à l'égard de madame la duchesse Lante, qui eut pour moi chez elle des égards que ne comportaient point mes ché-

tifs titres, et madame Dionigi, femme savante, artiste distinguée, qui m'accueillit avec cette aimable cordialité qui commande la reconnaissance. Ces sortes de réunions chez le bourgeois sont beaucoup plus gaies; on les fait particulièrement le samedi, jour de jeûne : aussi leur donne-t-on le nom de Sabbatine. On ne se traite qu'après minuit, et l'on évite ainsi de rompre l'abstinence prescrite par l'église, qui ordonne le maigre. Ces sortes de pique-niques sont des parties que les femmes aiment, d'autant plus que les hommes en font tous les frais, et qu'elles se terminent toujours par quelques danses.

La science n'empêche pas le Romain de dormir; c'est un proverbe reçu à Florence, et qui ne doit point son origine à une haine de nation. Ce proverbe atteint encore plus les grands que les particuliers, vu les plaisirs sensuels auxquels ils s'adonnent, et qui amènent toujours le relâchement dans les opérations de l'esprit. Mais s'ils ne mettent point en action les ressorts de leur intelligence, au moins s'occupent-ils quelquefois de la contemplation de leurs statues et de leurs tableaux, qu'ils gardent pour les étrangers qui viennent les admirer, plusieurs ne les connaissant que par l'intermédiaire de leur custode. Ce sont, comme le dit fort bien un écrivain moderne, de vrais eunuques dans un sérail, avec cette petite différence que ces derniers appètent et savourent, ce qui arrive rarement aux possesseurs actuels de ces richesses que leur ont laissées leurs devanciers. Les ecclésiastiques, qui ont de plus grands moyens intellectuels, se sentent encore de leur première éducation, et ce n'est point avec les quiddités de l'école, le thomisme et le congruisme, qu'on fait éclore les vérités dans le champ des sciences. Les seuls à citer, pour leur érudition, sont les deux bibliothécaires du Vatican, ceux qui président aux bibliothèques Barberini, Corsini et de la Minerve, quelques professeurs du Collége romain et des nobles, de la Sapience; le reste est du très-ordinaire. Les genres sur lesquels s'exerce le plus le génie des lettres sont l'histoire de l'antiquité, les belles-lettres et la poésie latine; on voit, par leur conversation et leurs productions, qu'ils savent beaucoup, mais que leurs matériaux sont mal disposés dans leur magasin. Ils manquent de ce sage criticisme, fruit d'une logique sévère, qui ne fait employer

que ceux qui conviennent à l'établissement des faits ; aussi leurs écrits sont-ils généralement mal phrasés, diffus et souvent difficiles à être compris, bien que la matière soit de nature à ne point surpasser une intelligence ordinaire.

Le genre le plus en vogue est la poésie italienne. Ce genre est bien déchu aujourd'hui de la splendeur qu'il avait au temps où écrivaient le Tasse, Annibal Caro, Marchetti, Maffei et Métastase. Néanmoins jamais époque n'a été si féconde en versificateurs ; et chaque jour voit encore éclore des sonnets et des odes où le génie pindarique des auteurs a été mis à la torture pour enfanter une production éphémère, où le sens est dans un continuel combat avec l'expression sublime qui l'obscurcit. La satire est le genre qu'adoptait souvent le génie qui naguère avait produit les meilleurs sonnets et les odes les plus pompeuses; elle attaquait toujours l'oubli où étaient restés les favoris de la fortune, à l'égard de ceux qui les leur adressaient ; aujourd'hui qu'il n'y a plus de récompense à espérer, la branche d'industrie se dessèche, et, à dire vrai, la littérature ne fait pas une grande perte.

La langue italienne s'articule agréablement dans les bouches romaines ; et c'est avec raison que sur ce point a passé le proverbe : « Lingua toscana in bocca romana ». Mais pour être convaincu de sa vérité, il faut plus fréquenter les appartemens que les places et les marchés. Le bourgeois même, qui parle assez bien, ne se pique pas dans son élocution d'une grande sévérité sur l'application des règles grammaticales ; négligence qui prouve que la routine influe beaucoup sur son langage. Quant à celui du peuple, on ne le comprend guère que quand on lui adresse la parole ; c'est alors que, mettant plus de lenteur dans son débit, il se fait plus facilement entendre ; autrement, leurs intonations variées, et qui se succèdent d'une manière souvent fort prompte, rendent leur débit à peine intelligible. On étudie aujourd'hui le français beaucoup plus que précédemment ; les communications fréquentes avec les autorités en activité, les places qui se donnent préférablement à ceux qui le parlent et l'écrivent, sont sur ce point le meilleur moyen d'émulation. Cette circonstance impérieuse amenera sans doute un grand changement dans la valeur des termes, comme dans les tournures propres à la langue, changement qui abâtar-

dira le langage, malgré tous les efforts que pourraient faire les académiciens du Bosco, pour s'opposer aux innovations à cet égard.

La promenade est un exercice qui est plus de mode à Rome que dans toute autre ville de l'Italie. Les Français, sur ce point, ont donné aux Romains une impulsion qui est devenue habitude. La rue du Cours est le lieu le plus fréquenté pour la faire; elle commence depuis midi jusqu'à deux heures, et même trois pour les gens à voiture. Ceux-ci la poussent jusqu'à Ponte Molle, espace plus propre à faire parade de leurs beaux équipages; la jeunesse précède ou accompagne souvent la voiture, montée sur des chevaux qui caracolent d'une manière fort agréable. Les dimanches et fêtes sont les jours où la réunion est la plus brillante, surtout par un beau printemps. Depuis les princes qui étalent tout le luxe de leur maison, jusqu'aux petites bourgeoises qui se cotisent pour y paraître en voiture de louage, chacun y représente selon son rang. La file est bien observée, quoiqu'il n'y ait aucun factionnaire pour y maintenir l'ordre. Les grisettes et les jolies femmes de cette sorte courent sur les côtés, habillées avec goût, souvent avec une robe de louage qui recouvre un linge un peu sale; et, satisfaites d'avoir été admirées un moment, elles reviennent à la maison, fatiguées, manger un plat de macaroni à l'huile. Les hommes, qui commencent à se bien vêtir, augmentent la foule, qui se trouve bigarrée par les pensionnaires de collége, les séminaristes et les ecclésiastiques du petit ordre, dont les habits n'annoncent rien moins que l'opulence. Les fenêtres et les balcons sont ornés de personnes plus indolentes, qui, par leurs atours, attirent les yeux des allans et des venans. Ceux qui aiment à discourir dans leur promenade se portent sur les hauteurs de la Trinité du Mont, où, après avoir joui de la belle perspective qu'ils ont devant eux au couchant, ils trouvent, dans les bosquets de la villa Médicis, la tranquillité favorable à leur conversation. Aussi ce lieu est-il le rendez-vous des gens de finance, des douaniers, des ecclésiastiques âgés, des artistes et des étrangers savans, qui sont sûrs d'y rencontrer quelqu'un de connaissance. Il est, ce qu'on appelle avec raison, l'*Ambulacrum philosophicum*. Les bons piétons vont au Campo vaccino, ou à quelques villas extérieures, dont l'entrée est gratuite.

Le Romain est naturellement sérieux ; son tempérament tient du mélancolique ; il se déride cependant, quand il est sûr du revenu qui lui est nécessaire pour passer la semaine, et quand il a quelques paules en bourse, pour donner une jupe à son épouse lorsqu'elle va au Mont Testacio, figurer parmi les Transtevériennes, qui, en dansant le Saltarello, indiquent, par la vivacité de leurs pas et l'expression de leurs traits, tout le plaisir qu'elles y éprouvent. Ces danses sont des jouissances que se donnent, l'automne, ceux que la médiocrité de leur fortune retient à la ville. L'hiver ramène les spectacles, les bals et les pique-niques, dont les frais sont faits par les étrangers qui veulent avoir accès dans les maisons particulières ; et, sur ce point, les invitations sont aussitôt reçues qu'offertes. Mais de tous ces plaisirs, il n'en est point de plus expansifs que ceux que prennent les Romains de toutes classes, lors du Carnaval. Qui a vu Rome en tout autre temps ne saurait croire qu'un même peuple puisse, par une aussi prompte transition, en représenter un autre si différent ; la rue du Cours offre à ce sujet les preuves les plus disparates du génie qui préside à ces jouissances du moment. Hommes, femmes, jeunes gens, filles, enfans, la plupart prennent le déguisement le plus baroque que le caprice peut leur suggérer. L'or, le clinquant, l'argent brillent sur des vêtemens de toutes étoffes et de toutes couleurs. Les coiffures sont des plus grotesques ; les visages sont transformés en museaux, en becs d'oiseaux ; les cornes des plus beaux cerfs ombragent les fronts d'un grand nombre ; le langage emblématique est permis dans cette circonstance, sans que la moralité puisse intervenir pour mettre de frein à la gaîté. Chacun revêt l'habit de la profession qu'il veut jouer ; il en a les instrumens ; mais ce sont autant de caricatures du dernier ridicule. Ceux qui revêtent ces déguisemens vont et viennent à pied, au milieu de la foule qui se presse sur les trottoirs, ou se promènent dans des calèches ou des chars joliment décorés. Il en est toujours un qui surpasse les autres par sa grandeur et ses ornemens. C'est ordinairement celui qui paraît le dernier, et qui, dans les attaques, fait pleuvoir sur les spectateurs une grêle du confetti, sorte de dragées faites avec des boulettes de pozzolane, que l'on colore avec le lait de chaux. Ce divertissement commence à une heure, et est

annoncé par la cloche du Capitole ; il est dans la plus grande activité les trois derniers jours du Carnaval : il cesse à quatre heures, temps où se dispose la course des chevaux. L'air retentit du bruit des boîtes, qui avertit chacun de veiller à sa sûreté, en se garantissant des coursiers qu'on va abandonner à eux-mêmes; les voitures filent sur les rues latérales ; les croisées, richement décorées de leurs draperies damassées, se garnissent de spectateurs ; chacun est dans le silence et attend le signal du départ. Il est donné ; les barbes (2) parcourent, avec la vitesse de l'éclair, l'espace balayé par un détachement de cavaliers ; animés par les cris du peuple, et excités par les pointes qui leur pendent sur les flancs (3). Celui qui arrive le premier est proclamé vainqueur par une musique guerrière, et son maître obtient le prix de la course, savoir, douze aunes d'étoffe de soie brochée. Aux approches de la nuit, la foule s'éclaircit; ceux qui sont venus à jeun gagnent la table; les bourgeois courent aux spectacles ou au théâtre Aliberti, le peuple aux tavernes et à Frigitori, pour faire leurs emplettes de poissons; ceux que la dévotion échauffe vont aux prières de quarante heures. Ainsi chacun cherche à nourrir ses facultés de l'aliment qui sympathise le plus avec ses propres sensations, et, le mercredi des Cendres, chacun fait ses actes de contrition, en écoutant la terrible leçon qui lui fait le prêtre à l'autel, en lui traçant le signe de la croix sur le front.

---

(2) Chevaux de Turquie, petits de taille, élégans et très-vifs.

(3) Cet espace s'étend de la porte du Peuple jusqu'au palais de Venise. C'est alors que les chevaux manifestent toute leur impatience. On les laisse à eux-mêmes, du moment que le signal est donné à ceux qui les retiennent.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

D'une Institution remarquable formée à Londres.

Les entreprises qui ont pour but le maintien de la religion et des mœurs sont de nos jours plus nécessaires, plus dignes d'encouragement que jamais. Une institution de ce genre s'est formée depuis peu à Londres; c'est la société qui se propose de répandre *la Bible* et des ouvrages élémentaires de religion et de morale. Cette société embrasse dans ses travaux non seulement la Grande-Bretagne, mais toutes les parties de l'Europe, ainsi que l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et fait participer à ses soins généreux les hommes de toute langue, les chrétiens de toutes les églises. Elle existe depuis l'année 1805, et l'on vient de nous communiquer les rapports qu'elle a publiés en anglais jusqu'en 1813. Ces rapports forment deux volumes in-8°, et font connaître en détail les vues de la société, son organisation et les progrès de ses travaux. Elle est composée de membres ecclésiastiques et laïques: parmi les premiers, sont l'évêque de Londres et quelques autres prélats; parmi les autres, on compte plusieurs lords et quelques amiraux. Un comité dirige les travaux et la correspondance. Les fonds, qui sont déjà très-considérables, proviennent principalement de plusieurs souscriptions et des contributions annuelles des membres. Plusieurs sociétés auxiliaires se sont formées non seulement dans la Grande-Bretagne, mais à Nuremberg, à Bâle, à Lubeck, à Berlin, à Kœnigsberg, à Gothenbourg, à Pétersbourg, à Calcutta, à Boston, etc. Celles qui n'ont pas des ressources suffisantes par elles-mêmes obtiennent des se-

cours de la société-mère. La société de Pétersbourg a reçu du gouvernement russe 60,000 roubles comme encouragement, et l'empereur Alexandre s'est engagé à lui fournir 20,000 roubles par an. Les catholiques d'Allemagne ont voulu joindre leurs efforts à ceux des protestans, et ont établi une société à Ratisbonne, où les ministres des deux cultes surveillent de concert l'impression de *la Bible*. Plusieurs ecclésiastiques catholiques de France, de Suisse, d'Italie sont entrés en correspondance avec le comité de Londres. La traduction de *la Bible* en italien a été reçue avec empressement à Malte, à Naples et à Messine Des traductions en grec moderne ont été demandées par plusieurs églises grecques du Levant, et recommandées par les prêtres de ce rit. Les Bohémiens, les Hongrois, les Lithuaniens; les Estoniens, les Livoniens, les Finois, les Lapons, les Islandais, qui ne pouvaient se procurer qu'avec la plus grande peine des exemplaires de *la Bible* dans leur langue, en reçoivent maintenant gratis, ou les achètent au prix le plus modique. Aussitôt que les frères moraves, ou hernhutes, établis à Sarepta, près du Wolga, ont eu connaissance du plan de la socité, ils ont proposé de faire traduire *la Bible* en langue calmouque, et de la répandre parmi les peuplades qui parlent cette langue.

Mais la branche la plus remarquable et la plus dispendieuse de l'activité de cette nouvelle institution, est celle qui embrasse l'Asie et l'Afrique. Elle ne s'étend pas uniquement aux chrétiens établis dans ces parties du monde, mais aux juifs, aux mahométans, aux païens, et se combine avec la propagation du christianisme. Ce ne sera donc plus exclusivement sons les rapports commerciaux que l'Angleterre envisagera ces contrées, qui, depuis si long-temps, excitent la cupidité mercantile. Les habitans de l'Inde recevront des lumières et des consolations de ceux qui les ont trop souvent environnés de peines et de souffrances; le centre des travaux a été fixé à Calcutta. Cette ville est une grande étape, où le commerce réunit des hommes de tous les pays, des Grecs, des Turcs, des Arabes, des Persans, des Malais. On y a recueilli et exposé en vente plus de quatre mille exemplaires de *la Bible*, ou de quelques-unes de ses parties en anglais, en portugais, en arabe, en persan, en sans-

crit, en maratte, en chinois. Cette collection, à laquelle on a joint des livres élémentaires, des dictionnaires et des grammaires, forme un dépôt qui a reçu le nom de *Bibliotheca biblica*, et qui s'alimente par le travail des traducteurs qu'entretient la société. Le papier étant très-cher dans l'Inde, on en expédie d'Angleterre. Le Cap de Bonne-Espérance et Sierra-Léona sont les chefs-lieux pour l'Afrique; la lecture de *la Bible* produit le plus grand effet sur les Hottentots, dont plusieurs tribus entendent le hollandais et apprennent à lire. Les missionnaires moraves secondent avec beaucoup de zèle les vues de la société. Ils ont fondé nouvellement des églises que fréquentent les Hottentots convertis au christianisme. Les premières assemblées religieuses s'étaient tenues sous un grand poirier, qu'un missionnaire morave avait planté en 1737, et qui, en 1790, avait poussé de si larges rameaux qu'ils couvraient de leur ombre plus de cent personnes.

Selon le dernier rapport, la société avait répandu elle-même, depuis son origine jusqu'au mois de décembre 1813, 377,529 exemplaires de *la Bible complète*, 590,146 du *Nouveau Testament*, à quoi il faut encore ajouter 124,400 exemplaires imprimés par les sociétés auxiliaires, et répandus par elles.

Les rapports sont accompagnés d'un grand nombre de pièces justificatives, dont plusieurs présentent des données intéressantes pour la géographie, l'histoire et la statistique.

ALLEMAGNE.

BERLIN. — Parmi les nouveaux journaux qui paraissent ici depuis le commencement de cette année, on remarque le *Journal de l'Histoire*, rédigé par MM. Arndh et Frédéric Lango. Nos auteurs sont assez actifs. Il paraît chaque semaine de nouveaux ouvrages.

Un nouveau drame de Kotzebuë, la *Vengeance de la Haine et de l'Amour*, n'a pas réussi, et a été accueilli de manière à ne pas se tromper sur l'impression qu'il a faite.

ITALIE.

Naples. — Tandis que plusieurs élèves du Conservatoire de France brillent à Londres, malgré leur origine, des compositeurs français se font remarquer même sur les théâtres d'Italie. Le jeune Hérold, élève de Méhul, qui a remporté il y a quelques années le grand prix de composition à Paris, a obtenu le plus grand succès à Naples, où il a mis en musique la jolie comédie de *la Jeunesse de Henri V*.

RUSSIE.

Le 14 janvier, on a célébré, à Pétersbourg, l'anniversaire du jour où l'empereur a visité la bibliothèque impériale de cette capitale. Cet événement forme l'époque la plus glorieuse et la plus signalée de cet établissement littéraire. Il s'est tenu dans la grande salle une brillante et nombreuse assemblée. Les ministres, les sénateurs, LL. EEm. les métropolitains des rits grec et latin, et généralement les personnes les plus distinguées y avaient été invitées. La séance, présidée par S. Exc. le ministre de l'instruction publique, a été ouverte par M. le conseiller-privé d'Olenin, directeur de la bibliothèque, qui a rappelé, dans un discours sommaire, l'occasion et le but de cette institution, et fini par exprimer le vœu de pouvoir recueillir plus abondamment l'année prochaine les fruits que doivent faire espérer les bienfaits de S. M.

M. le conseiller de la cour Krassowsky, faisant les fonctions de secrétaire, a lu un extrait du compte rendu sur l'administration de 1814, sur les recherches, acquisitions et travaux relatifs à la bibliothèque, extrait rédigé avec l'ordre, la clarté et le style convenables à ces sortes de matières. Puis M. le conseiller titulaire Gretsch, rédacteur du *Fils de la Patrie*, a fait lecture d'un discours, ayant pour titre : *Coup d'œil sur la littérature russe en* 1814; l'auteur, guidé par les vues patriotiques les plus pures, a examiné

l'influence de la civilisation et de la culture des lettres sur le bonheur des peuples ; il a détaillé les moyens que la nation russe peut déployer pour avoir une littérature classique ; il a parlé des progrès de la littérature nationale depuis Pierre le Grand, de son état florissant sous Alexandre, et de la stagnation dans laquelle elle tomba tout-à-coup au commencement de la guerre en 1812. Il décrit ses efforts pour contribuer aux succès de la lutte nationale, et paie un juste tribut de reconnaissance à la bibliothèque, pour les secours abondans qu'elle lui fournit pour ses travaux. Il a fait remarquer que le caractère principal de la poésie et de l'art oratoire, en 1814, a été de célébrer les hauts faits et la gloire d'Alexandre ; que, dans les autres branches, il a paru divers ouvrages qui occuperont une place honorable dans la littérature russe, et qui deviennent l'heureux présage de l'état futur des sciences et des belles-lettres dans cet empire, lorsque l'affermissement de son indépendance et l'éclat de sa gloire militaire l'auront rendu aux arts de la paix. L'auteur s'est attaché à prouver ses assertions, en citant les principaux ouvrages publiés en 1814, et en les accompagnant de remarques critiques et sommaires.

M. Gneditsch, bibliothécaire adjoint, a lu une épître de M. le bibliothécaire honoraire Lobanoff, qui a peint, en vers charmans et très-applaudis, la gloire de l'empereur Alexandre, et les inestimables avantages du repos et de la paix.

Diverses autres lectures ont eu lieu.

La séance finie, l'assemblée a été invitée à se rendre à la salle des manuscrits, où l'inauguration solennelle du buste colossal de S. M. l'empereur, sculpté par M. Malinowsky Démut, élève de l'académie des arts, a été célébrée au milieu des chants et des fanfares. Ces morceaux de musique militaire ont été exécutés d'une manière admirable par les musiciens de la cour.

Ainsi s'est terminée cette fête consacrée à l'honneur des lettres et à la reconnaissance envers le généreux et magnanime souverain qui s'est déclaré le protecteur du magnifique établissement qui leur sert d'asile dans son empire.

(*Journal de Francfort.*)

A MM. les Abonnés du MERCURE ÉTRANGER.

Les numéros du *Mercure Etranger* n'ont pu paraître, depuis quelque temps, à des époques déterminées. MM. les abonnés n'auront point attribué à une négligence qui serait impardonnable, des retards qui sont l'effet des circonstances.

Les relations de la Franee avec presque tous les pays étrangers sont ou rompues ou du moins très-difficiles. Là, comme ici, la littérature et les sciences n'excitent plus qu'un intérêt secondaire; les discussions politiques absorbent l'attention générale. Nous éprouvons donc à la fois des embarras pour nous procurer des matériaux, et des incertitudes sur le succès de nos efforts. Cette observation doit nous disculper auprès du public.

Cependant nous tiendrons nos engagemens avec nos abonnés. Le quatrième volume de notre ouvrage commence : nous allons redoubler de zèle pour que les livraisons dont il doit être composé ne se fassent plus si long-temps attendre. — Dans quelques mois, sans doute, les grandes querelles qui agitent tous les cabinets de l'Europe seront terminées; et les peuples pourront enfin jouir d'un repos qu'ils auront acheté par tant de malheurs et de sacrifices. C'est alors que nous pourrons donner à notre entreprise une plus grande extension, et mériter de plus en plus l'accueil dont les gens de lettres de tous les pays honorèrent nos premiers essais; ils ont approuvé le plan de notre ouvrage, et proclamé l'utilité dont il pourrait être dans des temps plus calmes, ou, si l'on veut, plus *littéraires*. Nous le recommandons de nouveau à leur bienveillance (1).

Les Rédacteurs du MERCURE ÉTRANGER.

---

(1) Les trois premiers volumes du *Mercure Etranger* se trouvent au bureau de ce Journal, rue Hautefeuille, n° 23. On peut y compléter les collections imparfaites.

BIBLIOTHÈQUE R. IMPRIMÉE

MERCURE ÉTRANGER.

N° XX.

LANGUES ORIENTALES.

Relation du voyage fait en France en 1133 (1) *et* 1134 *de l'hégire; par Mehemed Effendi* (2), *ambassadeur de la Sublime Porte.*

Cette relation, écrite en langue turque, est assez connue des Orientalistes : c'est moins à eux que je m'adresse qu'aux personnes qui ne pourraient la lire dans sa langue originale. Tant de Français ont écrit et écrivent journellement sur l'Orient, se donnent de si bonne grâce la peine de nous instruire des moindres particularités des peuples d'Asie, que j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de voir un Turc, à son tour, se promener un instant dans notre pays. Qu'on ne s'attende pas cependant, d'après ce que je dis, à un ouvrage étendu, profond, où le peuple français soit mis en

(1) 1720 et 1721 de l'ère chrétienne.

(2) Ce mot, en turc usuel, n'est qu'une qualification honorifique ; mais il signifie proprement un savant. « Cette classe d'hommes peut également aspirer aux dignités de l'église et de la magistrature : la science des lois et celle de la religion sont confondues ensemble, de sorte qu'un jurisconsulte et un prêtre sont désignés par le même mot. Ils sont les seuls qui soient réellement considérables dans l'empire. Leur puissance est sans bornes ; ils causent les révolutions, quoique les soldats en soient les auteurs. » (Extrait des Lettres de milady Montaign.)

parallèle avec l'habitant de l'antique Bysance ; c'est un simple journal de ce que notre Turc a vu ou entendu depuis le lieu de son débarquement en France, jusqu'au moment de son départ. Mais quelque incomplet que soit le tableau qu'il a tracé, il renferme cependant nombre de détails assez piquans : je vais en faire connaître quelques-uns.

Mehemed débarque à Toulon ; il visite cette ville, ainsi que celles qui se trouvent sur son passage; son admiration s'arrête principalement sur Montpellier, sur son antique palais, et ce fameux canal du Languedoc, qui, traversant les villes et les campagnes, transporte de la Méditerranée à l'Océan les tributs du commerce et les produits de l'industrie. Mais un spectacle bien plus nouveau encore pour des yeux asiatiques, c'est l'aimable liberté que la galanterie française accorde au sexe délicat dont en Orient on méconnaît tous les droits. « Dans ce pays, dit-il, les femmes jouissent d'une considération sans bornes; elles font ce qui leur plaît, elles vont où elles veulent; soumis à leurs volontés, les hommes se rangent respectueusement sous leurs lois.» Nos dames partageront-elles l'avis de monsieur l'ambassadeur ?

Il arrive à Paris et est introduit à la cour ; il décrit avec complaisance le cérémonial observé, les honneurs qu'on lui rendit, les riches présens qu'il reçut, les hautes marques de distinction dont on le combla, et qui semblaient avoir chatouillé sa vanité. « Le cortége, composé d'une voiture du roi, de celles des gentilshommes de la cour, de plusieurs détachemens de cavaliers de la plus belle tenue(3), s'avançaient au milieu de deux files de soldats, qui formaient une haie immense depuis son palais jusqu'à la cour du roi, et qui pouvaient, ajoute-t-il, donner une idée de la grandeur et de la puissance du monarque. »

Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit ensuite sur son entrevue avec le régent, sur le ton et l'étiquette qui régnaient à la cour. Je passerai également ce qu'il raconte de diverses parties de plaisir et de chasse auxquelles il fut admis.

(3) Il désigne ainsi les Gardes-du-corps.

Parmi les monumens de la capitale qui lui parurent les plus remarquables, il cite le superbe et vaste édifice des Invalides, où trois mille soldats et officiers jouissaient en paix du prix de leurs longs services et de la récompense due à leur bravoure. »

Il est surtout curieux de voir ce serviteur de Mahomet assister à une représentation de l'Opéra : si l'esprit malin du Parisien s'égaye quelquefois en voyant l'habitant novice de la province s'extasier sur cette scène magique pour lui, combien dut paraître plus plaisante la figure de notre ambassadeur ! « Ce lieu, fermé de tous côtes, est rempli d'une multitude immense d'hommes et de femmes; l'on entend plus de cent instrumens divers; un nombre infini de bougies et de lustres répandent une clarté éblouissante, et rendent plus vive encore la beauté des balustrades, des colonnes et des plafonds couverts d'élégantes dorures. Les grâces et la beauté des femmes sont encore rehaussées par l'éclat des diamants et des bijoux dont se compose leur toilette brillante. Devant les musiciens est un grand rideau couvert de peintures et de broderies, et représentant différens sujets. Lorsque le *divertissement* commence, le rideau se lève, et découvre à l'œil surpris un superbe palais dans lequel on distingue une foule de personnages revêtus d'étoffes magnifiques, et sous les formes les plus ravissantes; les uns chantent, les autres s'avancent en dansant, et cet ensemble présente l'aspect le plus agréable et le plus séduisant. »

Il se promène dans les environs de Paris, Saint-Cloud, Versailles, Trianon, Marly; le site pittoresque et enchanteur de ces lieux, dont il fait une description assez exacte, rappelle à sa mémoire cette sentence du Coran : *Ce bas monde est la prison du vrai croyant et le paradis de l'infidèle.* (Ldounia sidjnou l'moumin we djennete l'kiafir.)

Notre ambassadeur, se trouvant à Paris au temps du Ramazan (4), ne voulut pas encourir la colère du saint Pro-

---

(4) C'est le neuvième mois de l'année des Arabes, celui, disent-ils, dans lequel le Coran leur fut envoyé du ciel. Ils observent, pendant

phète, en négligeant les cérémonies d'usage; il jeûna, il fit les vingt-deux génuflexions, et toutes les pratiques ordonnées par la loi.

Ce fut à cette occasion qu'il envoya plusieurs de ses gens à l'Observatoire de Paris pour découvrir la nouvelle lune. Il donne une courte description de cet utile bâtiment, élevé, dit-il, par Louis XIV, à la prière de *Cassini*, *fameux astronome*; il y remarque le miroir ardent qui embrase le bois, fait fondre les métaux; les sphères, les astrolabes, et l'instrument ingénieusement fait pour imiter les éclipses de soleil et de lune. Il découvrit, à l'aide du télescope, Vénus, Saturne, Jupiter et ses quatre planètes (5). Il finit son journal par quelques détails sur son séjour à Paris, et la route qu'il suivit pour s'en retourner.

Cette traduction est écrite dans un style aussi simple que facile à entendre; elle est, comme la plupart des écrits turcs, mélangée d'arabe et de persan, mais la construction n'en est pas embarrassée; et si le voyage de Mehemed Effendi pouvait être imprimé avec une traduction littérale et quelques notes pour éclaircir le texte à peu près dans le genre du *Sind-Bâd*, publié l'année dernière par M. Langlès, il serait utile aux jeunes gens qui commencent l'étude du turc, et qui trop souvent ne peuvent se procurer les élémens nécessaires.

HIPPOLYTE FONTAINES,
capitaine de cavalerie.

---

la lune du *Ramazan*, un jeûne assez singulier. Ils ne mangent ni ne boivent rien de la journée; mais aussitôt le soleil couché, ils se dédommagent de leur abstinence.

(5) Il s'entretint plusieurs fois avec le fils de Cassini, qui lui donna un exemplaire des œuvres manuscrites de son père. Mehemed, sensible à un présent aussi flatteur, emporta ces œuvres à Constantinople. Il les fit traduire en turc; et on les voit encore dans la bibliothèque de Constantinople et dans quelques autres, sous le simple titre de *Cassini, fameux astronome du pays des Français*.

La Perse (1), ou *Tableau de l'Histoire, du Gouvernement, de la Religion, de la Littérature, etc., de cet Empire, des Mœurs et Coutumes de ses Habitans; par* Am. Jourdain.

J'ai déjà rendu compte, dans un des numéros du *Moniteur* de 1814, du *Tableau de la Perse*; cette seconde analyse n'est pas destinée, comme quelques gens pourraient le présumer, à faire valoir cet ouvrage,

Un livre qu'on soutient est un livre qui tombe,

mais à rappeler l'attention des lecteurs sur cet ouvrage, et à donner quelques développemens au premier article que j'ai publié.

Il s'agit, d'après le titre, de présenter successivement la Perse sous les rapports géographiques, historiques, religieux et littéraires. Le sujet est vaste, et pour le renfermer dans cinq petits in-18, il faut une ordonnance aussi bien entendue de ses matériaux, qu'une sage économie dans leur choix et leur distribution. J'avais d'abord blâmé le plan de l'auteur: son ouvrage se compose de huit livres qui se partagent symétriquement en chapitres divisés eux-mêmes en sections; cette disposition uniforme, indispensable dans un grand ouvrage, me semblait inutile dans celui de M. Jourdain, qui devait être, selon moi, plutôt pittoresque que régulier; j'ai reconnu depuis qu'elle était la seule propre à le tirer de l'embarras où le jetaient le grand nombre de matériaux qu'il avait à employer. « *Cui lecta potenter erit res, nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo* : » M. Jourdain semble avoir justifié cette pensée du sévère précepteur. Sé-

(1) Cinq vol. in-18. Paris, chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 113; et chez J. B. Imbert, boulevard Saint-Martin, n°. 27. — 1814.

paré distinctement, chaque livre de son ouvrage traite avec ordre, dans ses différentes parties, des objets auxquels il est consacré. Ainsi un premier chapitre donne la description géographique de la Perse, sa situation, son étendue, le nombre de ses provinces, les mers et les fleuves qui la bornent et lui servent de limites. L'auteur a consulté les géographes orientaux, et les a opposés aux écrivains anciens avec qui ils sont souvent en contradiction; sans s'occuper à les combattre, il s'est contenté de rapporter leurs diverses opinions, pour ne pas entrer dans d'arides discussions qui eussent peut-être paru mal placées ou inutiles. L'aspect du sol et ses productions forment le sujet du chapitre suivant. Après avoir offert une vue générale de la Perse et dépeint son extérieur sauvage, qui ne présente que des pays arides, déserts et couverts de ruines, l'auteur nous fait pénétrer dans des régions nouvelles où règne une nature plus favorable. Parvenus dans les contrées du Mazenderan, du Guilan, du Yezd, du Korassan, nous retrouvons les fruits de l'Europe, le raisin, les figues, les poires, les dattes, et des productions nouvelles, le coton, la garance, le sucre, la manne, l'asphalte, le naphte, le bezoard, l'adragante, etc.; là des fleurs, sous un ciel bienfaisant, étalent de plus vives couleurs, exhalent de plus délicieux parfums; là s'élèvent plus belles qu'en aucun de nos parterres, l'anémone, la rose, la grenade, la tulipe, l'asphodèle et l'hyacinthe.

La Perse, envahie plusieurs fois par ses ennemis les Gaznévides, les Karismiens, les Seldjoukides de Thogrul, offre beaucoup de mélange dans sa population; de là naît la distinction, que fait l'auteur, de *naturels* ou habitans des villes et villages, et de *tribus* ou peuplades errantes. Les *naturels*, nommés *That* ou *Tadjik*, sont un asemblage de Guèbres, de Juifs, et d'autres peuples qui ont embrassé la religion musulmane. On appelle tribus, *Ilat*, des peuplades qui mènent une vie nomade, émigrent d'un pays lorsque la rigueur de la saison les en chasse, et vont chercher ailleurs une température plus douce; elles constituent la force militaire de l'empire, et la partie la plus con-

sidérable de la population persane. Tous les détails donnés dans ce chapitre sont intéressans et méritent d'être lus.

M. Jourdain parle ensuite des principales villes de la Perse, de Theheran, de sa position, de ses édifices, d'Ispahan, l'antique siége de la monarchie persane, la ville autrefois la plus grande, la plus magnifique de l'Asie, et qui n'est plus aujourd'hui que le simple chef-lieu d'un gouvernement, après avoir éprouvé tous les désastres des guerres et des révolutions. Chah-Abbas I^er^. s'était plu à l'agrandir et à l'orner en y construisant des faubourgs et différens quartiers qu'il remplit de Géorgiens, de Guèbres, etc. Les relations des anciens voyageurs font de cette ville la peinture la plus agréable; mais il paraît qu'elle a entièrement perdu cet état de splendeur dont elle ne conserve plus que des souvenirs dans l'histoire, et quelques traces dans de vieux monumens, témoins ineffaçables de son antique gloire. Je renvoie les lecteurs à la description que le quatrième chapitre donne de ses édifices, de ses écoles, et surtout d'une partie d'un palais impérial élevé par Chah-Abbas. D'Ispahan nous sommes amenés à Chiraz, capitale du *Farès* ou *Farsistan*, ville célèbre qu'on a appelée l'Athènes de la Perse, et qui fut le berceau des deux fameux poètes *Sady* et *Hafiz*. « Les cen-
« dres de Sady, le plus sensé des poètes de sa nation, celles
« de Hafiz, l'Anacréon de la Perse, reposent à Chiraz. C'est
« dans cette ville qu'ils ont vu le jour; c'était à l'ombre de
« ses forêts de platanes, au milieu de ses bosquets de roses,
« sur les bords de ses fontaines, de ses ruisseaux, qu'ils
« modulaient les chants délicieux, qu'ils traçaient les écrits
« célèbres, objets de notre admiration constante, titres de
« leur juste immortalité. La *terre pure* de Chiraz conserve
« toujours des souvenirs pleins de charmes; les lieux qui
« l'environnent ont acquis, par les éloges de ces poètes,
« une renommée à l'abri de la main des tyrans, des révolu-
« tions et des siècles; la ronce et l'épine couvriront entiè-
« rement le site du *Mossalla* et les rives du Rockni, que ces
« asiles délicieux vivront encore dans la mémoire de l'ami
« des lettres. Qui pourrait détruire le souvenir de l'*Ilyssus*,

« et du *Céphise*, de la *Fontaine de Vaucluse*, ou de *l'Ile*
« *des Peupliers*? Si nous devions en croire les vers de
« Hafiz, Chiraz serait un paradis terrestre: *N'accusez d'au-*
« *cun défaut Chiraz, ni l'eau du Rockni, ni son zéphir*
« *délicieux, car cette ville est un signe de beauté sur*
« *la joue de l'univers* ! s'écrie ce poète avec enthou-
« siasme, dans une de ses odes.

« *Echanson*, dit-il ailleurs, *verse-moi le reste du vin;*
« *car nous ne trouverons dans le paradis ni les beaux*
« *rivages du Roc-Abad, ni les bosquets de roses du*
« *Mossalla* (2).

« Sady, en plusieurs endroits de ses ouvrages, confirme
« ces éloges : « La terre de Chiraz ne cessera de produire
« des roses! aussi le rossignol ne l'abandonnera-t-il jamais. »
« Il a consacré une ode entière à la louange de sa pa-
« trie (3).

---

(2) Hafiz, dans une ode à la louange de sa patrie, fait les vœux les plus ardens pour la prospérité de Chiraz. Voici l'heureuse imitation que M. le comte de Rzewuski a faite de ce passage :

Felix amano conspicuum situ
Schirazum ! Eoæ grande decus plagæ;
Dî te bearânt, dî te ab omni
Exitio tueantur ævi.
O qui salubres fonte ciens aquas
Das longa vitæ tempora floridæ,
Sic lœta decursu perenni
Unda fluat tua Rucnabade,
Seu me Musellæ, seu Giaferi tenet
Calcata molli planities pede
Fragantis auræ lene flamen
Difficiles procul arcet æstus, etc.

(3) Pour que cette pensée paraisse plus agréable, il faut savoir que les Orientaux prétendent que le rossignol porte un amour excessif à la reine des bosquets. Selon eux, cet oiseau mélodieux, ce *conteur de mille historiettes*, ne fait entendre ses accens que pour célébrer la beauté de sa maîtresse, chanter son bonheur, s'il est payé de retour, ou se plaindre douloureusement, si l'inhumaine rejette ses vœux. Cette fiction, aussi gracieuse que délicate, se rencontre assez sou-

« Plusieurs Européens ont visité cette ville célèbre, sans « confirmer les louanges de ces poètes. Mais distinguons la « ville en elle-même d'avec la campagne qui l'environne, « et les sentimens s'accorderont. L'intérieur de la ville ne « saurait mériter aucun éloge; les rues sont étroites, les « maisons sales, petites et basses, les édifices publics en petit « nombre et simples; mais les voyageurs vantent l'admi- « rable fertilité du sol de Chiraz, la beauté de ses jardins, « le nombre et la grosseur de ses platanes, etc., etc.» On voit par cet extrait que M. Jourdain s'est un peu étendu sur la description de Chiraz; il a prévenu les reproches qu'on pourrait lui en faire et désarmé la critique par cette phrase qu'il ajoute : « Peut-être ai-je dépassé les bornes dans les- « quelles je dois me renfermer; mais je trouverai mon ex- « cuse dans l'intérêt qu'inspirent les lieux que j'ai décrits.» Ce premier livre se termine par quelques renseignemens sur les animaux domestiques et sauvages de la Perse, les chevaux, leurs diverses races, leurs haras, les mulets, l'âne si maltraité en Europe et mieux apprécié en Asie, le chameau, ce *vaisseau* du désert, qui, par sa sobriété, sa patience, sa force et sa docilité, rend des services si multipliés qu'il semble en effet, comme le dit l'auteur, que la nature l'ait donné à l'Asiatique pour le dédommager, dans quelques contrées, de la stérilité d'un sol ingrat.

Nous touchons actuellement à la partie historique, et je dois faire connaître la manière dont l'auteur a disposé son travail. Il a divisé l'histoire de Perse en histoire *des temps anciens*, c'est-à-dire des siècles écoulés depuis l'origine de la monarchie persane jusqu'à Mahomet, et l'histoire des *temps modernes*, c'est-à-dire depuis Mahomet jusqu'à nos jours. Ces deux divisions sont traitées dans deux chapitres; le

---

vent dans les poésies légères des Persans; j'engage les lecteurs à prendre connaissance du chap. XII du cinquième volume, qui traite des amours du *Rossignol* et de la *Rose*, et qui rapporte la jolie fable traduite du persan, par M. de Chésy, insérée précédemment avec le texte dans la *Chrestomathie arabe* du baron Silvestre de Sacy, tom. 2.

premier contient l'histoire des *Pichdadiens*, des *Kaianiens*, des *Arsacides* et des *Sassanides*, quatre grandes dynasties, dont les deux premières ont régné avant Alexandre et les dernières après ce conquérant.

« On pourrait appeler *héroïques ou fabuleux* les siècles « *Pichdadiens*; ce sont les âges des grandes choses, des pro- « diges. Alors les hommes vivaient deux ou trois cents ans; « alors les sciences et les arts prirent naissance; des héros « surnaturels purgèrent la terre des monstres qui l'infestaient; « alors un *Kaiomarats* découvrit à Serendib (Ceylan) un « bouclier magnifique qui le rendit invulnérable ainsi que ses « successeurs; un *Thamourasp* triompha de Simourg-Anca, « génie malfaisant métamorphosé en oiseau d'une grosseur pro- « digieuse; un *Djemchid* s'éleva vers les cieux pour en pé- « nétrer les mystères et étudier le cours des astres, placé sur « un trône que soutenaient des génies; un *Feridoun* éten- « dit sa domination du levant au couchant, du nord au « midi, et partagea la domination de la terre entre ses trois « fils; un *Roustam*, l'Hercule des Persans, s'illustra par « des exploits qui sont plutôt l'ouvrage d'un Dieu que d'un « mortel.

« L'histoire de la dynastie Kaianienne tient de l'épopée « et du roman, par les hauts faits et les aventures amou- « reuses qui la remplissent.

« Sous les Arsacides et les Sassanides, la magie cesse, les « menées réelles de l'ambition succèdent aux rêves de l'ima- « gination, l'histoire commence à se composer de faits cer- « tains.

« L'histoire des temps modernes est féconde en grands « événemens dont la physionomie est cependant la même; « ce sont des peuplades qui s'entre-détruisent, des dynasties « qui se succèdent rapidement, des conquérans qui anéan- « tissent l'œuvre de conquérans précédens, des guerres ci- « viles, des rébellions, des exécutions barbares, toujours « des scènes de carnage. Il faudrait le génie et la plume « d'un Tacite pour jeter dans ces récits un intérêt qui naî-

« trait plutôt de la force des pensées et du style, que de la « matière même. »

Tout le monde sentira que cette partie importante du tableau de la Perse a dû coûter à M. Jourdain beaucoup de travail et de recherches, et l'on reconnaîtra aisément l'instruction et le talent qu'il fallait pour traiter ce sujet difficile. Mais la matière historique que l'auteur a embrassée n'était-elle pas trop vaste pour entrer dans son petit ouvrage ? Pour moi, il me semble qu'il devait en exclure *l'histoire ancienne*, puisque, comme il l'a fait voir, extrêmement obscure dans la dernière partie, elle n'offre dans la première qu'un tissu informe de récits controuvés, invraisemblables, fabuleux, et qui n'a même pas pour le commun des lecteurs l'intérêt qu'inspire ordinairement le merveilleux. Je me serais aussi, à la place de M. Jourdain, restreint davantage dans *l'histoire moderne*; car en la prenant d'aussi loin et en ne voulant pas sortir du cercle étroit qui le renferme, il ne pouvait plus que nous présenter des faits qui se pressent les uns sur les autres, sans laisser à l'auteur l'espace nécessaire pour faire la moindre réflexion, et au lecteur qu'ils embrouillent la facilité de les retenir. Un second inconvénient qui se trouve dans l'étude de l'histoire orientale, et qui s'opposera long-temps à ce qu'elle soit bien connue, c'est la multiplicité des noms que porte chaque personnage, c'est la manière dont on est obligé de les transcrire en lettres françaises, et la difficulté de les prononcer. Quel est l'homme du monde, le lecteur qui n'est pas attiré vers cette étude par un vif intérêt, qui voudra se charger la mémoire de noms tels que *Moaviah*, *Alsaffah*, *Yacoub Ben Leith*, *Asab*, *Ben Saman*, *Nouhh*, *Ah Med*, *Yahia*, et cette foule de mots durs et dissonans dont l'histoire orientale est hérissée? Ce que j'avance peut paraître puéril, mais je le crois néanmoins assez juste : que si d'un autre côté, comme tout me porte à le penser, M. Jourdain s'est proposé d'être utile aux jeunes élèves qui se livrent aux langues orientales; s'il a voulu leur donner un cours d'histoire persane, qu'ils ne sauraient en effet trouver ailleurs, ou

se composer eux-mêmes qu'en feuilletant vingt voyageurs différens parmi lesquels ils ne distingueraient pas aisément ceux qui sont dignes de confiance, et ceux qui n'en méritent pas ; il fallait alors, selon moi, accorder plus d'étendue aux chapitres consacrés à l'histoire, et en faire une partie isolée qui formât corps à elle seule et se détachât aisément de l'ouvrage.

Le travail historique se poursuit jusqu'à Fath-Aly Chah, l'empereur de Perse actuel; ici l'intérêt se réveille. Ce prince, originaire de la tribu des Cadjards, paraît posséder des qualités très-estimables; père tendre, guerrier loyal, il se délasse ordinairement dans la culture des lettres des travaux auxquels il se livre. M. Jourdain a traduit une ode composée par le monarque asiatique pour une de ses maîtresses; elle soutiendrait la comparaison avec les productions des meilleurs poètes orientaux sur pareille matière. On trouve ensuite des notions sur la famille, la maison, le harem et les revenus de l'empereur persan; ces notions m'ont paru exactes ; je les ai comparées à celles que donnent de bons voyageurs, et l'accord qui s'y est rencontré ne peut qu'inspirer de la confiance pour le reste de l'ouvrage.

La législation est l'objet du livre quatrième. Le cinquième, consacré à la religion, établit la différence qui existe entre la croyance des Persans et celle des Turcs; l'origine de la dénomination de *Chites* que portent les sectateurs d'Aly. On y voit tout ce qui concerne les dogmes, les pratiques religieuses, l'ablution, le pèlerinage, etc., les mosquées, les religieux connus sous le nom de derviches et fakirs. Plus loin se trouve la peinture des mœurs, des coutumes et du caractère des Persans; les rapports qu'ils offrent avec les Turcs, leur éducation, leurs études. Un chapitre, qui traite du mariage et qui est classé dans ce livre, semblerait, au premier aperçu, appartenir à la législation, si l'on ne savait qu'il n'existe pas en Orient d'acte judiciaire et proprement civil, tel du moins que nous l'entendons parmi nous. Je me rappelle que lors de mon premier article, M. Jourdain m'accusa d'avoir commis une erreur en induisant qu'il n'y avait pas en

Orient d'acte *judiciaire* et *proprement civil*; je ne me sens pas bien convaincu par les raisons que renfermait sa lettre insérée dans le Moniteur du 16 janvier 1814. Je me propose de revenir sur cette discussion; mais comme elle me mènerait trop loin, en ce que je l'ai fort étendue, j'en ferai un sujet séparé que je soumettrai plus tard à la décision du public.

Nous abordons enfin la partie littéraire. L'étude que M. Jourdain a faite des écrivains orientaux l'a mis à même de traiter avec succès une matière aussi intéressante. Le septième livre porte en effet l'empreinte d'un travail soutenu et raisonné. Après avoir parlé des langues de la Perse avant l'islamisme, et des révolutions qu'éprouvèrent les lettres depuis la ruine des Sassanides, l'auteur fait quelques réflexions sur la langue et la littérature, et entre dans l'examen des poètes et de leurs ouvrages. Tout ce qu'il a dit me semble être juste, sage, et présenter un tableau aussi neuf que curieux; je ne le suivrai pas dans ses considérations générales ou particulières, ni dans le jugement qu'il porte sur les poètes persans les plus renommés, Ferdoucy, Auvary, Ferid-Eddin, Sady, Hafiz, Djamy, etc. Chaque orientaliste envisage la littérature orientale suivant la nature de ses goûts ou de ses travaux ordinaires; je préfère d'ailleurs, pour ne pas fatiguer les lecteurs de ces définitions qui entraînent toujours avec elles quelque chose de sec et d'aride, de mettre sous leurs yeux plusieurs morceaux de ces différens poètes.

Sam raconte à Manout-Checher ses exploits contre les Dives du Mazenderan (4).

« Dès que le roi parut, Sam baisa la terre et s'avança à sa « rencontre. Manout-Cheher était assis sur un trône d'i- « voire; une couronne de rubis et d'émeraudes brillait sur « sa tête. Il complimenta le héros, le fit asseoir près de lui « et l'interrogea sur ces Dives, guerriers valeureux dont

(4) Extrait du *Chah-Nameh*, poëme historique de Ferdoucy, t. V, p. 125.

« la férocité dans les combats égalait celle des loups affamés.
« Sam répondit en ces termes : »
« Grand roi, puisses-tu vivre éternellement et être à l'a-
« bri des desseins des méchans ! J'arrivai à cette ville des
« Dives, de ces Dives plus rapaces que les lions, plus légers
« que les coursiers arabes; vous prendriez pour des tigres de
« combats ces guerriers qu'ils appellent *Segsar*. Dès qu'ils
« apprirent mon arrivée, ils commencèrent à perdre la tête,
« c'était l'effet de ma réputation; ils sortirent tous de la
« ville, après y avoir jeté le trouble et la confusion. Cepen-
« dant les armées s'ébranlèrent et le jour en fut obscurci : les
« unes couvraient les collines, les autres les vallées; la crainte
« s'empara de mes troupes. Je songeais au moyen d'y remé-
« dier, lorsque soulevant ma massue du poids de soixante-
« dix *mans* (livres), j'ai laissé mon armée dans la plaine et
« je me suis avancé contre ces terribles ennemis : sous mes
« coups sont tombées leurs têtes; par ma vaillance ont été
« flétries les grâces de leurs visages. *Cependant* le neveu du
« monarque puissant de Salem se dirigeait vers moi à la tête
« de ses combattans, semblable à un loup. On le nommait
« *Kurkvai* : sa taille égalait la hauteur des cyprès. Issu de
« Dhohac par sa mère, il avait une bravoure telle que ses
« guerriers n'étaient rien près de lui. La poussière que ce
« héros fit voler répandit la pâleur sur les visages de mes
« vaillantes troupes; alors j'ai levé cette massue qui, d'un
« seul coup, abat ses adversaires, et je me suis précipité au
« milieu des bataillons ennemis. Mon coursier pousse un
« hennissement plus terrible que le cri de l'éléphant; la
« terre est agitée comme les flots de la mer en fureur; mes
« guerriers reprennent courage et se jettent, tête baissée,
« contre leurs adversaires. Kurkvai entend ma voix; il en-
« tend le bruit des coups de cette massue qui pulvérise les
« têtes des héros. Dans le désir de combattre, éléphant ter-
« rible, il s'approche de moi et cherche à me prendre dans
« la cavité de son filet; prévoyant ses desseins j'ai évité le
« péril, et saisissant en main l'arc de Karian et la flèche ferrée
« de bois de peuplier, j'ai fait voler cette flèche plus rapidement

« que l'aigle ne s'élève, et l'ai enfoncée dans le sein de Kur-
« kvai qu'elle a dévoré comme la flamme. Mon arc fut si
« puissant, que son casque fut cloué à son cerveau. Je le vis
« s'avancer à l'instant comme un éléphant ivre de rage ; il
« avait en main un glaive indien. Je croyais, ô grand Roi !
« à son impétuosité, que les montagnes allaient s'ébranler de
« terreur ; plus il se hâtait, plus je l'attendais de pied ferme.
« J'attendais qu'il fût assez proche pour le pouvoir combattre;
« lorsque j'ai vu ce héros valeureux près de moi, j'ai étendu
« mes bras, et le saisissant par sa ceinture, semblable à un
« lion, dans ma fureur je l'ai renversé de son cheval et lui ai
« plongé mon épée dans le sein. L'armée, témoin de la mort
« de son roi, tourna le dos; les vallées, les collines, les dé-
« serts, les montagnes servirent d'asile aux fuyards.... »

Voici une description qui donnera une idée des *simili-tudes* employées par Ferdoucy.

« Barzev regardait les dix guerriers qui s'avançaient; il
« était comme un lion errant et affamé qui cherche sa proie.
« Aussitôt il se revêtit de sa cotte de maille, et se ceignit les
« reins d'une ceinture d'or; sa tête disparut sous un large
« casque turc, et son carquois se remplit de flèches meur-
« trières; rien ne pouvait égaler la vivacité de ses mouve-
« mens, ni la terreur qu'il inspirait : tantôt il demeurait sus-
« pendu aux harnois de son coursier, et tantôt il se tenait
« ferme et droit sur sa selle ; alors il ressemblait à une
« montagne qui s'agite. Quand il s'avançait, ainsi qu'un
« nuage menaçant, avec son long javelot et son sabre éclatant
« comme le diamant, on l'aurait pris pour le firmament
« chargé d'étoiles, pour le jour qui luit, pour une rivière
« qui coule au milieu d'une prairie. Etendait-il ses bras,
« dont la longueur égalait celle des branches du platane,
« on l'aurait pris pour un arbre d'acier. »

Fragmens de l'Ode en l'honneur de Moudoud-Ben Zenghui. (5)

« Environs enchanteurs de Bagdad, site rempli d'attraits, « séjour de l'urbanité et des vertus aimables, non, il n'existe « pas dans l'univers de contrée plus séduisante : les regards « glissent mollement sur ses prairies émaillées comme sur un « riche tapis nuancé des plus vives couleurs; le zéphir seul « souffle dans ces beaux lieux; il porte dans l'âme une douce « sérénité, et de la glèbe humide des montagnes s'élève un « parfum plus ravissant que l'ambre. L'air le plus pur, inti- « mement uni à la terre végétale de ce sol favorisé, lui fait « produire des fruits aussi suaves que le *thoba* (6); et roulant « en mollécules imperceptibles parmi les eaux qui l'arrosent, « il leur communique la salubrité du Kautzer. (7) Sur les bords « fleuris du Tigre, des groupes de jeunes garçons plus beaux « que les Kataiens au teint de neige, se livrent sans cesse à « mille jeux folâtres, et dans les riantes vallées qui l'avoisi- « nent, des chœurs de jeunes filles aussi attrayantes que les « beautés célèbres de Kachemire (8) se présentent de toutes « parts à la vue enchantée.

« Mille petites barques éclatantes sillonnent avec rapidité « la surface du fleuve, et lui donnent l'aspect d'un nouveau « ciel étincelant d'innombrables feux.

« Au temps heureux de l'année où le soleil radieux brille

---

(5) M. Jourdain a emprunté cette traduction à M. de Chésy, que j'ai déjà eu le plaisir de citer dans cet article; elle se fait remarquer par l'élégance, la pureté du style, et ces grâces d'élocution familières au littérateur aimable à qui l'on doit le poëme de *Medjnoun* et *Leila*, amans infortunés et aussi célèbres en Asie que Pétrarque et Laure, ou qu'Héloïse et Abailard le sont parmi nous.

(6) Nom de l'un des arbres qui embellissent le Paradis de Mahomet.

(7) C'est un fleuve du paradis des Mahométans qui coule dans le huitième ciel.

(8) Province occidentale de l'Inde.

« dans le signe le plus élevé de la splendeur, lorsqu'au le-
« ver de l'aurore le zéphir promène sur les fleurs son haleine
« embaumée, une pluie de perles descend des nuages dans la
« coupe élégante de la tulipe, et le sein de la verdure semble re-
« celer une mine de parfums. Au coucher du soleil, le ciel, co-
« loré par le reflet pourpre d'un million de roses, offre à l'œil
« l'image d'un parterre ravissant; et au lever de ce bel astre,
« la terre, étincelante de l'émail des fleurs, semble avoir dé-
« robé au firmament ses plus brillantes étoiles; là, à demi-
« cachée sous un voile de verdure, la rose, couverte des per-
« les de la rosée, s'épanouit comme la joue vermeille des
« jeunes beautés du Kataï; ici, semblable à une coupe de
« cristal où pétille un vin coloré comme l'ambre, le nar-
« cisse mollement incliné sur sa tige, exhale les plus suaves
« odeurs; plus loin la tulipe aux vives couleurs étincelle
« comme une cassolette élégante où brûleraient le musc et
« l'aloës le plus précieux; tandis que de toutes parts le ros-
« signol par son gosier inflexible, l'alouette par ses chants
« aériens, l'emportent dans leurs doux concerts sur la plus
« belle mélodie.

« Tels sont les charmes que possède cette heureuse con-
« trée. Séduit par le plus doux espoir, je résolus de m'y ren-
« dre, et, sous un augure favorable, je me disposais à échan-
« ger contre les fatigues du voyage, le repos que je goûtais
« au sein de mes amis..... Tout à coup mon élégante amie,
« belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre;
« de ses doigs de rose elle outrageait impitoyablement l'hya-
« cinthe parfumée de sa noire chevelure, et dans sa colère,
« l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres ver-
« meilles une cruelle empreinte; de son œil languissant,
« comme un tendre narcisse, s'échappait un torrent de lar-
« mes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes comme
« les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des
« champs; et bientôt, sous les coups d'une main sacrilège, la
« rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du pâle
« lotus. Voilà donc, perfide, me dit-elle enfin d'un ton
« ironique, voilà donc cet amour inviolable.... »

Je crois également faire plaisir en rapportant une *gazel* du poète Hafiz, que l'on compare ordinairement à Anacréon, et avec qui il peut en effet entrer en parallèle ainsi qu'avec Horace, quoiqu'il ne paraisse pas toujours avoir la grâce, le goût et la délicatesse du poète grec et du poète latin. On désigne par *gazel* un genre de poëme qui tient de l'ode et de la chanson. (9)

« Deux tendres amis et deux verres d'un vin vieux, une « paisible oisiveté, un livre et l'ombre d'un bocage, ce sont « des biens que je ne sacrifierais pas pour tout le bonheur « de ce monde et de l'autre, quand tous les hommes tombe- « raient à mes pieds pour m'engager à y renoncer. Quicon- « que sacrifie le bonheur d'une jouissance paisible et sans « ambition aux biens de la fortune, est un insensé qui vend « Joseph pour le prix le plus vil. Au jour du malheur, il faut « triompher du souci avec une coupe pleine de vin; car il n'est « personne en qui l'on puisse mettre sa confiance. Au mi- « lieu du tourbillon des vents qui se combattent dans ce « parterre, on ne peut distinguer la rose d'avec le jasmin. « Viens avec moi : ni ton austère piété, ni mon libertinage « ne changeront rien au sort de cet univers. Aie patience, « ô mon cœur ! le maître du monde n'abandonne pas cette « pierre précieuse aux mains destructives de l'auteur de « tout mal. Le monde est corrompu, son tempérament est « ruiné. O! Hafiz, que peut, en ce malheur, la prudence « du médecin le plus sage, et les avis du plus sage Brah- « mine ! » (10)

---

(9) Les personnes qui désireront une explication plus détaillée, pourront consulter M. Jourdain, page 229, t. V, et celles qui ont la collection complète de ce Mercure, recourir, dans le N° IX, à l'article inséré par M. Grangeret de la Grange, et dans lequel ce jeune orientaliste, à la suite d'une traduction de plusieurs morceaux d'Hafiz, trace de ce poëte et du genre qu'il a cultivé une idée assez juste et fidèle.

(10) La traduction de cette gazel est de M. le baron Silvestre de Sacy. (Voy. *Notice et Extraits des Manuscrits*, n. 4.)

Pensées Morales tirées de différens poètes.

« Ce monde est une vieille qui se pare comme une jeune « fiancée : on la voit chercher sans cesse de nouveaux « époux ; heureux l'homme qui fuit cette perfide, lui tourne « le dos, et fait avec elle plein divorce. A travers le sourire « qu'elle adresse à son époux, on découvre les dents qui « vont lui faire des blessures mortelles. »

« La vie est un journal sur lequel on ne doit écrire que « de bonnes actions. »

« L'arrivée du printemps et le retour de l'hiver plient, « tour à tour, les feuillets du livre de notre vie. »

« Le jeune homme bien élevé est comme l'or fin qui a « cours en tout pays. L'enfant gâté est une monnaie de cuir « que l'on ne reçoit pas chez l'étranger. »

« La poule sauvage ne se désaltère jamais par une goutte « d'eau, qu'elle n'élève ses regards vers le ciel. »

« La fortune est une échelle : autant vous montez d'é- « chelons, autant il vous en faudra descendre. »

« La royauté ne constitue point le bonheur ; le monar- « que est le premier esclave de son peuple : cependant la « vertu doit l'embellir ; il doit être au milieu de son peuple, « comme la rose plantée dans un buisson d'épines. »

« Un Arabe, interrogé comment il avait appris tout ce « qu'il savait, répondit : « C'est en imitant le sable du dé- « sert, qui recueille toutes les gouttes de pluie, sans en per- « dre une seule. »

M. Jourdain aurait pu multiplier les extraits de poésie : le livre consacré à la littérature étant le plus intéressant et celui qu'il a rendu le plus agréable, il ne devait pas craindre de l'agrandir.

Les personnes qui aiment à trouver dans un article de journal de la malignité, me reprocheront peut-être d'avoir fait de nombreuses citations, et d'avoir donné à des extraits une place que mes propres réflexions auraient dû remplir. Quelque fondé que serait ce reproche, j'ai pensé néanmoins que des citations

étaient le meilleur moyen à employer à l'égard d'un ouvrage de cette nature. Le public n'est pas forcé de croire un censeur sur sa parole, et il doit préférer qu'on le mette à même de voir par ses yeux et de juger par lui-même. Un des abus littéraires dont les auteurs doivent bien se plaindre, c'est la liberté que prennent certaines personnes qui s'érigent en censeurs, et veulent souvent disposer à leur gré des bouches de la renommée, et dispenser la gloire ou le mépris, selon que les livres qu'ils examinent sont en rapport avec leurs goûts, leurs passions ou leurs caprices. Ceci ne s'applique pas à tous les critiques, quoiqu'il soit vrai de dire que les auteurs ont généralement trop peu de ménagemens les uns envers les autres. A voir l'animosité de la guerre qu'ils se livrent, il est quelquefois permis de douter que ce soit le véritable intérêt de la science qui leur met les armes à la main et qui leur fait poursuivre ainsi à la piste les erreurs ou les fautes qu'une critique moins décourageante corrigerait peut-être aussi bien.

Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire.

(VOLT., *Epître à la duchesse du Maine.*)

Car tous ces messieurs sont à l'égard les uns des autres,

De l'Hélicon seigneurs hauts-justiciers. (RONS.)

Le Tableau de la Perse est généralement bien fait; il renferme des détails curieux, exacts et puisés dans les relations des voyageurs les plus dignes de foi. Le style en est facile, correct, si l'on en excepte quelques taches légères que la critique toujours pointilleuse ne manque pas d'apercevoir, mais qui disparaissent aisément à une seconde édition.

M. Jourdain annonce dans sa préface qu'il espère, si son ouvrage est bien reçu, donner sur le même plan (11) les au-

---

(11) M. le libraire Nepveu, qui a entrepris de donner successivement, en joli petit format, le tableau de tous les peuples de l'univers,

tres peuples d'Orient, à commencer par la Turquie. Il compte, dit-il, profiter des lumières de M. Rhasis, (12) jeune Grec natif de Constantinople, qui possède à fond les langues et les usages d'Asie. Il a perdu cet estimable collaborateur, qui est retourné dans sa patrie après avoir éprouvé sans doute combien peu, jusqu'à ce jour, en France, les langues orientales ont procuré d'avantages aux jeunes gens qui les cultivent; mais cette perte ne doit pas arrêter M. Jourdain, et la manière dont il a rempli cette première tâche montre assez qu'il peut se passer de secours étrangers.

J'avais, à mon tour, conçu et commencé à exécuter, il y a quelque temps, un petit ouvrage modelé à peu près sur ceux dont je viens de parler, et qui avait pour sujet la Grèce moderne. Des circonstances particulières m'ont détourné de cet ouvrage, et c'est ce qui me permet d'en donner ici l'esquisse, telle du moins que je me l'étais tracée.

On a jusqu'à ce jour beaucoup écrit sur la Grèce; voyageurs, artistes, savans ont visité cette contrée célèbre, et sont revenus nous offrir le produit de leurs travaux et de leurs recherches. Deshayes, envoyé à Athènes en 1629 par Louis XIII; le père Babin, qui, en 1672, a visité les mêmes lieux; Fanelli, *Atene Attica*; Spon, sincère et habile voyageur; Wheler, son compagnon; Scrofani, Guillet, l'Anglais Vernon, lord Elgin, La Guilletière, souvent un peu menteur; MM. Guys, Choiseul-Gouffier, Le Chevalier, Châteaubriand, Poucqueville, etc., offrent un tableau très-intéressant des pays qu'ils ont parcourus; la lecture de leurs ouvrages ne laisse rien à désirer; mais les gens du monde, pour qui on travaille aussi bien que pour les gens studieux, peuvent-ils parcourir ces nombreuses relations, dont cha-

---

ne peut s'approprier l'idée de ce format et des figures, puisque, bien avant lui, les Elzevirs avaient donné leurs *Républiques*, in-24; d'ailleurs M. Langlès aussi avait eu antérieurement la même idée, en publiant sa Collection de Voyages, in-18.

(12) C'est celui qui a professé pendant quelque temps un cours de grec moderne près l'école spéciale des langues orientales de Paris.

cune n'embrasse ordinairement qu'une ville, qu'une province, et ne désireraient-ils pas qu'un auteur complaisant leur épargnât la peine et l'embarras des recherches, en composant ce nouvel ouvrage?

Un premier volume traiterait de l'histoire des Grecs, de la chute de leur empire, et amènerait le lecteur jusqu'à nos jours; on aurait, je crois, assez de peine à la composer pour les temps modernes, à cause du silence que gardent la plupart des écrivains sur ce peuple, à moins que regardant Constantinople ou Athènes comme le chef-lieu de la Grèce, on ne trace que l'histoire de ces deux villes. Ne pourrait-on pas aussi se contenter de donner des considérations sur cette histoire, et se borner à quelques rapprochemens sur le rôle qu'ont joué les Grecs à diverses époques, et l'état de misère et d'avilissement où ils gémissent aujourd'hui, puis terminer cette partie par des renseignemens sur le mode de leur gouvernement actuel, leurs princes et les magistrats qu'ils ont conservés ?

Les volumes suivans seraient consacrés à la description du pays, des mœurs et coutumes de ses habitans.... On sent d'avance combien un pareil sujet doit prêter à l'imagination, et le parti qu'un écrivain habile peut en tirer. Il doit être difficile de parler d'une manière froide ou sèche de Melos, Sikinos, Therà (14), Naxos, et de toutes ces îles de l'Archipel que la mythologie payenne a peuplées de ses plus gracieux personnages; les mœurs hospitalières d'Ios, aujourd'hui Nio; la campagne riante de Ténos, la parure de ses femmes; la danse grecque de Paros; les vestiges du vieux temple de Junon à Samos; l'établissement des moines et des couvens formés à Syros (15) près de l'antique autel de la divinité payenne, etc., tous ces sujets, doivent fournir à une plume exercée et légère les traits les plus variés, les plus pittoresques et les plus susceptibles de plaire. Je pense, je ne sais si je m'abuse, que ce

---

(14) Aujourd'hui *Milo*, Siphanta, Santorin.

(15) Skiros.

petit ouvrage, réduit à de justes proportions, coordonné avec du goût et de la délicatesse, et qu'on pourrait aussi enrichir de gravures, serait accueilli des amateurs, et qu'il figurerait avec quelque droit sur les rayons de leurs bibliothèques, à côté des ouvrages du même genre qui se sont imprimés depuis quelque temps.

EUGÈNE D. DESTAINS,
officier d'infanterie, ex-lieutenant de Volontaires royaux.

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE.

NOTICE SUR MAYMONIDE (1),

PHILOSOPHE JUIF DU XIIe SIÈCLE,

Lue dans une séance de l'Académie royale des Sciences, Lettres, Arts et Agriculture de Nancy, par MICHEL BERR, *membre résidant de cette Société, correspondant de l'Académie Royale des Antiquaires de France, de la Société Royale des Sciences, Lettres et Arts de Goëttingue, de la Société Philotechnique de Paris, et de beaucoup d'autres Sociétés savantes, etc.*

DANS le précis analytique de vos travaux des années 1809 et 1810, vous avez mentionné, Messieurs, la traduction d'une élégie hébraïque dont je vous avais fait part, et à laquelle j'avais joint quelques détails sur l'auteur, l'époque, le genre et le caractère de ce morceau de poésie. Cette composition, peu importante par son étendue, doit un jour faire partie

(1) Cette notice a été lue, il y a trois ans, dans une séance extraordinaire de l'Académie de Nancy, à laquelle assistait un des membres de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut les plus distingués. Le précis des travaux de l'Académie en donna une analyse, et de la traduction, qui s'y trouve annoncée, des *Chapitres* de Maymonide. Les circonstances m'avaient engagé à garder en porte-feuille ces travaux, que d'autres circonstances me pressent actuellement de publier. Je donne ici la notice, telle qu'elle a été lue (pour ne pas lui ôter l'intérêt local qu'elle peut accessoirement présenter), à quelques légers changemens près, qu'une plus heureuse position des affaires politiques m'a permis de faire dans un morceau, où les considérations morales et sociales ne pouvaient être séparées tout-à-fait des considrations littéraires; et je donnerai, dans un des prochains numéros d'un de nos principaux journaux littéraires, la traduction entière des *Capitres* de Maymonide. Par cet essai sur les travaux du plus illustre docteur, qui, dans des temps anciens, illustra ma croyance, puisé-je mériter quelques regards indulgens de la part des hommes profons et érudits qui aujourd'hui honorent ma nation, et, au sein de l'adversité, assurent sa gloire et sa prééminence!

d'un travail bien plus considérable, auquel j'ai été engagé par le respectable et célèbre M. S.... de S.... dans une notice du *Magasin Encyclopédique*; je veux parler d'un recueil complet de traductions de tout ce que la littérature hébraïque moderne offre de plus remarquable et de plus intéressant. Pour répondre peu à peu au désir de l'illustre orientaliste, je viens de traduire un ouvrage hébreu du célèbre Maymonide, ou Rambam, surnommé à juste titre *l'Aigle de la Synagogue*. Cet ouvrage a été écrit par l'auteur en arabe, traduit d'abord en hébreu, ensuite en latin, plusieurs fois en allemand; ma traduction, faite d'hébreu en français, est la première qui paraîtra dans cette dernière langue. Le titre original de l'ouvrage est les *Huit Chapitres* de Maymonide; j'ai cru devoir l'intituler dans ma traduction : *Chapitres de Métaphysique et de Morale*; c'est, à proprement parler, la préface ou l'introduction d'un commentaire, fait par le même auteur, sur un recueil de sentences morales et religieuses, par les principaux docteurs des Juifs, docteurs sur lesquels l'auteur de l'ouvrage que je viens de traduire a une supériorité aussi immense qu'elle est depuis long-temps et universellement reconnue. Cet ouvrage, qui parut à Cordoue dans le 12^e^ siècle, est, ainsi que l'*Appréciation du Monde*, de Bed Rachi, qui parut dans le siècle suivant, et que j'ai traduit il y a quelques années, un monument curieux et remarquable de la philosophie et de la littérature d'une époque célèbre et trop peu connue. Les plus profondes questions de morale et de métaphysique sont les sujets de ces chapitres intéressans; les richesses de la dialectique serrée de l'auteur, de l'*Ecriture* et de la théologie moderne des Juifs, y sont répandues avec profusion et avec les caractères distinctifs de l'époque, de la secte et de la doctrine. Ma traduction doit paraître dans un ouvrage périodique consacré en partie à ce genre de littérature. Dans d'autres séances, je vous lirai successivement les divers chapitres de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter, me bornant aujourd'hui à retracer rapidement les principaux traits relatifs à la vie et aux ouvrages de l'auteur; je pense que vous

entendrez avec quelqu'intérêt l'éloge du plus célèbre docteur dont la secte juive ait pu s'honorer dans les temps modernes, prononcé par un israélite obscur, mais qui doit aux lumières d'un siècle encore plus heureux pour la tolérance et la raison, l'honneur d'être votre collègue, et en présence du savant prélat compatriote, dont la voix éloquente réclama pour cette classe, anciennement malheureuse, et au nom de la saine politique, de la religion et de l'humanité, des droits trop long-temps méconnus par l'orgueil, l'égoïsme, la fausse piété et l'injustice. Le nom et les ouvrages de Maymonide, ou plutôt de Moïse, fils de Maimon, font depuis sept siècles l'objet de la vénération particulière des Israélites de toutes les parties du Monde : ses profondes connaissances, l'instruction qu'il répandit parmi les individus de sa secte, en Europe, en Asie et en Afrique, le firent surnommer en hébreu *la lumière de l'Orient*, *la gloire de l'Occident*. La pénétration qu'il montra dans les sciences métaphysiques, la haute portée de son esprit dans les spéculations philosophiques et morales le firent comparer à un aigle, on l'appelait, dans la même langue, le Grand Aigle, *ha nescer hagodol*. Le témoignage de l'admiration qu'il inspirait fut légué à la postérité, dans cette expression qu'on se plaisait à repéter à son égard : « Depuis Moïse jusqu'à Moïse « nul ne s'était élevé comme Moïse. » ; jeu de mots et d'esprit piquant et glorieux qui fut de nos jours répété avec autant de justice au sujet du célèbre Moïse Mendelsshon de Berlin. Il faut en effet franchir l'espace qui sépare le Platon des Allemands d'avec le philosophe du douzième siècle, pour trouver, dans un ouvrage de théologie et de morale juive, quelque chose que l'on puisse, sans extravagance ou fanatisme, comparer aux productions de l'un de ces deux hommes immortels. La gloire de Maymonide, comme celle de Mendelsshon, ne fut pas circonscrite dans le cercle de ceux qui vivaient dans la même croyance ; et si l'un fut un des plus beaux ornemens du règne d'un monarque guerrier, écrivain et législateur, l'autre vit de ses jours se répandre dans les écoles fameuses, dont les descendans lettrés de con-

quérans farouches, peuplaient le midi de l'Europe, cette gloire qui devait quelques siècles après recevoir aussi les hommages du christianisme, élevé à la plus sublime culture des sciences et des arts. Cordoue fut le berceau de Maymonide, qui naquit dans cette ville célèbre de l'Espagne, l'an 1139 de l'ère chrétienne; son père, et plusieurs de ses aïeux avaient joui dans leur secte d'une considération particulière. Annoncant de bonne heure les plus heureuses dispositions, il étudia dès sa jeunesse avec un grand succès la médecine, la philosophie d'Aristote, dont on reconnaît à tout moment dans la sienne la marche, l'esprit, la méthode; et il y joignit l'étude de la théologie talmudique. Les Israélites et les Arabes les plus distingués se partageaient l'honneur de l'instruire, et parmi ces derniers le célèbre Averoës est un de ceux auquel il avait les obligations les plus nombreuses. Maymonide avait passé les premières années de sa jeunesse dans le recueillement et la tranquillité d'un sage, entouré de la considération et de l'estime de ses compatriotes. S'il faut en croire des traditions qui paraissent authentiques, il fut dès lors attaqué par des calomnies haineuses dans sa réputation et dans son existence, et fut obligé de fuir sa patrie et ses études favorites, et de se réfugier en Egypte. Il avait alors trente ans. Sur cette terre classique du savoir et du génie, où la main fatale de la barbarie et de l'ignorance ne s'était pas encore à cette époque appesantie sans retour, excité par l'émulation et l'attrait de la gloire, il chercha avec une ardeur nouvelle à acquérir un nombre prodigieux de connaissances. Le Sultan le distingua et l'appela à la cour comme son médecin particulier. La jalousie de plusieurs de ses rivaux le poursuivit dans ce poste honorable, et vainement lui tendit des piéges. Son étoile avait commencé à le favoriser; la calomnie succomba, et le mérite de Maymonide fut reconnu de la manière la plus éclatante. D'après quelques écrivains espagnols, et l'auteur de la *Bibliothèque philosophique arabe*, la fuite de Maymonide en Egypte fut déterminée par un édit que rendit le roi de Cordoue, par lequel il prononcait l'expulsion de tous

les Chrétiens et Israëlites qui ne voulaient pas adopter l'islanisme. Maymonide se conforma d'abord, en apparence, à l'édit, observa extérieurement les pratiques de la religion mahométane, jusqu'au moment où il eût mis ordre à ses affaires, et qu'il eût trouvé une occasion de se rendre en Egypte. Arrivé à Zopha avec sa famille, il fit de nouveau profession de judaïsme, ouvrit une école de philosophie, fut reçu dans le collége de Médecine, gagna sa vie par la pratique de son état, et le commerce des diamans, jusqu'au moment où, à l'extinction de la race des Alides, l'Egypte eut un nouveau souverain. Adel Rahel, c'était le nom du sultan, apprit à connaître Maymonide, le prit sous sa protection, le nomma son médecin, lui fit un traitement considérable, et le défendit contre l'accusation d'un jurisconsulte espagnol qui se plaignait de ce que son passage à la religion mahométane n'était que simulé; le sultan démontra, au contraire, qu'une conversion forcée ne devait être d'aucune valeur, et la synagogue confirma l'arrêt de la justice et de la raison. S'oublier soi-même, et n'exister que pour les autres, était la maxime favorite de Maymonide, et c'est pendant son séjour en Egypte, qu'il eut le plus souvent l'occasion de la mettre en pratique. Regarder le temps comme le bien le plus précieux, était son second axiome. On voit l'application de ces deux préceptes de conduite dans le fragment d'une lettre écrite à un de ses amis, qui avait traduit en hébreu plusieurs de ses principaux ouvrages. Dans le peu de momens que lui laissaient les devoirs difficiles et nombreux de son état, il se livrait avec succès à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la littérature, de la philosophie, de l'éloquence, de la logique, de l'histoire naturelle, de la musique et de l'astrologie. Toutes les sciences lui étaient familières dans l'état où elles se trouvaient alors, et jamais l'activité de son esprit n'avait pu concevoir la possibilité d'un point de repos. Si, par hasard, il lui arrivait d'interdire à quelqu'un de ses amis l'étude de quelque science, ou plutôt prétendue telle, ce n'était que d'après des principes, des

faits, d'après ses réflexions et l'expérience, c'est ainsi qu'il reconnut le néant de l'astrologie, fort en vogue de son temps. Il n'est pas un seul ouvrage sur cette matière, écrivait-il « aux savans de Marseille, que je n'aie lu avec attention. « J'ai cherché à me pénétrer du génie de ces ouvrages, et « je suis resté convaincu que l'on pourrait parcourir tout « ses livres sans pouvoir lire une syllable du Livre des Des- « tins. » Une excellente biographie allemande de Maymonide m'a fait connaître la lettre intéressante d'où ce passage est tiré. Je l'ai transcrit, et j'ai trouvé, dans le même morceau de littérature, une liste analytique des ouvrages qui transmettent à la postérité le nom de Maymonide (1) et les fruits de son génie. Un commentaire arabe sur l'ouvrage hébreu connu sous le nom de *Misna*, se trouve à la tête de cette liste. Rempli d'idées heureuses et ingénieusement exprimées, il a été écrit en arabe, et traduit plus tard en hébreu et en latin. Le second ouvrage est intitulé *Main-Forte*; il renferme une analyse complète de toutes les lois civiles et canoniques des Juifs modernes, travail d'Hercule, dont Maymonide s'acquitta avec un ordre admirable, en se servant d'un hébreu aussi facile qu'élégant et rare à cette époque de la langue. Dans le grand nombre d'usages et d'institutions dont ce recueil se composait, il y en avait une foule que la raison de l'auteur ne pouvait que désavouer entièrement, qu'il n'osait encore de sa seule autorité regarder comme tombés en désuétude, mais qu'il sut embellir et relever par les idées accessoires dont il les entoura. C'est dans les principes et le développement qui lui appartiennent en propre dans cet ouvrage, que l'on a puisé, pour les décisions d'une assemblée religieuse qui a paru, il y a quelques années sur la scène du Monde,

---

(1) Dans le *Journal Religieux*, à l'usage des Israélites, publié en allemand et avec succès, à Dessau, par l'estimable M. Frenkel, sous le titre de *Soulamith*, mot hébreu qui signifie *pacifique*, *conciliatrice*.

et pour répondre victorieusement à des suppositions erronées, les matériaux les plus précieux et les preuves les plus irréfragables; viennent ensuite les chapitres de métaphysique que j'ai traduits; puis un commentaire sur l'ouvrage intitulé : *Chapitres des Pères*, et auxquels les Chapitres précédemment cités servent d'introduction, et un très-grand nombre d'autres ouvrages de théologie, de morale, de métaphysique, de médecine, de grammaire ou de logique, dont je rendrai un compte exact dans une notice bibliographique.

Il faut encore distinguer une lettre qu'il adressa à ses frères du Levant, pour les engager à ne pas laisser refroidir en eux la croyance dans l'arrivée d'un rédempteur, croyance qui, à ce qu'il paraît, commençait à s'affaiblir chez un assez grand nombre.

Je ne m'arrêterai qu'au principal titre de sa gloire, à son grand et célèbre ouvrage, connu sous le titre de *Guide des Hommes égarés* (Moré Nebouchim), ouvrage dans lequel il a exposé et développé les principes établis de la religion naturelle et de sa religion positive, sur les fondemens de la philosophie grecque, principalement de celle d'Aristote, dégagées l'une et l'autre de ce qu'elles peuvent présenter de faux et de minutieux, et ramenées à ce qu'elles ont de plus lumineux et de plus élevé. Il passe pour impossible de se faire une idée du génie et des connaissances de Maymonide, sans avoir lu cet ouvrage, où ceux qui l'étudient avec attention découvrent à tout moment des aperçus et des pensées qui semblent appartenir à des temps bien postérieurs, et qui soulevèrent contre l'auteur toute la foule des hypocrites et des fanatiques qui, à cette époque, existaient dans sa secte, et particulièrement parmi les docteurs du midi de la France; mais les hommes à-la-fois instruits et religieux de toutes les classes prirent énergiquement sa défense. Il triompha de son vivant de la ligue de la haine et de la sottise, et ses ouvrages furent consacrés, pour les siècles à venir, à une admiration aussi infinie que légitime. Les hommes les plus célèbres se sont disputés souvent l'honneur de traduire, en diverses

langues, la principale production de Maymonide, production qui, dans la langue originale arabe, en hébreu, en grec et en latin, existe dans toutes les bibliothèques savantes du monde. Mendelsshon en a le premier traduit quelques chapitres en allemand, dans le journal hébreu qui se publiait, il y a environ trente ans, à Berlin, sous le nom de *Hamasephe le Collecteur*; mais je ne crois pas qu'aucun passage en ait été traduit en français.

Parmi les études auxquelles Maymonide se livra avec une ardeur infatigable, jusque dans l'âge le plus avancé, il faut compter celle des sciences cabalistiques; on voit, avec surprise, qu'elle lui inspirait plus de confiance que les rêveries de l'astrologie : et, dans une de ses lettres, il dit même que peut-être aurait-il fait connaître au monde plus d'une vérité utile, s'il s'était plutôt livré à cette étude. Le peu de notions que nous avons sur ses relations et ses événemens domestiques, nous le montre bon, sensible, compâtissant, porté surtout à un prompt et complet oubli des outrages les plus injustes; père heureux d'un fils, de l'éducation duquel il s'était beaucoup occupé, et qui répondit surtout à ses soins par d'excellentes qualités morales.

La fin de Maymonide, arrivée dans la soixante-dixième année de son âge, mit dans la confusion la plus douloureuse toutes les synagogues du Levant et du Midi; au Caire, à Alexandrie et à Jérusalem, trois jours de deuil et de jeûne furent ordonnés : son corps fut transporté en Palestine. Peu de temps après lui, l'intolérance répandit de nouveau son voile funèbre sur une partie du monde; la secte juive en fut principalement victime; l'ignorance et la superstition devinrent, comme toujours, parmi les opprimés, la suite naturelle des persécntions, comme elles en avaient été la cause parmi les opprsseurs.

Bed Rachi, auteur de *l'Appréciation du Monde*, fut, au commencement du siècle suivant, un des derniers enthousiastes et imitateurs de Maymonide. Celui-ci reprit faveur dans les divers partis de la seconde dispersion, à mesure que le retour de la tolérance et des lumières dissipait peu à

peu, de côté et d'autre, les diverses sortes de ténèbres : surtout de nos jours, il a, comme théologien et moraliste, repris une vogue extraordinaire.

De son vivant, dans la formule de prière (1) consacrée dans toutes les sectes, avec des modifications diverses, et dans laquelle elles invoquent chacune l'arrivée de l'époque qui doit être celle du triomphe de la vérité religieuse, que chacune croit et doit croire posséder pardevers elle, les Israélites de toutes les parties du monde, à ces mots : « Que le règne de Dieu arrive, et de nos jours, » ajoutaient : « Et des jours de notre sublime guide et maître « le grand Maymonide! » Hommage touchant et unique! Et nous tous, animés enfin de l'espoir de voir, après de trop longues calamités, le règne florissant et assuré de la paix politique se joindre au règne presque universel de la tolérance et de la fraternité religieuse et civile ; nous qui, à côté des croyances positives qui peuvent distinguer chacun de nous, regardons, comme l'époque la plus agréable à la divinité et la plus digne d'elle, celle où les liens de l'amitié uniront tous les peuples de la terre, nous invoquons aussi l'Eternel, pour que l'époque fortunée de ces nœuds indissolubles arrive bientôt, qu'elle arrive en notre temps, sous les souverains paternels et légitimes auxquels sont confiés actuellement les destins des peuples; qu'elle couronne enfin leurs triomphes, leur gloire, et un jour leur vieillesse ; qu'elle soit le noble prix de ceux qui l'auront hâtée par des lumières et des vertus; qu'elle soit infinie et universelle comme Dieu même, dont elle sera l'ouvrage (2).

---

(1) Parmi les Juifs, c'est la prière journalière connue sous le nom de *Kadich*, Sanctification.

(2) Les dictionnaires historiques publiés jusqu'à présent en France n'ont donné sur Maymonide, comme sur les autres principaux écrivains juifs de cette époque, que des notices presque totalement dépourvues d'intérêt, et étrangement insuffisantes. La bibliothèque hébraïque de Volf et le dictionnaire italien des écrivains hébreux, du chevalier Rossi, présentent le mérite de l'exactitude; mais il est à

espérer que le philosophe de Cordoue, comme déjà quelques écrivains de la même école, trouveront des biographes entièrement dignes de lui rendre justice, dans les livraisons prochaines, et toujours si impatiemment attendues, de l'excellent ouvrage périodique publié par MM. Michaud. Les travaux et le génie de Maymonide dans les rapports avec la divine législation de Moïse, dont il a été le plus illustre et le plus profond commentateur, se trouvent admirablement bien appréciés dans les savantes notes de l'ouvrage justement célèbre et devenu classique, publié, il y a de longues années, par M. le comte Pastoret, membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, etc., sous le titre de *Moïse, considéré comme législateur et moraliste.*

LANGUE ANGLAISE.

FRAGMENT tiré de la nouvelle édition des *Mélanges de Gibbon*. Londres, 1814;

PAR M. DEPPING.

LORD Sheffield, ami du célèbre Gibbon, a publié depuis peu une nouvelle édition des mélanges de cet historien philosophe. On y trouve plusieurs morceaux qu'on ne lisait pas dans la première, dont nous possédons une traduction française, abrégée, comme elle devait l'être. L'amitié est souvent trop indulgente; l'amitié des éditeurs surtout ne croit jamais faire assez pour la gloire des auteurs dont ils publient les ouvrages. Gibbon a fait un excellent livre sur la décadence et la chute de l'Empire Romain. Mais s'ensuit-il que tout ce que Gibbon a écrit mérite d'être conservé ou réimprimé? Je croirais presque que le traducteur français qui a abrégé les œuvres posthumes de Gibbon a autant contribué à sa gloire que le lord qui vient de les étendre en cinq gros volumes. Qu'importe en effet au public de savoir que Gibbon a lu tel jour tel ouvrage? Quelle utilité retirera-t-on de ses notes insignifiantes? Que faire de ses essais de jeunesse, qu'il était assez d'imprimer une fois?

Cependant tout n'est pas à dédaigner dans ces Mélanges, tels que l'ami de l'auteur vient de les publier. Les Mémoires de la vie de Gibbon, écrits par lui-même, ainsi que ses lettres, le font mieux connaître que toutes les notices biographiques qu'on pourrait faire sur lui. Gibbon s'y peint tel qu'il était, c'est-à-dire flegmatique, un peu égoïste, profond penseur, esprit affranchi de toutes sortes de préjugés, homme appliqué à l'étude et capable des recherches les plus

opiniâtres. C'était un de ces hommes singuliers qui, ne faisant rien pour plaire à la société, lui consacrent pourtant toutes leurs veilles. La révolution française, dont il fut témoin, n'eut point l'approbation d'un penseur aussi inaccessible aux préventions. Il marque dans une foule de lettres l'aversion qu'elle lui inspira. Les cris de ces patriotes-là, disait-il, finiront par me réconcilier avec l'inquisition. Il dit quelque part de Mirabeau, que c'était un orateur qui avait de l'imagination pour dix, et pas assez de sens rassis pour lui seul.

Un morceau curieux qui paraît pour la première fois dans ses Mélanges, ce sont ses réflexions sur le caractère de Brutus, que je vais traduire. On verra, par cet article, écrit quelque temps avant la révolution, que l'historien de l'Empire Romain exigeait d'un vrai patriote autre chose que de savoir bouleverser sa patrie.

Sur le caractère de Brutus.

Le nom de César, tout célèbre qu'il est, n'a pas empêché celui du meurtrier de ce grand homme de passer avec le même éclat à la postérité. Marc-Antoine ne put méconnaître la droiture des intentions de Brutus : Auguste refusa d'abattre ses statues (1). Tous les grands écrivains du siècle suivant se plurent à faire son éloge (2), et quelques siècles après la fondation de l'empire, le caractère de Brutus ne fut plus regardé que comme le modèle de la vertu ro-

---

(1) Plutarch., *in Anton.*, *in Brut.* Les Athéniens avaient érigé des statues à Brutus et à Cassius auprès de celles de leurs propres libérateurs, Harmodius et Aristogiton.

(2) Sous le gouvernement tyrannique de Tibère, Cremutius Cordus fut cité devant le sénat, pour avoir fait dans son histoire l'éloge de Brutus et de Cassius. L'historien allégua, pour sa justification, la tolérance d'Auguste et l'exemple d'Asinius Pollion, de Messala et de Livius, et il ne fut pas au pouvoir du tyran de supprimer ces écrits, ni de changer l'opinion du public. (Tacit., *Annal.* IV, 34, 35.)

maine (3). En Angleterre comme en France, dans l'Italie moderne comme dans l'ancienne Rome, son nom a toujours été cité avec respect par les partisans du gouvernement monarchique (4), et prononcé avec enthousiasme par les amis de la liberté. Peut-être semblera-t-il hardi d'examiner, malgré cet accord des opinions de tous les siècles et de tous les peuples, si l'action de Brutus mérite en effet le nom de *vertu divine*, par lequel on l'a désignée quelquefois. Mais pourquoi un examen sincère ne serait-il pas permis à l'homme impartial ?

Certes, des héros tels que Timoléon, Brutus l'Ancien, André Doria, Gustave Vasa, les trois paysans de la Suisse (5), et les princes d'Orange, dont les plans, conçus avec calme et exécutés avec courage, ont sauvé leur patrie de l'esclavage étranger ou domestique, commandent l'estime et la reconnaissance de tous les cœurs à qui les intérêts de l'humanité sont chers. Que devient le projet de Brutus, si nous le comparons aux actions de ces grands hommes ? Il voulait rétablir la république ; mais il n'était ni assez grand homme d'Etat, ni assez grand général, pour soutenir une entreprise aussi importante. La mort de César, loin de rétablir la république, produisit une suite de guerres civiles, et le règne de trois tyrans, aussi pernicieux par leur union que par leur discorde. Le judicieux Cicéron gémit, dans plusieurs passages de ses Lettres, de ne trouver rien à louer dans les ides de mars que les ides mêmes ; de voir un projet commencé avec une rare fermeté, et soutenu d'une manière puérile ; enfin, d'avoir vu la tyrannie survivre au

---

(3) M. Antonin., *de Rebus suis*, l. 1.

(4) Vellejus Paterculus, écrivain élégant, mais servilement dévoué à la famille impériale, et probablement un des juges qui condamnèrent Cremutius, ne peut dire de Brutus que ceci : *Corrupto animo ejus in diem quæ illi* omnes virtutes *unius facti temeritate abstulit.* (II, 72.)

(5) Simlerus, *de Republicâ Helveticâ.* — Guillimannus, *de Rebus Helveticis*, et la grande Chronique de Tschudi.

tyran, puisque les conspirateurs, satisfaits de leur vengeance et de leur gloire, avaient négligé toutes les précautions nécessaires pour rétablir la liberté publique (6). En effet, tandis que Brutus et Cassius contemplaient avec une sorte de vanité leur propre héroïsme, Marc-Antoine, à qui leur clémence irréfléchie avait laissé la vie et la première magistrature de l'Etat, saisit les papiers et les trésors du dictateur, souleva le peuple et les vétérans, et chassa les conjurés hors de Rome et de l'Italie, sans éprouver d'autre opposition que les remontrances de quelques patriotes (7).

Cependant l'éloquence de Cicéron, appuyé du trop dangereux Octave, ranima dans le sénat l'esprit de la liberté et de la résistance. Brutus et Cassius eurent le temps de s'emparer de la Macédoine et de la Syrie, tandis que les forces d'Antoine se consumèrent au siége mémorable de Modène. Les légions stationnées dans ces provinces éloignées les reconnurent comme proconsuls légitimes ; la puissance de l'Orient tomba en leurs mains, et ils eurent rassemblé une armée de cent mille hommes (8) avant que les triumvirs eussent cimenté leur union par le sang le plus noble de Rome, et avant qu'ils fussent prêts à conduire leurs légions de vétérans contre les derniers défenseurs de la liberté publique.

Pour déjouer les projets du triumvirat, Cassius fut d'avis qu'il fallait agir ensemble et prolonger la campagne jusqu'à l'hiver. Cependant, quoiqu'il fût plus ancien et meilleur soldat (9) que son collègue, il se rendit à la volonté de Brutus, dont l'esprit, tourmenté par une inquiétude vague et active, insistait avec chaleur sur une prompte séparа-

---

(6) Voyez les livres XIV, XV et XVI des *Lettres d'Atticus*.

(7) Voy. *Epistol. ad familiar.*, XI, 2, 3. La chaleur y est modérée par les politesses que Brutus et Cassius adressent au consul. Ils respectent le magistrat en bravant le tyran.

(8) Appien, l. IV, p. 640.

(9) *Fuit autem dux Cassius melior quanto vir Brutus.* (Vellej. Paterc., II, 72.)

tion (10). L'issue de la campagne fut désastreuse; et les deux chefs, renonçant à tout espoir, se retirèrent du milieu des calamités qu'ils avaient répandues sur leur patrie, et mirent fin à leur vie par un acte de désespoir sûrement prématuré. « Brutus et Cassius, dit Montesquieu, se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable, et l'on ne peut lire cet endroit de leur vie sans avoir pitié de la république, qui fut ainsi abandonnée. Caton s'était donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencèrent, en quelque façon, par leur mort (11). »

L'événement des ides de mars a été, pendant dix-huit siècles, un sujet de discussion, et il le sera aussi long-temps qu'il y aura divers points de vue pour considérer les intérêts de la société. Les esprits élevés et énergiques, qui regardent la perte de la liberté, ou, ce qui est quelquefois la même chose, la perte du pouvoir comme le plus grand des malheurs, approuveront que l'on fasse usage de tous les artifices et de toutes les armes dans la poursuite de l'ennemi commun de la société. Ils demanderont comment un tyran qui s'est élevé au-dessus des lois, peut être puni autrement que par des mesures violentes, et si ce qui aggrave le plus son crime doit garantir sa vie et son gouvernement. D'un autre côté, les amis de l'ordre et de la modération, guidés par le calme de la raison plutôt que par la fougue des passions, ne consentiront jamais à laisser un particulier s'ériger en juge et en vengeur de l'injure publique, ou à acheter une délivrance peut-être momentanée par les horreurs de l'anarchie, des vengeances particulières et des guerres civiles.

Le sort de César ne servit qu'à fournir le prétexte de

---

(10) Cette anecdote fut conservée par Messala, qui, à la cour d'Auguste, aimait à citer Cassius comme son ancien général. (Plutarch., *in Brut.* Tacit., *Annal.* IV, 34.)

(11) *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, chap. XII.

l'édit de proscription (12); et peut-être l'ambition du jeune Guise se serait effrayée du massacre de la St.-Barthélemy, s'il n'y avait pas trouvé le moyen de se venger de l'amiral Coligny et d'autres chefs d'un parti qu'il accusait du meurtre de son père (13).

Il est à remarquer que l'assassinat d'un tyran était généralement regardé par les anciens comme un acte de vertu. Il est vrai que, si d'un côté le glaive de la guerre décide ordinairement du sort d'un empire, le poignard de la conspiration a souvent mis une fin heureuse à la tyrannie d'un chétif usurpateur d'une ville de Grèce ou d'Italie. Néanmoins les peuples de l'Europe, ayant adopté des mœurs plus douces, condamnent tous cet acte de violence : c'est que l'Europe a encore devant les yeux les scènes horribles qu'ont produites dans les siècles précédens le fanatisme politique et le fanatisme religieux, tant des catholiques que des protestans.

Pour trouver quelque chose de *divin* (14) dans l'action de Brutus, il faudrait donc la juger d'après les idées des Romains, ou ne considérer que le motif, sans avoir égard au moyen. Ce motif n'était sûrement fondé ni sur l'intérêt, ni sur la passion; son dessein ne lui était point inspiré par le ressentiment ou la vanité : c'était plutôt l'inspiration d'une âme imbue des principes austères des anciennes républiques, qui regardaient l'esclavage comme le plus grand des maux, et la liberté comme le plus grand des biens. Les éloges de l'antiquité et la noblesse d'âme qui respire dans les lettres de Brutus (15), ne font que nous prévenir en faveur de cet illustre Romain. Mais comme l'opinion de l'antiquité ne doit pas être toujours la nôtre, il faudra nous dé-

---

(12) Appien, IV, p. 593.

(13) Voy. le liv. XXXIV de l'*Hist. de de Thou.*

(14) Tho' Cato liv'd, tho' Tully spoke
Tho' Brutus dealt the *godlike stroke*,
Yet perish'd fated Rome.

(15) Plutarch., *in Brut.*

pouiller de ces préventions, et voir par nous-mêmes si le meurtrier de César est excusé ou condamné par le cours de sa vie publique et privée; car c'est d'après la vie entière qu'il faut juger le caractère d'un homme.

Plutarque ne trouve dans toute la vie de Brutus qu'une seule tache, c'est le pillage de Lacédémone et de Thessalonique par ses troupes (16). Mais si Plutarque avait mieux connu les lettres d'Atticus, il aurait trouvé dans ces récits fidèles des événemens contemporains plusieurs traits d'avarice et d'inhumanité, que Brutus n'aurait jamais pu excuser par sa position critique durant les guerres civiles. En voici un exemple frappant:

Quand Cicéron fut nommé proconsul de la Cilicie, son premier soin fut de soulager les villes de son gouvernement, ruinées par les rapines de ses prédécesseurs. La ville de Salamis, en Chypre, excita surtout sa compassion. Scaptius, usurier romain, réclamait de cette ville le paiement d'une créance considérable; les députés de Salamis reconnaissant la dette, offraient d'en payer les intérêts d'après le taux légal fixé par l'édit de Cicéron, savoir, 12 pour cent par an : mais Scaptius exigeait 48 pour cent, conformément au contrat qu'il avait passé à ce sujet; et pour se faire payer, il avait obtenu du proconsul précédent des troupes à cheval, avec lesquelles il alla bloquer la maison du sénat à Salamis. Cet acte d'hostilité fut suivi de la mort violente de cinq sénateurs des plus obstinés. Le proconsul qui s'était prêté si complaisamment à l'expédition guerrière d'un usurier était Appius Claudius, beau-père de Brutus; et quand la province de Cilicie échut à Cicé-

---

(16) Il déclare (*Lett.* XVI ou XXII, édit. de Middleton) qu'il ne souffrirait pas que son père même, s'il revenait au monde, eût un pouvoir au-dessus des lois et du sénat. Il est bien fâcheux que toute cette correspondance, et spécialement cette fameuse lettre, soit suspecte, comme étant forgée dans un siècle où le latin n'était plus une langue vivante. (Voy. d'un côté Tunstal et Markland, et de l'autre, le D.r Middleton.)

ron, Brutus recommanda avec un zèle particulier l'affaire de Scaptius à la bienveillance du nouveau gouverneur. Cicéron, étonné d'abord de trouver une liaison si intime entre un homme de mérite et un infâme usurier, le fut bien plus quand il démêla cette trame odieuse. Le misérable agent disparut; le *vertueux* Brutus avoua qu'il était lui-même le créancier des Salamiens, et quand une fois il eut jeté le masque, loin de plaindre une ville ruinée par sa dureté et son avarice, il insista avec la dernière rigueur sur ses demandes exorbitantes, et engagea Cicéron, dans les termes les plus urgens, à envoyer le même Scaptius en Chypre, à la tête d'autres troupes, pour enlever le capital et les intérêts qu'il prétendait lui être dus. Heureusement Cicéron fut assez ferme pour s'y opposer. « Je désirerais, dit-il en plusieurs endroits, obliger Brutus; mais il m'est impossible de sacrifier à ses intérêts les sentimens de l'humanité, les principes de la justice, mon caractère et l'approbation de tous les gens de bien. Je serai fâché de perdre son amitié; cependant je serai encore plus fâché de renoncer à l'estime que j'ai eue pour lui jusqu'à ce moment (17). »

Il n'y a que les rapines de Verrès qui soient comparables à cette procédure inique, que Cicéron rapporte avec la candeur d'un ami dans sa correspondance familière. La somme due par la ville de Salamis se montait à environ 480,000 fr., et ce n'était qu'une faible partie des sommes énormes que Brutus paraît avoir prêtées à usure d'après un taux semblable (18). En recommandant ses affaires en Asie au soin du proconsul, il lui envoya un volume de requêtes, ou, selon l'expression de Cicéron, de *mandats*.

---

(17) Brutus, dit Cicéron, ne m'a pas envoyé une lettre qui ne contînt quelque chose de singulier et d'arrogant. Ce n'est pas son style qui me cause du déplaisir; mais c'est qu'il oublie ce qu'il écrit, et à qui il écrit. (Voyez à ce sujet les *Lettres à Atticus*, liv. V, 21; VI, 1, 2, 3.)

(18) Par l'intervention de Cicéron, Brutus avait reçu d'Ariobarzane, roi de Cappadoce, cent talens à compte d'une bien plus grande somme qui lui était due.

On se demande par quels moyens un particulier, fils d'un proscrit, et qui n'avait jamais commandé des armées, ni gouverné des provinces, pouvait accumuler une si grande fortune. On ne saurait y répondre; mais on peut former des soupçons assez bien fondés.

Voyons encore d'autres traits de sa vie.

Au commencement de la guerre civile, nous trouvons Brutus dans le camp de Pompée. Ce général avait jadis fait périr le père du jeune héros (19). On a souvent admiré Brutus d'avoir sacrifié la piété filiale à un devoir supérieur. Mais était-ce le devoir, ou n'était-ce pas plutôt la nécessité? Dépendait-il en effet de Brutus, ou de rester oisif, ou de s'enrôler dans l'armée de César, et pouvait-il refuser de suivre le général de la république, son oncle Caton, les consuls, dix consulaires, la plus grande partie du sénat et la fleur de l'ordre équestre (20)? La défaite de ce parti à Pharsale, et la mort de Pompée, en mettant fin à la contrainte générale, dévoilèrent bientôt le vrai caractère et les vues secrètes des principaux partisans.

Les plus modérés, tels que Cicéron, Marcellus, Sulpicius, Varron, tous sénateurs respectables, que le sentiment d'honneur avait conduits sur un théâtre de guerre et de tumulte, aussi peu convenable à leurs talens qu'à leur goût, se déterminèrent à regarder la défaite de leur parti auprès de Pharsale comme décisive, et à ne plus aggraver, par une résistance inutile, la misère de leur patrie. Cicéron, de retour à Rome, évita le Forum et le sénat, et voua ses loisirs et ses talens à des occupations plus douces. Il entreprit de faire passer les beautés de la philosophie grecque dans la littérature latine. Cependant le souvenir de sa souple

---

(19) Plutarch., *in Brut.* Ce père était un des lieutenans du faible Lépidus, qui avait suscité une insurrection en Italie après la mort de Sylla.

(20) Decem *fuimus consulares, etc..... Qui vero prætorii? Quorum princeps M. Cato, etc..... Ut magna excusatione opus iis sit, qui in illa castra non venerunt.* (Philipp. XIII, 13, 14.)

condescendance, comparée à l'honorable résistance de Caton, de Scipion, de Labiénus et de leurs partisans, qui avaient érigé de nouveau l'étendard de la liberté en Afrique (21), vint plus d'une fois troubler le calme de sa retraite.

Ces citoyens, d'un caractère plus énergique et d'une constance mieux soutenue, regardaient comme un crime de désespérer de la république. Les quinze mois que César avait passés dans les bras de Cléopâtre, la campagne romanesque d'Alexandrie et la conquête rapide du Pont, leur avaient laissé le temps d'assembler une nouvelle armée de douze légions, disciplinée par les revers et ranimée par le désespoir. Les champs fertiles de l'Afrique leur facilitaient les moyens de faire la guerre avec succès, et par l'alliance de Juba, leur camp se grossit des Maures et des Numides. L'Espagne était sous les armes, et l'Italie attendait ses libérateurs avec un mélange de frayeur et d'impatience (22). César parut, combattit et triompha de nouveau : l'âme invincible de Caton seul sut échapper au vainqueur, en sortant de la vie.

Telle fut la leçon grande et ferme que le philosophe stoïcien donna à Brutus son neveu. Mais celui-ci fut loin de l'imiter.

Après la bataille de Pharsale, Brutus s'était caché dans les marais de Thessalie ; il fit les premières avances auprès du vainqueur, éprouva sa clémence, et fut admis dans sa familiarité, pour avoir révélé, je ne veux pas dire trahi, ce qu'il avait pu apprendre des desseins de Pompée (23). Il

---

(21) Voyez ses Lettres à Atticus, où il épanche son cœur avec un mélange très-singulier, ou plutôt très-naturel, de courage et de pusillanimité, de patriotisme et d'égoïsme.

(22) *Hist. de Bello Afric.*, 18, 40. Sueton., *in Cæsar.*, 66. Dio. Cass., l. XLIII, p. 338. Cicero, *ad Attic.*, l. XI, p. 7.

(23) Plutarch., *in Brut.* Quelques casuistes espagnols et autres ont cherché à justifier cette conduite. (Voy. Bayle, *Diction.*, art. *Brutus*). Les sentimens d'un homme d'honneur sont la meilleure réfutation de ces sophismes.

quitta ensuite César, pour continuer ses voyages en Asie et en Grèce. Au bout de quelques mois il revint à Rome, s'y livra paisiblement à l'étude de l'histoire et de la rhétorique, et passa une partie de son temps dans la société de Cicéron et d'Atticus. De tristes réflexions sur l'état déplorable des affaires publiques répandaient alors de l'amertume sur tous les entretiens, et particulièrement sur ceux de ces amis des lettres (24).

A l'époque où Cicéron vivait dans la retraite, Marcellus dans un exil volontaire (25), et Caton sous les armes, on devait s'attendre à voir le neveu de Caton éviter au moins toute relation politique avec un usurpateur. Néanmoins, au départ de César pour la guerre d'Afrique, Brutus accepta de sa main le gouvernement de la Gaule cisalpine (26); gouvernement très-important, à cause de la proximité de la capitale, et à cause des légions stationnées toujours dans ces provinces, pour protéger les frontières de l'Italie contre les incursions des Rhétiens. Ces légions fournissaient au gouverneur de la Gaule cisalpine un grand appui dans les troubles civils, puisque quelques journées de marche lui suffisaient pour se porter avec elles sous les murs de Rome (27). L'expérience avait déjà fait connaître à César cet avantage; aussi en nommant Brutus son lieutenant pendant son absence, il lui donnait la plus grande preuve de la confiance qu'il avait dans sa fidélité. Mais supposons que, durant l'absence de César, Rome eût tenté de rompre ses chaînes,

---

(24) Voy. les deux traités de Cicéron, *de claris Oratoribus* et *de Orator.*, qu'il dédia tous les deux vers ce temps à Brutus. Le dernier donna lieu à une célèbre discussion entre eux.

(25) Il se retira à Mytilène, et refusa de profiter de la clémence du vainqueur. Ses lettres (voy. *ad Familiar.*, l. IV) sont pleines de sentimens nobles, et il ne paraît pas que l'écrivain se soit démenti par sa conduite.

(26) Plutarch., *in Brut.* — Appian., *de B. C.*, l. II, p. 477. — Cicer., *ad Famil.*, l. XIII, p. 10.

(27) Montesquieu a déjà fait sentir l'importance de cette conduite. (*Considérat. sur la grandeur*, etc., ch. XI).

et que les fils de Pompée eussent quitté l'Espagne, ou Caton l'Afrique, pour faire une diversion en Italie, quelle aurait pu être la conduite de Brutus ? Sa position l'aurait forcé d'agir, et en agissant, il aurait trahi ou sa foi ou sa patrie. Voilà la cruelle alternative à laquelle il s'était exposé.

Lorsque César, à son retour de la conquête de l'Afrique, vint visiter une partie de la Gaule, Brutus, plein de soumission et de respect, alla lui faire sa cour, et l'accompagna dans son triomphe, pendant lequel on exposa aux regards du peuple romain un tableau représentant Caton dans l'affreux moment où il s'arrachait les entrailles (28) !

Il ne faut pas toutefois dissimuler que vers le même temps Brutus donna quelques preuves de son égard pour la mémoire de son oncle, en épousant Portia, sa cousine (29), et en composant un traité de la vie et du caractère de Caton ; entreprise plutôt honorable que dangereuse, puisque le prudent Cicéron même n'hésita pas de publier un ouvrage sur ce sujet. Le dictateur, pour les réfuter, dédaigna les armes du pouvoir pour celles de l'éloquence, et il censura, dans un discours éloquent, la conduite de Caton, tout en rendant justice à ses deux adversaires Cicéron et Brutus (30). Cette discussion purement littéraire leur fit si peu de tort dans son esprit qu'il nomma Brutus, quelque temps après, le premier des seize préteurs de Rome, en lui donnant la juridiction de la ville et la promesse du consulat pour une des années suivantes (31). Brutus devait-il solliciter, devait-il accepter les premières fonctions dans l'état, des mains d'un maître qui avait aboli la li-

---

(28) Plutarch., *in Brut.* — Appian., l. II, p. 491.

(29) Plutarch. — Cicer., *ad Attic.*, XIII, 9.

(30) Cicer., *ad. Attic.*, XII, 21 ; XIII, 46. César fait l'éloge de ces deux écrits composés en faveur de Caton, mais il est obscur et équivoque ; c'était probablement son intention.

(31) Plutarch., *in Brut.* — Vellej. Paterc., II, 56.

berté, et qui à peine conserva les formes des élections?

. . . . . Tinget solennia campi
Et non admissæ diribet (32) suffragia plebis
Decantatque tribus, et vana versat in urnâ
Nec cœlum servare licet; tonat augure surdo;
Et lætæ jurantur aves, umbone sinistro (33).

On vante encore cet amour de la patrie, ce *grand sacrifice porté par la reconnaissance au patriotisme.* Cependant le vrai patriotisme lui aurait commandé, non de tergiverser, mais de refuser des obligations de cette nature envers l'ennemi déclaré de Caton et de la liberté de Rome.

Bien plus, en sollicitant ces honneurs, Brutus sollicitait l'occasion de s'attacher, par un serment solennel et volontaire, à la personne et au gouvernement de César (34). Peu de jours avant l'exécution de leur fatal projet, tous ces patriotes jurèrent fidélité à César, et en protestant qu'ils regarderaient toujours sa personne comme sacrée, ils touchèrent l'autel de ces mains déjà armées pour sa destruction (35). Nous ne connaissons pas la formule sous laquelle le sénat prêta son serment; elle était sans doute conçue en termes aussi forts que ces fausses protestations de Cicéron: « Nous vous exhortons, « nous vous supplions tous (pour exprimer au nom des autres « ce que je sens moi même), nous promettons tous, non seule- « ment de veiller avec l'attention la plus inquiète sur vos jours « précieux, mais aussi d'opposer notre corps, notre poitrine au « coup qui pourrait vous menacer (36). » Rassuré par de pareils

---

(32) Les éditions ordinaires ont *dirimit*, ce qui tourmente tous les commentateurs. *Diribere* était un terme particulier aux comices, mettre les votes par les divisions régulières.

(33) Lucan., *Pharsal.*, v. 391.

(34) Appien., l. II, p. 494.

(35) Hume, *Dialogue sur les principes de morale.*

(36) Cicer., *pro Marcello*, c. 10.

sermens, le dictateur renvoya sa garde espagnole (37) et ne songea pas à la moindre précaution ; il ne put se persuader que ceux qu'il avait soumis auraient assez de courage, et ceux à qui il avait pardonné, assez de lâcheté pour abréger une vie déjà assez riche en années et en gloire (38). Cependant ses meurtriers furent ceux même qui l'avaient flatté et rassuré par leur serment. Un parjure aussi éclatant ne saurait être justifié, si ce n'est par la maxime dangereuse qu'on ne doit pas garder sa foi aux tyrans (39).

Encore César ne méritait-il l'épithète de tyran que pour avoir usurpé le pouvoir du peuple ; et certes, il en usa avec plus de modération et d'habileté que ne l'aurait fait le peuple même. Déjà les Romains commençaient à jouir de tout le bonheur compatible avec le gouvernement monarchique (40) : à ce gouvernement Brutus avait engagé sa foi et ses services trois ans avant d'enfoncer le poignard dans le cœur de César. Quel nouveau crime avait donc commis le dictateur pour qu'un de ses sujets se chargeât si subitement (41) du rôle d'un assassin ? Etait-ce le seul titre de roi auquel César aspirait qui lui attirait la vengeance du descendant de Junius Brutus ? Tant d'horreur pour le mot, jointe à tant d'indifférence pour la chose, pourrait être excusée dans la populace de Rome ; mais pour un philosophe d'un esprit élevé, il était sûrement indifférent sous quelle dénomination la liberté publique était opprimée, pendant qu'il soutenait lui-même l'oppresseur. Telles sont les reflexions qu'un examen sévère du

---

(37) Sueton., *in Cæsar.*, c. 86.

(38) Cicer., *pro Marcello*, c. 8.

(39) Appien., l. 2, p. 515. Cette maxime est introduite dans une harangue de Brutus au peuple ; mais la harangue est évidemment l'ouvrage de l'historien.

(40) Voy. quelques-uns des projets vastes et bienfaisans de César dans Suétone, c. 44. La réforme du calendrier en est encore une preuve.

(41) Brutus fit le serment de fidélité environ soixante-quinze jours avant l'exécution du complot des conspirateurs.

caractère de Brutus a suggérées à un ennemi de toute tyrannie quelconque, à un homme qui ne sera jamais effrayé par la menace du pouvoir, ni séduit par les applaudissemens d'une populace effrénée, et qui sait que le monarque et le sujet sont également justiciables du tribunal sévère mais impartial de la vérité.

Lara, a tale. — Lara, conte en vers. — *Chez J. Murray, Albermale-Street*, 1814.

Ce petit poëme, en deux chants et en vers héroïques de dix syllabes rimés, a été publié sans que l'auteur se fût fait connaître. Cependant on l'a généralement attribué à un écrivain d'un rang distingué, qui, dans un temps où plusieurs poètes soutiennent avantageusement l'honneur du Parnasse anglais, a été plus d'une fois placé au premier rang parmi eux. Les lecteurs du *Mercure Etranger* ont déjà une idée de la manière originale et du talent de celui dont nous voulons parler, puisque nous leur avons présenté des extraits du *Corsaire* et du *Pèlerinage du jeune Harold*.

Quel que soit, au reste, l'auteur de *Lara*, a-t-il fait un acte de modestie en s'enveloppant du voile de l'anonyme? C'est une question que nous laisserons décider aux lecteurs, en nous bornant à leur indiquer le sujet et la marche de ce poëme, éminemment original.

A ce nom de *Lara*, ceux qui ont feuilleté les chroniques espagnoles penseront peut-être que le poète anglais a voulu célébrer les aventures et la mort funeste de sept jeunes guerriers Castillans, tous frères et portant un même nom; ils seraient dans l'erreur : le poète a jugé convenable de ne rattacher l'histoire de son héros à aucune époque ou à aucun pays. Lara est un jeune seigneur qui s'est volontairement exilé de sa terre natale. Dès le début, le poète nous donne une opinion favorable de son caractère; car il nous

peint la joie qui anime tous les vassaux de Lara, lorsqu'ils le voient revenir parmi eux après une longue absence. Pourquoi les avait-il quittés? C'est la question que se fait le poète, et il y répond aussitôt.

Maître de lui-même dans un âge peu avancé, Lara se met en route sans autre compagnon qu'un petit page. Ses héritiers présomptifs sont assez mécontens de ne pas voir son monument funèbre figurer parmi ceux de ses nobles ancêtres; et la jeune personne qu'il allait épouser, au lieu de se livrer à la douleur, prend le parti philosophique de s'unir à un autre amant.

Malgré son nom espagnol, Lara est, dans tout son voyage, attaqué de la maladie du *spleen*. L'auteur nous le dit peut-être un peu longuement; et quand le jeune aventurier, fatigué de ses courses lointaines, pendant lesquelles ni les plaisirs ni les dangers n'ont pu émouvoir son cœur, revient au château de ses aïeux, sa principale occupation est de contempler en silence leurs portraits. On sait assez combien les subalternes sont empressés d'examiner et de censurer la manière d'être de leurs supérieurs; c'est une consolation de leur dépendance qu'ils ne se refusent jamais : aussi les vassaux de Lara multipliaient-ils les conjectures sur les causes de l'étrange vie que mène leur seigneur.

L'aspect d'une belle nuit, poétiquement décrite par l'auteur, ne fait que renouveler dans l'esprit de Lara des souvenirs pénibles; il court se renfermer dans son manoir. Tout-à-coup on entend dans la salle des murmures, un bruit, une voix, un appel effrayant, un cri long et terrible. — Le silence succède; et les gens de Lara remplis de frayeur, mais faisant la meilleure contenance qu'ils peuvent, s'avancent vers le lieu où l'on semble invoquer leur secours.

Ils trouvent Lara hors de lui et étendu à terre, dans un état propre à inspirer l'effroi et la pitié. Quand il a un peu repris ses sens par leurs secours, il leur parle, mais c'est dans une langue inconnue : son page seul l'entend et lui répond; et ce mystérieux colloque ne donne aucun éclaircissement aux autres habitans du château. Pendant plusieurs

jours, Lara demeure dans une situation qui semblerait le présenter aux hommes soupçonneux comme une victime de quelques affreux remords.

Il se rend à une fête brillante que donne un seigneur, nommé Othon. Il y assiste plutôt en observateur silencieux qu'en ami des divertissemens et de la joie. Tout-à-coup un étranger l'examine. « C'est lui ! » s'écrie-t-il. « C'est lui ! » répètent ceux qui l'entendent. « Qui ? lui ! » ajoute-t-on. Ces cris et cette question si naturelle ne retirent point Lara de son apathie, et l'étranger répond : « C'est lui! Comment est-il venu ici? qu'y vient-il faire? »

Lara ne peut pas cette fois laisser sans réponse une espèce d'attaque si directe. Une conversation s'ensuit entre lui et l'étranger; et tout ce qu'on y comprend, c'est que l'étranger adresse à Lara des reproches qui, pour n'être qu'à-demi indiqués, n'en paraissent pas moins graves. Enfin Othon interpose sa médiation, et l'on convient qu'Ezzelin (c'est le nom de l'étranger) aura le lendemain une explication complète.

« A demain, à demain, » dit Lara; mais en parlant ainsi son air est abattu, tandis que la fierté et même le dédain se montrent dans toute la contenance de son adversaire. On en tire contre Lara des conjectures défavorables; il ne paraît pas s'en occuper, et quitte la fête.

Ici vient un portrait du page de Lara, d'où il résulte que ce jeune homme est étranger et très attaché à son maître; mais l'auteur a sans doute abusé de la liberté d'entrer dans les détails : aussi nous garderons-nous bien de l'y suivre.

Ce page s'appelle Kaled. Pendant la querelle d'Ezzelin et de Lara, il a paru fortement agité; mais fidèle à son plan, l'auteur se garde bien de nous apprendre pourquoi. Ainsi se terminent la fête et le premier chant.

Le second s'ouvre par une description du matin; et ce sujet, devenu lieu commun s'il en fut jamais, intéresse sous sa plume, parce qu'il a eu l'art d'opposer l'éternelle jeunesse de la nature à la situation de l'homme que chaque journée rapproche davantage de sa fin. Il nous montre en-

suite les chefs assemblés à la voix d'Othon ; car « voici « l'heure indiquée où va se proclamer la vie ou la mort de « la réputation future de Lara ».

Chose étrange! Lara est présent à la réunion ; il en attend, avec confiance et d'un air froid, les résultats ; et l'accusateur, Ezzelin, est encore absent, lors même que l'heure est passée. Othon veut l'excuser ; et la réponse calme, mais forte, de Lara, le met tellement en courroux, qu'il le défie au combat. Lara, toujours maître de lui-même, mais disposé à ne pas l'épargner, tire aussi son glaive. On veut en vain les séparer. Le combat n'est pas long : Othon, grièvement blessé, ne veut pas demander la vie. Lara va le faire périr ; mais on lui arrache avec peine son ennemi, et il s'en retourne sans même daigner jeter un regard vers le château d'Othon.

Mais que dire d'Ezzelin? Il a disparu : rien n'annonce d'une manière positive qu'il ait été lâchement assassiné ; cependant Lara seul semble avoir intérêt à ce qu'il ne reparaisse plus, et de violens soupçons s'élèvent contre Lara.

Othon, guéri de ses blessures, arme contre lui, selon la coutume des temps féodaux ; et l'animosité la plus cruelle signale ces dissensions toujours funestes aux vassaux, immolés à des intérêts qui leur sont étrangers. Un premier succès de Lara est bientôt suivi de revers, causés par l'indiscipline de ses gens. Réduits à un petit nombre, ils se déterminent à quitter leur terre natale. « C'est, » dit le poète, « une cruelle nécessité, mais il est plus cruel encore de « mourir ou de vivre sous le joug des vainqueurs ». La frontière n'est pas éloignée ; ils marchent pendant la nuit, et déjà ils se croient en sûreté : soudain paraissent les bannières d'Othon. Lara tourne les yeux vers son page, et celui-ci, par ses regards, lui jure de ne pas l'abandonner, quoique son visage pâlissant annonce une profonde tristesse. Les soldats de Lara ne songent qu'à vendre chèrement leurs vies ; lui-même fait des prodiges. Il allait être vainqueur, lorsqu'une flèche le perce à la poitrine ; il ne voit pas même que Kaled l'emmène loin du champ du carnage. Le tableau que

trace ensuite le poète est très-touchant. On y voit Lara mortellement blessé et couché sous un tilleul, tandis qu'à genoux, près de lui, son page fidèle s'empresse d'étancher avec son écharpe le sang qui sort en abondance de la plaie du chevalier. C'est dommage que le poète, par un défaut très-rare chez lui, ait dit en parlant du page « qu'autrefois « il suivait Lara, et que maintenant il est devenu son seul « guide ».

« His follower once and now his only guide. »

Cette pensée ressemble tout-à-fait aux *concetti* des Italiens; c'est une tache dans ce beau passage, mais c'est la seule.

Les vainqueurs surviennent. Othon, jouissant de son triomphe, adresse la parole à Lara et à Kaled; mais ni l'un ni l'autre ne lui répond. Ils se parlent entre eux d'une voix faible, dans cette langue qu'eux seuls entendent. Lara est tranquille à son dernier moment : son aspect n'est point celui d'un criminel tourmenté par le remords; il expire, en pressant sur son cœur la main de son ami.

La douleur de Kaled est au comble, et le poète nous apprend enfin, ce dont plus d'un lecteur se sera douté, que ce jeune page n'est autre qu'une femme, qu'une amante passionnée.

Comment, où, pourquoi aima-t-elle Lara? Le poète trouve ces questions fort déplacées, et nous déclare qu'elle ne voulut jamais y répondre. Mais apprendra-t-on quelque chose d'Ezzelin? On apprendra seulement que « cette nuit « fut pour lui la dernière. »

L'auteur veut bien ajouter qu'un peu avant le jour, un paysan eut une vision assez singulière, d'où il résulta qu'un inconnu avait jeté dans les flots le corps d'Ezzelin. Le poète conclut, après avoir prié le ciel de recevoir son âme, que Lara ne fut pas son meurtrier.

Le poëme se termine par le tableau des souffrances et du désespoir de Kaled. Là encore, l'auteur fait preuve d'un beau talent : on se rappelle, en le lisant, l'Ophélie de

Shakespeare et la Belvidera d'Otway (1); mais ce rapprochement ne nuit pas au poète moderne; et c'est sans doute pour lui un grand éloge. Après avoir tracé, d'une manière très-pathétique, les souffrances de cette jeune femme, à qui la douleur a ôté la raison, il ajoute : « Cet état ne pou-« vait durer; elle mourut auprès de celui qu'elle aimait, sans « avoir raconté son histoire, mais ayant donné trop de « preuves de la sincérité de son amour. »

A la bonne heure; mais on n'eût pas été fâché de connaître enfin quelque chose de ces mystérieuses aventures. Le poète a voulu renchérir sur madame Radcliffe, qui, du moins, donne à la fin de chacun de ses romans le mot des énigmes qu'elle s'est plu à entasser pendant plusieurs volumes.

Malgré le talent du poète, il n'est pas à croire qu'il puisse éviter les plus graves reproches, ou qu'il ait beaucoup d'imitateurs. Jamais lecteurs ne furent plus *désappointés* que les siens; et, en vérité, son idée première ressemble par trop à une mystification.

R. J. DURDENT.

THE TOUR OF DOCTOR SYNTAX, in search of the picturesque.—Poem; fisth edition, with new plates. — Voyage pittoresque du docteur Syntaxe. Poëme; 5e édition, avec de nouvelles gravures coloriées.

L'ORIGINE de ce poëme est bizarre.

Un artiste publiait à Londres, il y a quelques années, des estampes burlesques, ou plutôt des carricatures dans lesquelles, suivant l'usage, on voyait presque toujours figurer un docteur. Certain auteur conçut l'idée de faire un poëme

---

(1) Dans les tragédies d'*Hamlet* et de *Venise sauvée*.

d'après ces gravures. « Lorsqu'il paraissait une de ces estampes, dit-il, dans la préface, on me l'apportait aussitôt. Je composais alors des vers; mais sans savoir quel serait le sujet de l'estampe suivante. L'artiste, pendant deux ans, ne cessa point de publier, chaque mois, une gravure, et moi je continuai d'écrire; tant et si bien que l'ouvrage, lorsqu'il fut en état de paraître, contenait dix mille vers. Et, pendant tout ce temps, ni l'artiste, ni l'auteur n'eurent ensemble aucune communication, et ne se connaissaient même pas. »

On sent bien qu'un ouvrage composé de cette manière, par un homme de talent, doit offrir beaucoup d'originalité. Il eut, à Londres, un succès prodigieux. Quatre éditions, tirées chacune à deux mille exemplaires, furent épuisées dans l'espace de quelques mois, quoique chaque exemplaire coûtât deux guinées. Un libraire francais (1) en a apporté de Londres à Paris quelques exemplaires de la *cinquième édition;* et c'est ce qui nous fournit l'occasion de parler de ce singulier poëme, peu connu hors du pays qui l'a vu naître.

Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous allons mettre sous leurs yeux une traduction du premier chant. L'estampe qui en a fourni le sujet représente le docteur Syntaxe dans une ample bergère, livré aux plus graves méditations. L'intérieur de la chambre du docteur, ses meubles, sa figure, tout, dans cette estempe, dessinée d'ailleurs et coloriée avee soin, tout est original, et annonce parfaitement le genre burlesque du poëme.

CHANT PREMIER.

L'HEURE de l'école est passée,
L'ouvrage du jour a pris fin;
Reposant sa tête lassée
De tant de grec et de latin,
Le bon Syntaxe en sa bergère

(1) M. Arthus Bertrand.

S'enfonce et goûte un moment de loisir;
Et tandis que sa ménagère
Allait chez la voisine avec soin recueillir
Les bruits, les caquets de la ville,
Seul au logis, Syntaxe peut, tranquille
Pendant une heure, en paix rêver et réfléchir.

Pour augmenter sa fortune modeste
Il songe au moyen qui lui reste :
Mais il a beau méditer et penser;
Sans protecteur, sans puissante entremise
Peut il avancer dans l'église?
A cet espoir, hélas! il devra renoncer,
Et désormais borner sa vue
A l'humble portion congrue.
Tous les dimanches il allait
Dans une paroisse lointaine
Il priait à l'autel, dans la chaire il parlait,
Chantait pouille aux méchans, et les bons consolait.
Heureux s'il trouvait pour sa peine
Un dîné chez quelque fermier.
Il baptisait aussi, des morts disait l'office,
Par des nœuds éternels il aidait à lier
Ceux qui voulaient d'hymen risquer le sacrifice.
C'est ainsi qu'il passait son temps
Aux ardeurs de la canicule,
Ou bien lorsque la neige au loin couvrait les champs.
Mais avec ses leçons, ses sermons, sa férule,
Trente livres sterling formaient tous ses profits:
Pourtant tout augmentait de prix,
La viande, le pain et la bierre;
Et les impôts doublés achevaient sa misère.
Fermant aussi l'oreille à leurs devoirs,
Les enfans lisaient peu, mais dévoraient toujours.
Jadis pour le prix de ses peines
Il recevait au moins quelques cadeaux d'étrennes;
Trop heureux, maintenant, quand le ciel en courroux,
Permettait, comme on dit, de joindre les deux bouts.
Car même le bouleau, la terreur de l'école,
A son tour renchéri ne jouoit plus son rôle.
Alors le professeur prudent
Epargnait la baguette et ménageait l'enfant.
Ah! si bientôt le ciel ne devient favorable,
Il doit quitter son gagne-pain!

Syntaxe ainsi rêvait à son sort déplorable,
Et ses tristes pensers redoublaient son chagrin.
Soudain, comme pendant l'orage
On voit l'éclair sillonner le nuage,

Un projet tout-à-coup vient frapper son esprit.
Il obtiendra la gloire et la richesse.
L'illusion enchanteresse
Brille dans tous ses traits; son front s'épanouit,
Ses traits sont déridés et sa bouche sourit.
Enfoncé dans sa rêverie,
Il déclamait, il marchait à grands pas,
Quand il voit approcher son épouse chérie.
Pour un mari, dans bien des cas,
La visite est embarrassante.
Peindrai-je la mine charmante
De la femme du bon docteur?
Depuis dix ans et plus sa jeunesse est passée,
De ses charmes divins la trace est effacée,
Mais l'amour du pouvoir règne encor dans son cœur.
Son époux le savait; pauvre hère!
D'un humble oui, d'un non qu'il dit avec douceur,
Souvent il cherche à calmer sa colère;
Et cependant, au plus petit malheur,
Le maître et les enfans souffraient de son humeur;
Même s'il fallait croire à la rumeur publique,
De ses ongles parfois appuyant l'argument.....
Mais rejetons cette fausse chronique,
Et pour l'honneur du sexe, ah! disons qu'elle ment.
Mais poursuivons : sa face rubiconde
Brillait aux yeux de mille attraits;
Sa taille un peu courte et très-ronde,
D'une outre avait l'air à-peu-près.
Cette épouse, d'ailleurs fort sage,
Gardait peu cependant la paix dans le ménage.
Beaucoup de femmes ici-bas
Se vengent sur l'époux en perdant leurs appas.

Cependant le docteur, dans le feu qui l'inspire,
Levait au ciel ses mains pieusement :
Il songeait à la gloire où sa grande âme aspire,
Quand sa femme parut; avec étonnement
Elle voit ses transports : quel est donc ce délire?
Son époux, qui le soir lassé de ses travaux,
Aimait dans son fauteuil à chercher le repos,
Court, puis s'arrête, à la porte s'élance,
Et d'un trouble inconnu paraît tout agité.
Madame garde un moment le silence;
Chose assez rare, en vérité!
Mais retrouvant sa volubilité,
De ce fracas veut connaître la cause,
Quel est le but qu'on se propose.
Le docteur lui sourit; puis avec amitié
Parle en ces mots à sa chère moitié :

« Assieds-toi là, ma douce et tendre amie ;
« Ecoute bien : qu'une fois en ma vie
« D'un peu d'attention j'obtienne la faveur.
« Tu combleras mes vœux et mon bonheur.
« Que dis-je ? mon bonheur ; c'est le nôtre, ma chère,
« Qu'en ce moment tu pourras faire.
« Au plus beau des projets tu dois prêter la main.
« Certes, la divine justice
« Par le secours de quelque ange propice
« M'inspira ce noble dessein.
« Tout va changer pour nous, et le ciel favorable
« Désormais nous protégera.
« Des mets choisis chargeront notre table,
« Le vin chez nous à grands flots coulera.
« Une demi-fortune, aux beaux jours, attelée
« De notre jument pommelée,
« En triomphe te conduira.
« Pourras-tu contenir ta joie,
« Quand la fine perkale et l'éclatante soie
« Pour te vêtir offriront leurs tissus !
« Du voisinage alors tu seras la première ;
« Tu règneras partout, et dans la ville entière,
« Et la mode et le ton de toi seront reçus. »

Madame lui répond avec un doux sourire :
« Sans plus tarder, contente mes désirs.
« Dis, quel est ce projet, source de nos plaisirs,
« Qui doit vers la fortune et l'honneur nous conduire ?
« —*Je veux faire un voyage, et puis je veux l'écrire !*
« Ma plume t'est connue, et d'ailleurs.... je me tais.
« Mon crayon saisira les plus riches effets
« Qui s'offriront à ma vue enchantée.
« Déjà ma course est arrêtée :
« Je veux aller, écrire, esquisser, publier !
« Sous mes pas va s'ouvrir une mine féconde,
« Qui produira plus que le Nouveau-Monde.
« A tous les goûts je saurai me plier :
« Je ferai prose et vers, et partout la nature
« De pittoresques traits m'offrira le détail.
« D'autres m'ont précédé dans ce noble travail :
« Mais je les vaincrai tous ; par les Dieux, je le jure !
« Ne sais-tu pas que le docteur Phébus
« S'est enrichi par un très-mince ouvrage ?
« Le mien vaudra mille fois plus,
« Ou je veux l'avaler au retour du voyage.
« Sous peu de jours tous mes enfans
« Vont retourner chez leurs parens ;
« Nous sommes au temps des vacances.
« Prépare tout, mes habits, mes finances ;

« Fais surtout ferrer la jument.
« Je sais bien que j'apprête à rire ;
« Mais je crains peu tout ce qu'on pourra dire,
« Et je l'attends tranquillement.
« Dans quinze jours je pars, et la fin de la lune
« Me reverra sans faute de retour.
« Tandis que ton époux va chercher la fortune,
« Il commet ses foyers aux soins de ton amour. »

Il dit ; et l'ardeur qui l'enflamme
Se communique aussitôt à sa femme :
Cet heureux projet lui sourit.
Pour son départ, dés l'instant, sans relâche,
Elle travaille et se met à la tâche.
Elle passe les jours, les nuits
A rapiècer son linge, ses habits ;
Non sans peine même on rassemble
Un portefeuille assez garni :
Vingt billets d'une livre y sont couchés ensemble,
De toute chose à la fin bien muni,
Et tout bien préparé d'avance,
Syntaxe, plein d'impatience,
Voit arriver l'aurore du beau jour
Où la richesse et l'honneur tour-à-tour
Vont embellir sa destinée.
Dès le matin, la jument amenée
Frappe du pied en hennissant :
Le bon docteur se réveille et descend ;
Embrasse son épouse, et rempli d'espérance
Sur sa haquenée il s'élance.
« Adieu, dit-elle, adieu ; reviens avec bonheur. »
« — *Vale, vale*, répond l'heureux docteur. »

Après ces adieux, on ne tarde pas à voir le docteur Syntaxe tant dans le poëme que dans les gravures, perdu dans la campagne et cherchant son chemin; puis arrêté par un voleur. On le voit ensuite en contestation avec une hôtesse sur la note de ses dépenses; puis disputant dans un collége; bientôt poursuivi par un bœuf qui lui a enlevé sa perruque: bientôt après, il est au milieu des tombeaux; ensuite avec une jeune fille; ensuite chez un libraire, au théâtre de *Covent-Garden*, etc., etc. Enfin, après une longue série d'aventures plus ou moins comiques, le docteur revient chez lui, et reprend possession de son bénéfice. « Et c'est là

que le bon Syntaxe, son cheval et sa femme. mènent la plus douce vie. »

Thus the good parson, horse, and wife,
Led a most comfortable life.

Ce sont les derniers vers du poëme.

On trouve dans l'ouvrage une grande facilité, et beaucoup de descriptions, de scènes originales et comiques; mais il serait possible que ce genre n'eût pas, en d'autres pays, autant de succès qu'en Angleterre. On regarde volontiers, en passant, une *carricature*, lorsqu'elle fait épigramme; mais tout un recueil! C'est beaucoup trop, surtout lorsqu'elles n'ont pour objet que des ridicules peu importans, et qui, d'ailleurs s'ils existent, tiennent pour ainsi dire aux *localités*.

A. D.

English song intitled : THE VICAR OF BRAY (1).

Chanson anglaise, intitulée : LE VICAIRE DE BRAY.

Imitation en vèrs français.

Sous Charles deux régnait l'Episcopat;
Avis me fut devers la sainte Eglise
De me tourner; certes ne fis sottise;
M'advint, de grâce, un beau Vicariat:
Lors de prêcher, plein de reconnaissance,
Respect au Trône, et surtout à l'Autel;
C'est de l'Autel que vient toute puissance;
Damné sera qui ne le croira tel.

Voilà ma règle; il s'agit d'être en place,
Et d'y rester; tout est bon, tout est vrai:
Qu'importe alors et qui vienne et qui passe;
Serai toujours le Vicaire de Bray.

---

(1) *Voyage au Mont-d'Or*, p. 73.

Bientôt pâlit l'orgueil de l'Anglicisme ;
Le saint roi Jacque est soumis au Papisme :
Or, plains celui qui serait Puritain ;
Amis très-chers, me fais Ultramontain ;
Que l'Ignorance est favorable chose !
De tous emplois Ignorance dispose ;
Vite passons au camp de Loyola. . . . .
Jacques chassé dérange ce plan-là.

Voilà ma règle ; il s'agit d'être en place,
Et d'y rester ; tout est bon, tout est vrai :
Qu'importe alors et qui vienne et qui passe ;
Serai toujours le Vicaire de Bray.

La Nation, qui se dit souveraine,
Et qui sait l'être, en appelle à ses droits :
Du Despotisme elle a brisé la chaîne ;
Guillaume règne en vertu de nos lois :
Très-bien jurai qu'à la Charte nouvelle
Obéirais, non sans quelques remords ;
Point ne voulais me faire une querelle,
Et puis d'ailleurs sire Jacque eut des torts.

Voilà ma règle, il s'agit d'être en place,
Et d'y rester ; tout est bon, tout est vrai :
Qu'importe alors et qui vienne et qui passe ;
Serai toujours le vicaire de Bray.

Vint la Reine Anne ; or, suivant ma méthode,
Fallai grossir le troupeau des Torys :
George arriva ; c'était une autre mode,
Parmi les Wighs je jetai les hauts cris.
Au grand Roi George, à l'Electeur d'Hanovre,
Par belle peur de devenir plus pauvre,
Fidèle suis, me conformant au temps,
Et priant Dieu pour ces bons Protestans. . . . .

Voilà ma règle ; il s'agit d'être en place,
Et d'y rester ; tout est bon, tout est vrai :
Qu'importe alors et qui vienne et qui passe,
Serai toujours le Vicaire de Bray.

CHAUSSARD.

LANGUE ITALIENNE.

PENSIERI su l'Istoria, etc. — *Réflexions sur l'Histoire, sur son incertitude et son inutilité ; par le chevalier* Melchior Delphico, *citoyen de la république de Saint-Marin.* Forli, 1807.

L'AUTEUR de cet ouvrage est un publiciste connu en Italie par des ouvrages importans sur la politique. Nous avons quelque motif de croire qu'ayant été obligé de prendre part au gouvernement qu'établirent les Français dans le royaume de Naples, durant leur courte domination, il se vit ensuite proscrit, et se réfugia à Saint-Marin. Voilà sans doute pourquoi il prend le titre de *citoyen* de cette république.

Nous ignorons, au reste, si cet écrivain est encore vivant.

Son livre date de huit années; mais nous ne croyons pas qu'il soit très-connu, surtout en France. C'est ce qui nous engage à en donner une idée.

L'objet de l'auteur est de prouver que l'histoire est *incertaine* et *inutile*. C'est un paradoxe qui pouvait donner lieu à de piquantes observations; mais l'auteur, comme nous le verrons bientôt, ne l'a pas soutenu avec l'esprit et les moyens que son ancienne réputation nous donnait le droit de lui supposer.

L'ouvrage est composé de quatre chapitres. Dans le premier, il cherche quelle a été *l'origine de l'histoire*, *quels furent les progres et les abus de cette science :* le second établit *l'incertitude de l'histoire :* le troisième, *son inutilité, et toutes les erreurs qui dérivent d'une pareille étude :* le quatrième est consacré aux preuves des principes posés dans tout l'ouvrage ; preuves que l'auteur ap-

puie d'exemples puisés dans l'histoire de la république romaine.

Nous nous contenterons de traduire la *conclusion* de son ouvrage ; ce qui suffira pour qu'on en voie le but, et qu'on puisse juger de la manière de l'auteur. Il serait bien facile de combattre son système sur presque tous les points ; mais nous ne le regardons que comme un de ces jeux d'esprit auxquels se livraient autrefois les anciens philosophes, pour s'exercer à la discussion. Plus la question était absurde, plus il y avait de talent à la bien soutenir. C'est dommage que M. Melchior Delphico ne rappelle en rien la manière de discuter des anciens philosophes.

Après avoir longuement énoncé tous les maux dont il voit la source dans l'étude de l'histoire, il s'écrie en finissant :

« L'histoire est-elle donc la boîte de Pandore ? Faut-il offrir tous les historiens en holocauste à la vérité ? La raison ne saurait approuver de pareilles conséquences ; elle ne veut combattre que les abus, que les erreurs qui ne cessent de falsifier et de cacher la vérité des faits. Si nous parvenons, grâces à sa lumière, à nous débarrasser de nos préventions, l'histoire ne nous paraîtra plus que ce qu'elle est réellement, une branche illégitime de l'arbre des connaissances humaines. En effet, en prenant ce mot d'histoire sous sa véritable acception (*ce que les hommes ont fait*, ou *ce qui a été*), nous n'y verrons qu'une grande scène uniquement peuplée d'ombres, de fantômes, qui n'ont aucun rapport avec la réalité. Cette vaine fantasmagorie occupe entièrement la mémoire des hommes au grand détriment de cette précieuse faculté, principale base de l'intelligence. Ne fit-elle qu'allumer l'imagination, c'est encore un mal, puisque l'on pourrait faire un meilleur usage de cette faculté qui crée et orne les grandes idées ; si elle absorbe notre admiration, elle impose à notre esprit une modification qui souvent l'éloigne de la vérité ; enfin, si elle nous porte à l'imitation, les résul-

tats de ces tentatives seront bien plus pernicieux qu'ils ne peuvent être favorables.

« Il paraît donc que cette étude du passé doit être proscrite, puisque la morale, le vrai savoir, l'amélioration du genre humain ne peuvent qu'y perdre beaucoup, et n'ont rien à y gagner. En jetant ensuite les yeux sur l'immense extension qu'a prise cette branche parasite des sciences, on sera frappé de ne la voir formée que d'élémens discordans, dont les produits informes se subdivisent en ramifications encore plus monstrueuses. Tels sont tous ces ouvrages qui composent la filiation, la clientelle de l'histoire. En effet, entre-t-on dans quelque bibliothèque, au milieu de ces volumineuses collections, qui toutes appartiennent à l'histoire, on lit inscrits sur le dos des ouvrages : *Trésors*, *nouveaux Trésors*, *Trésors critiques*. Ces fastueuses annonces imposent à ceux qui se contentent de lire ces titres, en parcourant rapidement les longues avenues des bibliothèques ; mais si l'on prend la peine d'ouvrir ces trésors, qu'y trouvera-t-on ? Des lambeaux de toges sénatoriales, des chlamydes royales, des robes sacerdotales, sans coupter des fragmens d'inscriptions et pierres gravées ; des débris de couronnes, des vases ; des figures d'encriers, de plumes, de tables ; quantité de vieux manuscrits, d'inutiles et absurdes relations ; des examens, de longues dissertations sur tout ce qui a rapport à la manière de vivre des peuples anciens ; et enfin, des amas de médailles, de monnaies, mais seulement décrites et figurées. Ce sont là les perles, les diamans de l'histoire ! Et voilà les précieux objets que s'honorent de renfermer les magnifiques dépôts des sciences !

« Si, à ces considérations sur les innombrables et inutiles superfétations de l'histoire, nous voulons joindre toutes celles qui sont propres à démontrer l'incertitude des choses passées ; si nous réfléchissons combien il est difficile d'espérer le moindre succès de l'imitation de quelques faits particuliers, de quelques entreprises déjà tentées, nous devrons reconnaître que l'étude de *ce qui a été* n'est bonne qu'à surcharger l'esprit, à le rendre incapable de s'enrichir de

connaissances bien préférables. Ce fut donc, selon moi, une grande injustice de la part des prêtres imposteurs de l'Egypte, de traiter Solon et tous les Grecs d'*enfans*, parce que, se livrant très-peu à l'étude de l'histoire, ils n'avaient que de faibles notions de ce qui s'était passé avant eux, tandis que ces prêtres possédaient une chronologie qui remontait aux siècles les plus reculés. Mais ne méritaient-ils pas plutôt ce surnom d'enfans, ces Egyptiens qui courbèrent toujours le dos sous le joug des tyrans et la verge des prêtres; tandis que les Grecs, sans recourir à l'histoire, surent s'élever à la liberté, renversèrent les tyrans, et créèrent les sciences et les arts ou utiles ou agréables aux hommes.

« D'un enthousiasme aveugle pour l'histoire, de la prédilection qu'on lui accordera dans l'ordre de nos connaissances, dériveront toujours des effets semblables à ceux qu'elle produisait en Egypte, et qu'en attendaient les prêtres de cette contrée. Mais comme les partisans de cette science croiraient que le monde rentrerait nécessairement dans l'obscurité du néant, si l'on condamnait à l'oubli des hommes la connaissance des choses passées, il nous semble que l'on pourrait en permettre l'étude comme délassement, et pourvu qu'on évitât tout excès, pourvu que l'esprit humain n'en fût pas accablé, et les progrès de la raison ralentis : et dans ce cas, un seul livre suffirait; par exemple, le *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, ou toute autre compilation plus raisonnable. Cornélius Népos acquit, dans son temps, moins de célébrité et d'estime pour avoir écrit les vies de quelques hommes illustres, que pour avoir réduit toute l'histoire et la chronologie à un petit nombre de pages, et l'avoir ainsi rendue utile sans qu'elle pût être dangereuse. En effet, si l'on considère l'histoire comme un ornement de l'esprit, il suffira de conserver dans sa mémoire les changemens successifs arrivés dans le monde.....

« Quand on aura pris une idée générale *de ce qui fut*, on pourra facilement apprendre dans tous ses détails *ce qui est*; et telle est l'histoire des sciences, qui constitue en grande partie les sciences elles-mêmes. C'est l'histoire des

faits, des expériences, des observations, des découvertes, et non celle des noms et des *ombres*. L'illustre Fourcroy a fait cette belle remarque, « que l'histoire du mercure, pour avoir été l'objet de beaucoup de recherches et de travaux, peut être présentée avec une méthode régulière et systématique, qui la rend comme l'abrégé des principes fondamentaux de toute la science.... » Ainsi la seule histoire qui puisse avoir quelque objet d'utilité, est celle qui s'occupe à chercher et retracer les progrès de l'esprit humain. Et bien que dans ces recherches on rencontre beaucoup d'erreurs, il est cependant consolant de voir comment l'esprit, usant de toute sa puissance pour franchir les bornes ordinaires, s'élance dans les profondeurs du ciel, pour y reconnaître les astres régulateurs du temps, et les lois auxquelles elles obéissent dans leur course; comment il cherche sur la terre et dans les substances qui nous environnent, les moyens de conserver la vie ou de rendre l'existence plus douce; comment enfin il travaille à convaincre les hommes que c'est seulement par la pratique des vraies vertus qu'ils peuvent arriver aux plaisirs, au bonheur.

« Si tel était l'emploi de l'histoire, combien ne serait-il pas à désirer qu'on pût arracher à l'obscurité des temps les noms des bienfaiteurs de l'humanité! Quel éclat ne jetteraient-ils pas sur la science de l'histoire! Mais il en est bien peu de ces noms qu'elle ait su nous conserver; elle a préféré de consigner, dans ses immenses et ennuyeuses annales, des erreurs, et tous les maux, tous les fléaux qui désolèrent l'espèce humaine. Aussi voyons-nous combien les sciences ont marché d'un pas lent. Tout occupée des spectres sanguinaires des siècles passés, l'histoire négligea toujours de noter les progrès de la raison, et d'indiquer l'asile où se cachaient certaines vérités, qui pourtant ne désiraient que d'apparaître au grand jour, pour la consolation des hommes. Ce ne sera que lorsque l'esprit d'attention, le goût naturel pour le vrai portera les peuples vers des recherches plus utiles, qu'on pourra espérer d'autres résultats. Alors on verra pourquoi l'animal qu'on appelle homme, et qui est né pour la raison,

a pu, après tant *de siècles de logique*, ne devenir que raisonneur et non raisonnable; on verra pourquoi, malgré une existence sociale de tant de milliers d'années, il n'a point encore joui d'une forme de gouvernement vraiment humaine et libérale. On reconnaîtra enfin que si l'espèce humaine a fait si peu de pas vers la perfection, c'est une marque certaine qu'elle s'est trompée de route. En trouvant les causes de phénomènes si singuliers, on découvrira les moyens de surmonter les obstacles et de rétablir l'homme dans toute l'intégrité de son être. Alors, sans avoir besoin de recourir aux systèmes, on pourra reconnaître les principes de l'existence, les élémens de la vie; et dès qu'il sera convenu que le physique et le moral ne sont que des phénomènes qui appartiennent aux mêmes principes, la vertu ne rougira plus de se soumettre aux lois de la nature.

« Enfin il nous est permis d'espérer une véritable amélioration, si, loin de surcharger l'esprit de noms, de fantômes, on fixe son attention sur des objets réels et intéressans, qui ne sont négligés que parce qu'une foule d'hommes qui cependant avaient été formés par la nature pour le génie, se sont abandonnés à de vaines occupations. Délivrons-nous donc de cette fausse idée, que nous avons de vraies connaissances sur l'antiquité, et que nous pouvons devenir savans par des systèmes, des hypothèses.

« Le public, cédant aux préjugés reçus, a toujours professé de l'admiration pour les hommes des temps anciens; et les savans des derniers siècles, je dis savans en notes, en érudition plus qu'en vérités, établirent des méthodes d'imitation. Je crois avoir démontré combien cette conduite est erronée, et en contradiction avec les besoins de l'homme. Et pour plus grande conviction, j'ai prouvé, par l'exemple des Romains, que si l'ignorance et la superstition ne rendent heureux ni l'homme, ni les nations, nous ne pouvons admirer, et ne devons pas imiter ce peuple, cette république qui resta plongée, pendant une si longue suite de siècles, dans les erreurs héréditaires et l'ignorance de ses fondateurs. Parce qu'un Appius Claudius, pérorant le peuple romain,

lui persuada que c'était pour avoir conservé religieusement les anciennes coutumes (*mores majorum*), c'est-à-dire, la doctrine des auspices sur la manière dont buvaient et mangeaient les poulets, que la république était parvenue au plus haut degré de splendeur, devrons-nous donc aussi nous rendre aux conseils des docteurs de la même espèce? Parce que les Romains crurent qu'ils devaient l'extension de leur empire à ces moyens surnaturels, faudra-t-il ajouter foi, comme eux, à de pareilles extravagances? On sait, au reste, que ce n'est pas la grandeur de l'Etat qui fonde le bonheur du peuple, et les Romains en firent une bien cruelle expérience. Cependant, il y a encore nombre de savans qui, toujours imbus de ces idées de la grandeur romaine, dont on berça leur enfance, s'obstinent à voir seulement sur les sept collines la *cité heureuse*, la patrie de la liberté, le modèle des gouvernemens. C'est ainsi que les doctes paient aussi leur tribut aux préjugés. Machiavel, déplorant la dégradation morale et militaire de l'Italie, en attribue la cause à l'oubli de la gloire des Romains, à l'ignorance de leur histoire. Mais quelle est donc l'époque où les adorateurs du vieux Quirinus méritent, selon lui, l'hommage des autres peuples? Le très-moraliste Caton, qui vivait dans le prétendu âge d'or de la vertu romaine, reconnaissait, même de son temps, la dépravation de la morale publique et privée. Depuis Caton jusqu'à nous, on pourrait indiquer une série chronologique d'auteurs, qui, dans tous les siècles, ont déclamé contre les turpitudes de l'âge dans lequel ils vivaient, tout en faisant l'éloge des âges précédens. Ainsi il serait assez difficile de trouver à Rome une époque que l'on puisse citer comme morale, si ce n'est celle où les Romains étaient entièrement plongés dans la fange de la superstition et de l'ignorance. Dans ce cas, ce serait un grand argument en faveur du fameux paradoxe du citoyen de Genève.

« C'est ainsi que se confirme de plus en plus l'assertion que j'ai émise, que notre admiration pour l'histoire fascine l'esprit humain, et peut le porter à des extrêmes très-oppo-

sés à ses véritables intérêts. Or, si l'on ôte de l'histoire l'utilité dont elle peut être par les exemples qu'elle fournit, je ne vois plus trop à quoi peuvent être bons les innombrables volumes qu'elle a produits. Dira-t-on que c'est la *science de l'homme?* Mais c'est là un mot vide de sens. D'ailleurs je répondrais que pour bien *connaître l'homme*, ce n'est point aux historiens, ni aux moralistes, mais aux physiciens, aux médecins qu'il faut s'adresser : eux seuls ont la science des causes, de la réalité. Si du moins l'histoire nous excitait à chérir nos semblables, je ferais des vœux ardens pour qu'une loi de l'humanité sanctionnée par tous les codes, en prescrivît la lecture continuelle, journalière; mais elle est loin de produire ces bienfaisans résultats..... Maintenant c'est au lecteur à prononcer. »

Ainsi se termine la longue diatribe de Melchior Delphico contre l'histoire. Nous croyons inutile de faire ressortir le vague, l'incohérence et souvent les contradictions qu'offrent ses raisonnemens. Que prétend-il nous apprendre? Qu'il y a beaucoup d'erreurs dans les récits des faits; que l'on s'est souvent trompé sur les causes des événemens? Personne n'en doute. Est-ce une raison pour proscrire l'histoire? Ne nous apprend-elle pas, par l'exemple d'un Alexandre, d'un Charles XII, que les conquérans sont les fléaux de l'humanité? Ne flétrit-elle pas, ne livre-t-elle pas à la haine des nations les usurpateurs et les tyrans? N'offre-t-elle pas à notre admiration les bienfaiteurs de l'humanité? Si les hommes ne savent pas profiter des exemples qu'elle met sous leurs yeux, il ne faut pas l'en accuser, mais bien notre ignorance, notre légèreté, nos passions. Nous persistons à penser, avec le sage Rollin, que « l'histoire est « l'école commune du genre humain, également ouverte « aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets. »

A. D.

Au Rédacteur du MERCURE ÉTRANGER.

J'AI l'honneur de vous transmettre deux sonnets italiens que je vous prie d'insérer, avec leur traduction, dans votre estimable journal. L'auteur est M. Michel Bolaffi, membre des académies de Venise et de Florence, dont j'ai déjà eu occasion de parler plusieurs fois dans ce journal, et auquel les lettres doivent la traduction en vers italiens d'un poëme théologique du quatorzième siècle, du rabin Gubical, poëme dédié, par un hommage naturel et mérité sous plusieurs rapports, à l'illustre et savant évêque Grégoire de l'Institut. Il est aussi auteur d'une traduction en vers italiens, du célèbre dithyrambe de notre immortel Delille sur l'immortalité de l'âme.

M. Bolaffi, fixé à Paris, s'occupe en ce moment de la traduction d'un de nos poëmes épiques et nationaux (*la Henriade*). Ainsi ses travaux littéraires ont pour objet de rendre hommage, soit à la croyance qu'il honore par ses talens, soit à la nation au milieu de laquelle il est né, soit à celle qui lui accorde une flatteuse hospitalité. Sa traduction du poëme qni intéresse nos plus chers et glorieux souvenirs, doit être soumise au suffrage de celui de vos collaborateurs dont le nom et les travaux sont justement revendiqués par les deux nations dont l'ouvrage de M. Bolaffi intéresse également la gloire.

Le douloureux sujet du petit poëme que je vous transmets, n'est d'ailleurs que trop véritable : la jeune et bien intéressante épouse de M. Bolaffi est morte récemment à Paris.

M. B.

SONETTO

per la morte della virtuossima signora LIA BOLAFFI, *del di lei consorte* MICHELE BOLAFFI, *cantante al servizio di S. M. il Rè di Francia, e Membro di diverse Accademie.*

DOLCI sembianze, amate luci sante,
Sede perenne di fulgor celeste,
Amor, d'ogn' altro amore il più costante,
E più ricolmo di tendenze oneste,

Candidi affetti, che beata feste
Questa non di voi degna anima amante,
E in l'afflitto mio cor dolce spargeste
Balsamo, e vita, e speme consolante,

Cor generoso di virtute stanza,
Che m'additasti oguor lo retto calle,
E come il male con ragion s'attempre,

Perchè partiste a eterna dimoranza,
E me lasciaste in quest 'oscura valle
Misero, desolato, a pianger sempre?

RISPOSTA Sonetto del medesimo.

PERCHÈ partii! tu mel dimandi! e'l puoi!
Per quel che tutto muove amor divino,
Che al vivo lampo degli arcani suoi
Smarrissi il volgo, e l'appellò destino.

Finch' e' mi tenne ad abitar fra voi
Nel breve di mia vita aspro cammino
Primo tu fosti nel mio core, e a' tuoi
Preziosi dì vegliai pur da vicino.

Or ch' ei mi trasse al fonte suo beato,
Solo mi resta quì l'ardente zelo,
Che tu viva di mè più fortunato.

Deh ti conserva, e allor che il fragil velo
Depor dovrai nel fango ond' egli è nato
Vivremo uniti eternamente in cielo.

SONNET

sur la mort de la vertueuse madame BOLAFFI, *épouse de* MICHEL BOLAFFI, *chanteur au service de S. M. le Roi de France, et Membre de plusieurs Académies.*

« C'EN est donc fait, ô ma douce amie! Je n'admirerai plus « l'éclat de tes beaux yeux; je ne verrai plus ce charmant « visage où régnait la candeur; je ne jouirai plus de cette « tendresse à toute épreuve qui contribua si souvent à faire « renaître l'espérance et la joie dans mon cœur affligé. Ame « généreuse, sanctuaire de toutes les vertus, qui furent pour « moi une source de bonheur, et qui m'apprirent à supporter « les chagrins de la vie, pourquoi m'avez-vous abandonné, « pour un séjour que vous ne quitterez plus? Pourquoi « m'avez-vous laissé seul sur cette terre de douleur, où, loin « de vous, je n'ai d'autre consolation que mes larmes et mon « désespoir? »

RÉPONSE au Sonnet précédent.

« CHER époux! tu me demandes pourquoi je t'ai quitté? « Hélas! le cruel Destin, dont les secrets sont impénétrables, « avait fixé le terme de ma carrière. Tant qu'il me fut permis « de vivre au milieu de vous, pendant le court espace de ma « triste existence, tu régnas seul dans mon cœur; je te con- « sacrai tous mes soins; maintenant que par la volonté cé- « leste j'habite le séjour de l'éternité, mon désir le plus ar- « dent est de te voir heureux. Je t'en supplie, au nom de cet « amour que tu me portes, ne te livres pas au désespoir. « Lorsqu'un jour la terre réclamera tes dépouilles mortelles, « tu viendras rejoindre au ciel ton amante adorée : ce n'est « que là que nous serons inséparables. »

LANGUE ALLEMANDE.

Das Germanische Europa, ins Besondere Dentschland vor mid zeit dem Jahre, 1814; *von* Reitemeier. —

L'Europe germanique, ou Traité des Associations défensives, par Reitemeier, *conseiller d'état danois. Kiel*, 1814.

La Barbarie européenne des Romains, comprenant la Germanie, s'étendait depuis le Rhin et le Danube jusqu'aux confins de la Barbarie asiatique; quatre ou cinq nations absolument nomades occupaient ce vaste terrain. Les peuplades voisines du Rhin exerçaient un peu d'agriculture à la manière de quelques tribus arabes, sédentaires seulement dans le temps des semailles et de la récolte. Aujourd'hui toute l'Europe occidentale, jusqu'aux frontières de la Russie et de la Turquie, est habitée par deux grandes nations d'origine à peu près commune, les *Germains de race* et les *Germains romanisés*. Ces deux divisions embrassent les peuples les plus civilisés, et qui commandent à toutes les autres parties du globe.

Le phénomène de splendeur et de puissance qu'ils déploient, est le produit de trois grandes révolutions qui se sont succédées à la distance de cinq cents ans chacune.

La première fut provoquée par les Germains de l'est et par la faiblesse de l'empire romain, qui leur permit d'envahir l'Italie, les Gaules et la presqu'île des Pyrénées.

Les noms de Lombards, de Francs, de Goths y devinrent des titres de noblesse, désignant une classe d'hommes séparés de la foule par un droit civil particulier, et par la différence de son costume national, la fourrure germanique. Successivement le vainqueur contracta des mariages avec les indigènes, ou se les associa pour frères d'armes; il

finit par échanger son culte contre celui des Romains. Dans ce passage, la langue et les mœurs des Germains furent modifiées par celles de la population romaine; mais en recevant les Romains dans le droit civil germanique, le conquérant imprima son cachet à tout l'ordre social, dont les rapports privés et politiques se réglèrent d'après son génie. Ce mélange produisit les Germains romanisés.

Les Germains occidentaux, servant de barrière à l'empire romain sur beaucoup de points, n'avaient pris que peu de part à l'invasion; ils étaient restés ou rentrés dans leurs foyers. A leur tour, ils se répandirent sur les possessions romaines le long du Danube et du Rhin, ainsi que sur la Grande-Bretagne; les contrées de la rive gauche du Rhin et de la rive droite du Danube et celles des Alpes, n'ayant été que faiblement romanisées, reprirent sans difficulté le caractère germanique. Dans la Grande-Bretagne, la langue et les mœurs du conquérant reçurent une légère teinte de civilisation romaine; mais l'individualité germanique resta prépondérante. Entre les Germains de race et les Germains romanisés, le langage, la religion et la civilisation formèrent une ligne de séparation très-prononcée. La différence seule du langage s'est conservée; car successivement tous les Germains de race ont adopté le christianisme volontairement ou contraints par la force; les contrées du Rhin au 6e., celles de l'Elbe au 8e., la Scandinavie au 10e. siècles. Les arts de l'industrie et les lettres s'y sont introduits en même temps. La seconde révolution, qui mit en mouvement l'Europe germanique, fut suscitée par le danger dont la menaçait l'Orient, et par le zèle de la religion.

Au même signal les peuples chrétiens marchèrent pour reconquérir la Terre Sainte, expulser les Maures de la presqu'île des Pyrénées, et convertir les Slaves. Ce grand mouvement s'est prolongé pendant plus d'un siècle. Les croisades ont manqué leur but principal; mais les Maures ont été expulsés de la presqu'île des Pyrénées, et au-delà de l'Elbe s'est formée une nouvelle Germanie.

La Germanie allemande méridionale, par opposition à la

Germanie septentrionale (la Scandinavie), ne s'étendait que jusqu'aux bords de l'Elbe.

Les peuples, qui des bords de l'Oder, de la Duna, de la Vistule s'étaient transportés au-delà des Alpes et des Pyrénées, n'avaient laissé dans leurs anciennes demeures qu'une population germanique très-diminuée; les peuples slaves profitèrent de cette faiblesse pour s'établir dans une partie du Holstein, dans le Meklenbourg, le long de l'Elbe, de la Saale, dans les montagnes de la Bohême, sur l'Ems jusqu'à l'Adriatique. Leurs invasions obligèrent les Allemands à prendre des mesures de défense, qui bientôt furent soutenues par le fanatisme à propager leur foi, par l'esprit de chevalerie et par le goût du butin.

Les provinces de Saxe, de Brandebourg, de Lunebourg, de Meklenbourg, du Holstein oriental, de la Poméranie, de la Prusse, de la Courlande, de la Livonie d'une part, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole de l'autre, furent reconquises sur les Slaves. La force contraignit quelques-unes de ces provinces de prendre le caractère germanique; d'autres, comme le Holstein, le Meklenbourg, la Poméranie, l'adoptèrent par choix, en attirant des colonies Allemandes, à l'exemple des grands ducs de la Transylvanie. C'est ainsi que, dans le 12^{e}. siècle, se forma la nouvelle Germanie, qui, dans la suite, s'agrandit encore par l'acquisition de la Bohême, de la Silésie et de la Moravie; elle touche aujourd'hui les frontières de la Russie et de la Turquie, puisque la Hongrie et une partie de la Pologne en dépendent.

Considérée dans cet ensemble, la nouvelle Allemagne surpasse l'ancienne de plus du double; c'est une colonie moins riche que celle des Indes, mais plus importante pour l'Europe germanique que toutes les colonies d'outre-mer.

On peut partager la population de l'Allemagne en Germains de race, en Slaves germanisés et en Slaves de race entremêlés de colons allemands. Vu que l'antipathie des peuples, suite ordinaire du mélange, entraîne de graves inconvéniens, et que celle des Slaves a manqué de devenir

très-dangereuse aux Germains dans le 14^e^. siècle, il faut engager les Slaves qui nous restent à se germaniser volontairement; il en résulterait un grand avantage pour l'Europe en général, pour l'Allemagne en particulier, et plus spécialement encore pour celle des puissances germaniques qui se trouve chargée de la défense du point le plus difficile des frontières.

En partant de l'ancienne Allemagne, la même souche a envoyé ses branches dans les contrées romaines et slaves. Malgré toutes les aberrations des différentes branches, il y a parmi elles une empreinte d'égalité, non seulement par rapport à la vie domestique et à l'ordre politique, mais encore concernant la religion, les idées générales, les sciences et les arts. Sous ces rapports, l'Europe germanique représente une unité qui, lorsqu'on fait attention à ses limites géographiques, devient encore plus frappante. De tous les côtés, la partie orientale exceptée, des mers la séparent de tous les autres peuples; à l'est, la Slavie russe et la Grèce turque ainsi que la religion grecque et l'islamisme en constituent les frontières. En conséquence, la grande Germanie, ou l'Europe germanique, ressemble au monde chinois; mais elle n'a pas, à l'exemple de cet empire, confiné son activité dans ses limites. En Chine, une stagnation léthargique arrête tous les genres de progrès; en Europe, tous les genres d'industrie renouvellent sans cesse l'existence sociale des peuples.

Le développement de la vive intelligence qui en est la cause doit être regardé comme le troisième levier qui, depuis le 16^e^. siècle, a donné aux peuples germaniques un mouvement nouveau, source d'une suite de révolutions les plus remarquables; leur courage, soutenu de la boussole et des armes à feu, a fondé au-delà des mers une grande Germanie nouvelle, dont le sort se lie étroitement au bien-être de l'ancienne. Le bénéfice direct des colonies est échu, avec plus ou moins d'avantages, à tous les peuples germaniques de l'Europe, les Allemands et les Italiens exceptés. Cependant, avant le passage du Cap de Bonne-Espérance et la

découverte de l'Amérique, les Allemands et les Italiens étaient à la tête de l'Europe par leur commerce et leur industrie. La ligue anséatique est la plus forte conception mercantile du moyen âge; ces deux peuples paraissaient donc plus propres que tous les autres à tirer parti de la découverte du nouveau-monde; s'il en est arrivé autrement, c'est que leur époque était passée.

Parmi les Germains romanisés, les Portugais et les Espagnols ont fait les plus beaux établissemens d'outre-mer; parmi les Germains de race, les Frises et les Anglo-Saxons ont réussi le mieux. En dernier lieu, les Scandinaves ont aussi participé directement au bénéfice des colonies.

Par la fondation de la Germanie indienne, l'Europe germanique est parvenue à une sorte de suprématie universelle. Le grand problème qui doit nous occuper, c'est de trouver le moyen de maintenir l'Europe à la hauteur où elle est parvenue.

La seconde section de l'ouvrage de M. Reitemeier traite des associations défensives des Germains, antérieures à l'année 1813; il les divise en unions de race, d'états et d'empires. Après en avoir parcouru toutes les nuances, sa route le conduit au temps actuel et à la recherche de ce qu'il y a à faire. Nous ne le suivrons pas dans le détail de ses vues; il nous suffira d'en indiquer quelques unes.

Conformément à l'idée qui représente l'Europe germanique comme un ensemble de systèmes, il veut que l'Angleterre accorde à tous les peuples germaniques, à la Prusse, par exemple, et à l'Autriche une part aux possessions coloniales. M. de Reitemeier croit qu'il serait du propre intérêt de l'Angleterre de ne pas s'obstiner à jouir exclusivement du monopole de la marine. Le traité d'alliance conclu au commencement du mois de mars dernier, entre quatre des grandes puissances, doit servir de base à la nouvelle union des peuples germaniques, et de régulateur au droit des gens qu'on doit fixer. La Russie constituant à elle seule tout un système politique, celui des peuples slave, ne peut entrer que comme garant dans le système politique des peuples ger-

mains. — Quant à l'Allemagne, l'auteur lui donne une double union, et deux puissances protectrices jouissant chacune de la royauté héréditaire de l'Allemagne, mais l'exerçant alternativement.

OE.

A M. le Rédacteur du MERCURE ÉTRANGER.

MONSIEUR,

JE vous transmets la traduction d'un morceau de littérature anglaise sur le célèbre ouvrage de madame de Staël, intitulé *De l'Allemagne*. Comme un véritable monument de la gloire littéraire de la France, l'ouvrage de madame de Staël a reçu, dans nos journaux, le tribut d'éloges auquel il devait si justement prétendre ; mais comme monument et témoignage de la gloire littéraire d'une nation voisine, c'est dans votre journal, Monsieur, destiné à resserrer les liens intellectuels et moraux des peuples, qu'on lui doit un hommage qu'il n'y a pas encore obtenu : et c'est à ce titre sans doute, que vous jugerez convenable de faire de cet article de l'*Edinburg's Review*, l'emploi le plus propre à en donner une idée satisfaisante. L'insertion de cet article, en tout ou en partie, dans votre journal, serait à la fois un hommage rendu par la littérature française et anglaise, à un ouvrage, qui en contribuant à la gloire littéraire de la France, est destiné principalement à consacrer parmi nous celle de l'Allemagne. L'histoire se rappellera avec un faible intérêt les vicissitudes politiques et militaires qui, tour-à-tour, précipitèrent en deçà ou au-delà des Alpes et du Rhin, les enfans des Gaules et de la Germanie ; mais tant que le flambeau sacré des lettres et des arts brillera au sein de la culture et de la civilisation européenne, l'ouvrage de la célèbre fille de Necker fera l'honneur des deux peuples les plus éclairés de l'Europe. Dans ses excellens ouvrages elle a su pour la pre-

mière fois réunir les prestiges de l'imagination, la mélancolie du sentiment et les richesses de la science; reconcilier les profondeurs scrutatrices de la philosophie avec les charmes consolants ou les terreurs salutaires d'une croyance éclairée, et frapper l'imagination par le contraste des impressions diverses d'un génie dont l'humanité s'honore, et d'une humilité religieuse si bien convenable à sa triste fragilité. Madame de Staël voyage en ce moment dans la terre classique des arts, et le Capitole va revoir encore le chantre de Corinne. Le moment où tant de chefs-d'œuvres immortels, enlevés par les mains de la victoire, y reviennent par le cours des événemens politiques, serait un sujet digne d'exercer sa plume, si le noble patriotisme qui la distingue, non moins que les plus rares talens, n'était garant que ce n'est jamais par un pareil ouvrage qu'elle enrichirait le monde littéraire de quelque nouvelle production. Puisse-t-elle, bientôt revenue dans sa patrie, pouvoir célébrer en pages éloquentes le bonheur dont elle la verrait jouir sous l'égide légitime, protetrice et paternelle du digne frère d'un monarque surnommé le Restaurateur de la liberté française, et célébrer la gloire, qui serait alors le partage de ce beau pays, lorsqu'il cueillera de nouveau ces lauriers des arts, de l'esprit et du goût, que les nations ne trouvent ni dans l'ivresse d'une ambition fausse, vaine et funeste, ni dans les inquiétudes et les douleurs de l'infortune et de l'humiliation (1).

M. B.

---

(1) La littérature allemande a eu récemment un nouvel et illustre adversaire; je veux parler de M. Lemercier, dans le brillant discours d'ouverture de son cours de poésie épique à l'Athénée royal de Paris. Je me propose, et c'est pour ainsi dire pour moi un devoir, d'adresser à l'estimable auteur d'*Agamemnon* une lettre qui contiendra, à côté de respectueuses observations littéraires, l'hommage de mon admiration, comme Français, pour les talens et les sentimens qu'il a développés dans la séance véritablement mémorable dont je viens de parler.

De l'Allemagne, par Mme de Stael.

Extrait de l'Edimburg's Review. vol. 22. (1)

[PREMIER ARTICLE.]

La plupart de nos lecteurs savent sans doute que cet ouvrage fut supprimé il y a environ trois ans, après avoir passé par le rigoureux examen des censeurs. La manière dont l'ouvrage fut examiné, sa suppression et la lettre du ministre de la police, relatées dans la préface, sont des faits extrêmement curieux; ils peuvent servir à caractériser le gouvernement de Bonaparte, et fournir des documens pour l'histoire générale de sa tyrannie envers la littérature. Pour tout autre ouvrage, les circonstances qui ont accompagné sa publication en seraient la partie la plus intéressante; mais le livre de madame de Staël ayant un mérite réel, il doit être seul l'objet de nos considérations.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, l'Allemagne était particulièrement honorée parmi les grandes nations de la chrétienté; elle occupait un rang distingué en Europe, par ses découvertes et ses inventions dans les sciences et dans les spéculations abstraites, aussi bien que dans les connaissances positives: elle n'était pas moins célèbre par son génie dans l'art de la guerre, et surtout par sa révolution théologique, qui avait ouvert les yeux à une grande partie de l'Europe, et brisé les fers de l'autre; mais elle était sans littérature nationale. Le pays de Guttemberg, de Copernic, de Luther, de Kepler et de Leibnitz, ne possédait pas, dans sa propre langue, d'écrivain dont le nom fût connu des nations voisines. Les militaires de l'Allemagne et les hommes d'état, les philosophes et les savans de ce pays étaient déjà célèbres, que les écrivains allemands n'étaient point encore connus. Les nations du midi semblaient comme engourdies, l'Espagne formait un contraste frappant avec l'Allemagne. Les Espagnols avaient toute l'apparence

---

(1) Nous devons la traduction de cet extrait à Mlle *Emma D****, jeune personne a peine âgée de seize ans. (*Note du Rédacteur.*)

d'un esprit cultivé, mais ils ne possédaient qu'une littérature indigène, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ils avaient depuis la réforme cessé d'exercer leur esprit; ils nourrissaient leur mémoire de la lecture de leurs poètes, qu'ils se contentaient d'admirer, sans oser faire un pas de plus pour les surpasser. Métastase était chez les Italiens le seul poète renommé. La délicatesse de leurs organes pour les arts du dessin tenait lieu de génie; mais là les monumens des temps anciens avaient encore conservé les traces vivantes de l'antiquité. La rivalité des petits états dont l'Italie se compose, et la gloire des premiers âges jetaient quelque intérêt sur l'histoire littéraire. L'esprit national avait conservé cette tendance vers les sciences expérimentales, à qui Galilée est peut-être redevable de sa réputation; ce même esprit commençait aussi à prendre quelque part aux efforts communs, pour découvrir les moyens d'améliorer la condition de l'espèce humaine, par des recherches dans les principes de la législation et de l'économie politique. Ce fut là le caractère principal de l'esprit pendant le dix-huitième siècle. De quelque manière que l'on puisse considérer le goût ou les opinions de Montesquieu, de Voltaire, Buffon et Rousseau, personne du moins ne peut contester la vigueur de leur génie. Dans cette même période, nous, Anglais, n'avons perdu aucun de nos anciens titres à la gloire; nous nous sommes particulièrement distingués dans le genre de l'histoire, de l'éloquence; nous oserons même ajouter de la peinture.

Mais l'Allemagne offrait seule l'exemple d'une nation civilisée, instruite et versée dans les sciences, qui ne possédât point une littérature : les ballades chevaleresques du moyen âge et les efforts des poètes de Silésie, dans le commencement du dix-septième siècle, ne faisaient que rendre ce défaut plus choquant. Le français était la langue de toutes les cours; et le nombre des cours, en Allemagne, rendait cette circonstance presque équivalente à l'exclusion de l'allemand dans les sociétés distinguées. Les philosophes employaient un latin barbare, qu'ils répandaient dans toute l'Europe, jusqu'à ce que la réforme eut donné quelque dignité à la

langue du pays, en l'employant pour le service de la religion. Montesquieu, Galilée et Bacon renversèrent la barrière qui existait entre les peuples et la science, en leur parlant philosophie dans la langue usuelle : l'allemand continuait d'être seulement en usage pour les relations les plus ordinaires de la vie. Aussi les Allemands ne possédaient aucun ouvrage d'esprit qui leur appartînt ; car la poésie et l'éloquence peuvent et doivent être, en quelque sorte, nationales : mais les connaissances, qui sont le patrimoine commun des hommes civilisés, ne peuvent être accaparées par aucun peuple.

Dans l'espace d'un demi-siècle arriva enfin une grande révolution, dont le résultat fut de donner à l'Allemagne une littérature, qui porte peut-être un caractère plus prononcé que celle de toutes les autres nations européennes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette littérature prit naissance dans un âge déjà éclairé. L'imagination et la sensibilité d'une poésie encore dans l'enfance se mêlaient aux lumières de la philosophie. Un peuple studieux et savant, familier avec les poètes des autres nations, avec la simplicité de la nature et du sentiment, fut trop enclin à chercher la nouveauté dans le bizarre, l'exagéré et le gigantesque. Leurs idées étaient entraînées vers les difformités et les travers de la nature morale. L'extravagance d'une littérature naissante était combinée avec les spéculations naturelles et profondes d'un âge philosophique : aux qualités de l'enfance de l'art étaient unies celles qui tendent à avancer leur décadence. La littérature allemande, variée, riche, hardie, et enfin en raison inverse des progrès ordinaires, travaillant elle-même à sa propre originalité, fut corrompue par l'exagération naturelle aux imitateurs et à tous ceux qui connaissent les passions plutôt par l'étude que par le sentiment.

Une autre cause contribua encore à reculer la distance qui séparait les écrivains allemands de ceux des nations les plus policées de l'Europe. Pendant que l'Angleterre et la France avaient presque abandonné les spéculations abstraites qui les avaient occupées du temps de Gassendi et

Hobbes, et, par un mélange confus de mépris et de désespoir, avaient laissé ces questions, qui semblaient impénétrables, et dont on ne croyait retirer aucun avantage, il régnait en Allemagne une passion pour la métaphysique, plus forte et plus générale qu'elle ne l'avait été en Europe, jusqu'au moment de la chute de la philosophie scholastique.

Un système de métaphysique apparut; il aspirait avec l'ambition naturelle à cette science, à dicter des principes à chaque partie des connaissances humaines. Il fut pendant assez long-temps universellement adopté. D'autres systèmes qui en dérivaient se succédèrent avec la même rapidité que suivent les modes dans l'habillement. Les publications d'ouvrages de métaphysique se multiplièrent presqu'au même degré que les traités politiques dans la période la plus factieuse du gouvernement populaire. Mais le sujet fut bientôt épuisé et la passion pour la métaphysique sembla prête à s'éteindre; car le petit cercle des disputes qui roulent sur les premiers principes, est rapidement parcouru; et le spéculateur qui regarde son cours comme infini, se voit presque instantanément de retour au point d'où il était parti. Mais le langage des recherches abstraites a envahi le style de toute l'Allemagne. Les allusions aux plus subtiles spéculations sont communes chez les écrivains vulgaires. Les métaphores hardies qui dérivent de leur philosophie particulière, sont familièrement employées dans les observations sur la littérature et les mœurs. Le style des Allemands diffère de celui des Anglais et des Français, plus encore que la littérature orientale ne diffère de celle des peuples d'Occident, plus que la littérature d'aucun peuple européen ne diffère de celle des peuples voisins.

Il suit de tout cela qu'à l'époque même où les ouvrages de physique et de politique de l'Allemagne étaient familiers aux nations étrangères, les ouvrages d'imagination et de littérature de ce pays étaient encore presque entièrement inconnus de toute l'Europe. Trente ans après il y avait probablement à Londres autant de savans dans la langue persane que dans la langue allemande. Ni Goëthe

ni Schiller ne purent triompher de la répugnance des autres nations. Les troubles politiques, un goût timide et exclusif, la paresse habituelle des Français pour l'étude des langues étrangères, exclurent de la France la littérature allemande. Des causes momentanées, d'autres permanentes contribuèrent à la bannir de l'Angleterre après un court espace de succès. Le drame, plus remarquable pour l'effet théâtral que par le génie dramatique, exposa des scènes et des caractères d'une morale de convention (et c'est sur quoi aucun écrivain n'a fait plus que madame de Staël de réflexions éloquentes et philosophiques); morale dangereuse pour la tranquillité des écoles et plus dangereuse encore au théâtre où elle est en point de contact avec les passions inflammables d'une multitude ignorante et grossière; morale enfin justement faite pour alarmer ceux qui regardent avec grande raison les vertus domestiques comme un des priviléges et des principaux soutiens de la nation anglaise. Ces paradoxes moraux qu'on remarquait en Allemagne dans les poètes du second ordre, prirent naissance avec les nouveautés politiques de la révolution française, et subirent le même sort. La littérature allemande fut flétrie, comme partageant les erreurs d'une philosophie démagogique d'une politique révolutionnaire. Par une bizarrerie singulière il arrive que nous adressons aux autres nations les mêmes reproches que la France avait dirigés contre nous au commencement du dix-huitième siècle. Nous étions alors accusés par nos voisins d'avoir toute l'indépendance, toute l'effervescence de rebelles, qui ne trouvent rien de sacré dans la religion, ni de stable dans le gouvernement; comme des hommes qu'aucun roi ne pouvait gouverner, qu'aucun Dieu ne pouvait satisfaire; comme des hommes enfin, dont la littérature grossière et barbare ne peut que leur attirer le ridicule et le mépris des nations civilisées. La partie politique de ces accusations fut appliquée par nous à l'Amérique, qui avait retenu tout ce qu'elle pouvait retenir de notre gouvernement et de nos lois; et la partie littéraire fut appliquée à l'Allemagne, où la littérature avait été formée sur nos modèles, ou excitée par une impulsion

qui dépendait de nous, quoiqu'elle eût pris une forme différente. Les personnes qui applaudissent à l'esprit et qui pardonnent les licences choquantes de la comédie anglaise, sont les premières à crier contre l'immoralité du théâtre allemand. Dans notre indignation contre un petit nombre de scènes, dangereuses seulement par l'excès de la recherche, nous parûmes avoir oublié la grossièreté populaire qui ternit la brillante période qui s'écoula entre Fletcher et Congrève; nous ne nous ressouvînmes pas que les combinaisons les plus audacieuses et les plus fantastiques du théâtre allemand étaient loin de réunir le goût et le sens dans la pensée et l'expression, au gigantesque et à l'extravagance, dans l'invention des caractères et des incidens terribles, qu'on retrouve dans les plus anciens de nos drames, lesquels, à cause de leur énergie et de leur vigueur, ont été tirés de l'oubli par le goût public.

Les causes de l'introduction lente et tardive de la littérature allemande en France et en Angleterre, sont philosophiquement développées dans deux beaux chapitres de cet ouvrage (1). Une traduction de l'allemand, dans une langue aussi différente que l'est le français par son mécanisme et son origine, offre les mêmes défauts qu'une pièce de musique composée pour un instrument, et qu'on exécute sur un autre. En Allemagne, le style et même le langage ne sont point encore fixés : en France, les règles sont despotiques. Le lecteur ne veut point être amusé aux dépens de ses principes littéraires; en cela seulement il se montre scrupuleux. Un écrivain allemand est au-dessus du public et le dirige; un écrivain français redoute un public déjà éclairé et sévère : il pense constamment à l'effet qu'il doit produire. Il est en société même alors qu'il compose, et jamais il ne perd de vue l'effet que ses ouvrages produiront sur ceux dont il a l'habitude de redouter les opinions et les plaisanteries. Les écrivains allemands possèdent au plus haut degré la première condition pour écrire, le pouvoir de sentir avec

(1) Part. II, ch. 1 et 2.

vivacité et avec force. En France, on lit un livre pour en parler; c'est pourquoi l'auteur doit saisir l'esprit de la société : en Allemagne, un livre est lu par des étudians solitaires qui cherchent à s'instruire ou à être émus; et, dans le silence de la retraite, rien ne leur semble plus mélancolique que l'esprit du monde. Le Français cherche un éclat qui peut rendre quelquefois les écrivains superficiels; et les Allemands, en courant après l'originalité et la profondeur, expriment souvent des pensées ordinaires dans un style obscur. Dans l'art dramatique, la partie la plus nationale de la littérature, les Français se distinguent par tout ce qui a rapport à l'action, à l'intrigue et à l'intérêt des événemens; mais les Allemands les surpassent dans l'expression des mouvemens du cœur et des orages secrets des passions les plus violentes.

Du chapitre où il est question de l'introduction de la littérature allemande dans la Grande-Bretagne, nous allons extraire les passages suivans, qu'il serait barbare et difficile d'abréger.

« Les Anglais veulent à tout des résultats immédiatement applicables, et de là naissent leurs préventions contre une philosophie qui a pour objet le beau plutôt que l'utile.

« Les Anglais ne séparent point, il est vrai, la dignité de l'utilité, et toujours ils sont prêts, quand il le faut, à sacrifier ce qui est utile à ce qui est honorable; mais ils ne se prêtent pas volontiers, comme il est dit dans Hamlet, à ces *conversations avec l'air* dont les Allemands sont très-épris. La philosophie des Anglais est dirigée vers les résultats avantageux au bien-être de l'humanité. Les Allemands s'occupent de la vérité pour elle-même, sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer. La nature de leurs gouvernements ne leur ayant point offert des occasions grandes et belles de mériter la gloire et servir la patrie, ils s'attachent en tout genre à la contemplation, et cherchent dans le ciel l'espace que leur étroite destinée leur refuse sur la terre. Ils se plaisent dans l'idéal, parce qu'il n'y a rien dans l'état actuel des choses qui parle à leur imagination. Les Anglais s'honorent avec raison de tout ce qu'ils possèdent, de tout

ce qu'ils sont, de tout ce qu'ils peuvent être; ils placent leur imagination et leur amour sur leurs lois, leurs mœurs et leur culte. Ces nobles sentiments donnent à l'âme plus de force et d'énergie; mais la pensée va peut-être encore plus loin quand elle n'a point de bornes ni même de but déterminé, et que, sans cesse en rapport avec l'immense et l'infini, aucun intérêt ne la ramène aux choses de ce monde.

« Les Anglais, qui ont tant d'originalité dans le caractère, redoutent néanmoins assez généralement les nouveaux systèmes. La sagesse d'esprit leur a fait tant de bien dans les affaires de la vie, qu'ils aiment à la retrouver dans les études intellectuelles; et c'est là cependant que l'audace est inséparable du génie. Le génie, pourvu qu'il respecte la religion et la morale, doit aller aussi loin qu'il veut: c'est l'empire de la pensée qu'il agrandit.

Les affections domestiques exerçant un grand empire sur le cœur des Anglais, leur poésie se sent de la délicatesse et de la fixité de ces affections: les Allemands, plus indépendants en tout parce qu'ils sont moins libres, peignent les sentiments comme les idées à travers des nuages: on dirait que l'univers vacille devant leurs yeux, et l'incertitude de leurs regards multiplie les objets dont leur talent peut se servir.

« L'imagination, en Angleterre, est presque toujours inspirée par la sensibilité; l'imagination des Allemands est quelquefois rude et bizarre: la religion de l'Angleterre est plus sévère, celle de l'Allemagne est plus vague; et la poésie des nations doit nécessairement porter l'empreinte de leurs sentiments religieux. La convenance ne règne point dans les arts en Angleterre comme en France; cependant l'opinion publique y a plus d'empire qu'en Allemagne: l'unité nationale en est la cause. Les Anglais veulent mettre d'accord en toutes choses les actions et les principes; c'est un peuple sage et bien ordonné, qui a compris dans la sagesse la gloire, et dans l'ordre la liberté: les Allemands, n'ayant fait que rêver l'une et l'autre, ont examiné les idées indépendamment de leur application, et se sont ainsi nécessairement élevés plus haut en théorie. »

Ces passages peuvent servir à donner une idée de cet ouvrage, dont le véritable motif est de faire connaître l'Al-

lemagne aux nations étrangères. Il fera connaître à la postérité l'état de ce pays, au moment du plus haut degré de son activité philosophique et politique, avant que la fierté du génie fût humiliée par une conquête étrangère, ou que l'esprit national eût abandonné l'enthousiasme littéraire pour se livrer à l'élan qui devait amener le rétablissement de l'indépendance. L'occasion fugitive d'observer, dans un moment si extraordinaire, fut heureusement saisie par une personne du petit nombre de celles qui sont capables d'observer et de peindre les mœurs, d'apprécier et d'exposer les systèmes philosophiques, et de sentir les beautés des formes les plus différentes de la littérature; de tracer les particularités des usages, des arts et même des spéculations, suivant le principe commun qui appartient à chaque caractère national, et de les disposer enfin dans leur place naturelle, comme des traits dans le portrait d'une nation.

Les qualités qui sont nécessaires à un voyageur pour remplir le second de ces objets, se rencontrent rarement dans l'âge où nous vivons. Il y a des personnes parfaitement en état de donner une relation exacte partout où le sujet peut être exactement connu; mais il y a dans tout pays des objets très-importans qui ne peuvent être ni comptés ni mesurés. Le naturaliste ne saurait offrir le véritable aspect d'un pays dans un catalogue, quelque exact qu'il soit, des productions minérales et végétales. Malgré tout ce que le staticien peut nous dire des richesses et de la population, nous n'en ignorons pas moins l'esprit qui anime les peuples, les modifications qu'éprouve leur caractère.

Le génie d'un voyageur philosophe et poète est d'un rang beaucoup plus élevé : il trouve en lui-même le pouvoir de saisir d'un coup d'œil rapide la physionomie de l'homme et de la nature; il est doué de cette sagacité qui saisit le caractère d'un individu dans ses traits, dans son expression, dans ses gestes, dans son organe et dans chaque signe extérieur de ses pensées et de ses sentimens. L'application de cette faculté instinctive à cette masse variée, appelée une nation, est un des plus rares efforts de l'intelligence hu-

maine. Il faut que l'esprit et les yeux opèrent avec une rapidité, qu'on pourrait appeler électrique, pour rappeler ce qu'une nation a été, en faire le rapprochement avec ses passions et ses sentimens actuels, et tracer ainsi l'esquisse du caractère national dans ses amusemens, ses habitudes, ses institutions et ses opinions. Cela suppose une facilité instantanée d'observation nécessaire pour saisir le premier aspect d'un pays nouveau, et dont les traits se présenteraient à l'esprit d'une manière confuse, si on ne les rapportait aussitôt à quelque principe, et si on ne les réduisait à quelque système. Pour arriver à ce résultat, il faut posséder la faculté de peindre à la fois les scènes et les caractères, de combiner la vivacité d'une première impression avec l'exactitude d'un examen minutieux; d'assigner une place à une nation, qui est tout-à-fait à part par son caractère, la disposition de son esprit, qui est environnée de ses anciens monumens, habillée des vêtemens de ses ancêtres, et livrée à ses occupations ou ses délassemens, au milieu des scènes intérieures : c'est ainsi que fait un grand peintre d'histoire, qui, par la vérité des costumes, la disposition de l'architecture et du paysage, annoblit et caractérise un sujet, en même temps qu'il sait l'embellir.

L'Europe a déjà applaudi, dans l'auteur de *Corinne*, le génie du peintre national; mais il était soutenu par une fiction pathétique, par la variété et l'opposition des caractères, et par le charme d'un pays dont la beauté égale la réputation. Dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, madame de Staël a dédaigné le secours de la fiction; elle trace des tableaux moins poétiques, et un pays plus intéressant par l'espérance que par les souvenirs.

Mais il n'en est pas moins certain que cet ouvrage est l'effort le plus prodigieux de son génie, et probablement la production la plus remarquable des facultés d'une femme. Quelle autre femme, ou pour dire la vérité toute entière, quel homme, de nos jours, pourrait avoir conservé toute la grâce et tout le brillant de la société de Paris en analysant ce genre de nature? avoir exposé les théories de la métaphy-

sique la plus abstraite de l'Allemagne, avec précision, et cependant avec clarté et d'une manière intéressante, et réuni l'éloquence qu'inspirent les sentimens les plus purs, les plus tendres et les plus sublimes de la vertu, avec un talent supérieur, pour indiquer les défauts des hommes ou des nations, avec une touche adroitement adoucie et une plaisanterie pleine de finesse et de douceur?

Dans une courte introduction, on voit que les principales nations de l'Europe descendent de trois races, la sclavone, la latine et la teutonique. La littérature imitative et faible, la civilisation récente, précipitée et superficielle des nations sclavonnes les distinguent suffisamment des deux autres grandes nations. Les nations latines qui habitent le midi de l'Europe furent les plus anciennement civilisées. Des institutions sociales, mêlées avec le paganisme, précédèrent l'époque où elles embrassèrent le christianisme. Elles ont moins de dispositions aux réflexions abstraites que les peuples du nord: elles entendent mieux le bonheur et le plaisir du monde; elles ont la même sagacité que les Romains dans les affaires civiles; et elles seules, comme leurs anciens maîtres, savent mettre en pratique l'art de dominer.

Les nations germaniques qui peuplent le nord de l'Europe, et la Grande-Bretagne, doivent leur civilisation au christianisme. La chevalerie et le moyen âge, voilà les sujets de leurs traditions et de leurs légendes. Leur génie naturel, qui tient plus de leur propre fond, que des connaissances acquises, est plus gothique que classique. Ils se distinguent par l'indépendance et la bonne foi, par la gravité, bien plus que par la finesse ou la vivacité de leurs talens ou de leur caractère. La dignité sociale que l'Anglais doit à sa constitution politique, le place à la tête des nations germaniques, mais n'a point entièrement effacé le caractère commun de la race dont il sort.

La littérature des nations latines est calquée sur celle des anciens, et conserve la couleur originaire du polythéisme. Celle des nations germaniques, dont l'origine remonte aux temps de la chevalerie, est modifiée par une religion spirituelle. Les Français et les Allemands forment les deux bouts

de la chaîne : les Français, en ce qu'ils effleurent les objets; les Allemands, en ce qu'ils approfondissent la pensée et le sentiment, premiers moteurs du monde moral. La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche pour une poésie classique; la nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, semble se complaire dans une poésie plus romantique et plus chevaleresque.

Cette théorie, dont nous venons de donner le précis, est très-ingénieuse, et montre, sous la forme la plus agréable, les nuances qui existent dans les différens systèmes de mœurs et de littérature. Cela est généralement vrai, car l'origine d'une race est, sans contredit, un des points les plus importans dans l'histoire du genre humain; et les premières impressions qui ont agi sur l'esprit des peuplades grossières, doivent encore laisser des traces chez leurs descendans, même dans les temps les plus éclairés, et lorsqu'ils sont le plus avancés dans la civilisation. Mais cette théorie, en la considérant comme incontestable et universelle, pourrait être victorieusement combattue par les argumens d'un scepticisme ingénieux. Les faits ne sont pas entièrement d'accord avec elle. Ce fut parmi les nations latines du midi que naquirent la chevalerie et les romans. La Provence fut le berceau de la poésie romantique. Une littérature chevaleresque fut le genre dominant en Italie, dans le siècle le plus brillant du génie. La poésie espagnole semble avoir été plus romanesque et moins asservie que celle d'aucune autre partie de l'Europe, à l'esclavage classique. La chevalerie, au contraire, qui est le raffinement du moyen âge, pénétra plus lentement dans les contrées du nord. Dans des régions moins policées, la chevalerie était plus âpre, moins sauvage, et n'y parut pas, comme dans le midi, avec cet éclat et ce renom qui agit si puissamment sur l'imagination des siècles suivans. En général, le caractère de la littérature, chez toutes les nations européennes, semble spécialement dépendre de l'époque à laquelle cette nation atteignit à son plus haut point de civilisation. La poésie espagnole et italienne florissait quand l'Europe était encore chevaleresque. La littérature française parvint à son plus haut degré de splendeur, quand

les écrivains grecs et romains furent devenus l'objet d'un culte universel. Les Allemands cultivèrent la poésie un siècle après, et lorsque l'étude de l'antiquité eut fait revivre la connaissance des sentimens et des principes des temps gothiques. Ce fut la nature qui produisit une poésie chevaleresque dans le 16e. siècle ; dans le 18e. ce fut l'instruction. L'histoire de la poésie anglaise est peut-être celle de toutes les nations qui fait ressortir le plus distinctement la révolution qui s'est opérée dans le goût en Europe. Nous avons successivement cultivé une poésie gothique par instinct naturel, une poésie classique par imitation, et une seconde poésie gothique par l'étude des anciens poètes de notre nation.

A cette considération on peut ajouter que les nations catholiques et protestantes doivent différer dans leur système poétique. La pompe des fêtes et le polythéisme des légendaires chez les catholiques, produisaient en quelque sorte les effets d'un paganisme chrétien. La poésie protestante est pour ainsi dire *spiritualisée* par le génie de son culte, et fortement exaltée par l'usage journalier des traductions qui lui ont transmis les beautés sublimes des poëmes hébreux. Sans cela, les nations d'Occident n'auraient probablement jamais pu s'accoutumer au genre de la poésie orientale ; la religion vainquit cette première répugnance, et l'habitude lui donna une influence toujours facile à remarquer dans le penchant pour les émotions profondes et les images sublimes, qui caractérise, bien que sous des formes différentes, la poésie anglaise et la poésie allemande.

Cependant pour rendre justice à l'ingénieuse théorie de madame de Staël, il faut observer que le caractère original dont elle fait l'apanage des nations du nord, doit les avoir conduites à embrasser la foi et le culte protestant, pendant que le papisme du midi semblait maintenu par un penchant primitif pour le luxe des cérémonies et le goût d'une mythologie souple et variée.

La suite au numéro prochain.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Londres. — Dix licornes de mer ont été tuées récemment sur les côtes du Spitzberg, par l'équipage du *Lively* de Berwick. Huit de ces poissons avaient des cornes, et trois étaient femelles. Le capitaine Kingston croit que ces animaux perdent leurs cornes comme les daims perdent leur bois, car il en a vu un grand nombre dépourvu de cette défense.

— Le savant Humphrey Davis, après de longues recherches, soit sur les peintures des bains de Titus, soit sur d'autres peintures antiques, a reconnu que les anciens se servaient de préférence du rouge de plomb; leur jaune était d'ocre, qu'ils mélangeaient quelquefois avec le vermillon et la chaux. Ils employaient l'orpiment et le massicot; le bleu se formait de soda silica, de chaux et d'oxide de cuivre. Il se propose de livrer incessamment au public un ouvrage détaillé sur l'avantage et la combinaison de ces diverses couleurs qui conservent, après des siècles, toute leur fraîcheur.

— Les détails suivans peuvent donner une idée du pays récemment découvert à la Nouvelle-Galles méridionale, au-delà des montagnes Bleues, pays totalement inconnu avant l'an 1814 :

Sydney-Cowe, 30 juin 1815.

La population de ce pays est peu nombreuse, et les naturels ont beaucoup de ressemblance avec ceux des environs de Sydney-Cowe, quoique leur langage soit très-différent. Ils en diffèrent encore en ce qu'ils sont bien couverts

de peaux de kangouroo artistement cousues ensemble avec du fil fait des nerfs d'un animal appelé *eum;* ils portent la fourrure en-dedans; et la partie extérieure de ce vêtement est ornée d'une manière très-régulière, d'emblêmes parmi lesquels on distingue des croix. Ce peuple, qui se montre très-gai et d'un bon naturel, ne paraît pas avoir cette humeur guerrière et sauvage qui distingue les naturels des environs de Sydney-Cowe. Ils ont avec eux des chiens du pays, apprivoisés, dont les voyageurs présument qu'ils se servent pour prendre des kangouroos. Leurs javelines sont grosses et pesantes, et ils ne les lancent qu'à une faible distance et à l'aide de la main seulement, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande.

Le jour, dit un des voyageurs, que nous quittâmes les plaines de Bathurst, le gouverneur envoya M. Evans, adjoint à l'arpenteur-général, avec deux hommes et deux chevaux, en lui enjoignant de pénétrer aussi loin qu'il le pourrait à l'ouest. M. Evans revint après s'être avancé jusqu'à 115 milles à l'ouest de Bathurst, et rapporta que le pays qu'il avait traversé était beaucoup meilleur et plus peuplé que celui que ses précurseurs avaient parcouru; ce qu'il attribue aux troupeaux considérables de kangouroos et d'eums qu'il rencontra partout sur sa route, et qui servent à la nourriture des habitans, qui mangent en outre beaucoup de poissons que leur fournit en abondance une rivière considérable qui coule vers l'ouest. Cette rivière lui parut à peu près de la même dimension que celle d'Hawkesburg, et peut, à ce qu'il présume, être facilement explorée à l'aide d'un bateau, ou, en suivant les bords, à travers une plaine unie et fertile. M. Evans a rapporté avec lui une grande quantité de manne de la plus belle espèce, qu'il avait recueillie dans l'herbe et dans des savannes où l'on avait mis le feu, et où elle se trouve en petits morceaux; ce qui porte à croire que cette manne est le produit d'une espèce de sautereau. La base de toutes les montagnes de ce nouveau pays est une pierre calcaire bleue; et M. Evans y trouva une grande quantité de cailloux, de topazes et de cristaux communs, semblables à ceux que l'on rencontre sur la côte du détroit de Ban. Le pays est bien boisé, on y voit un grand nombre de pins, dont le tronc a jusqu'à

quarante pieds de hauteur, sans une seule branche. Le sol et les pâturages sont extrêmement riches.

ALLEMAGNE.

Augsbourg. — On a découvert des antiquités très-remarquables à une lieue de Salzbourg, à gauche de la route de Reichenhall, entre Vichausser et Lotz. C'est un bâtiment romain, avec de très-belles mosaïques. Aussitôt que le gouvernement bavarois en a été instruit, il a chargé l'académie des sciences de Munich d'y envoyer le professeur Thiersch. Le 8 août dernier, cet académicien a fait commencer les travaux par un grand nombre d'ouvriers, et dès le 12, deux grandes salles et un appartement à côté étaient à découvert.

Dans la première salle, on a trouvé un plancher de très-belle mosaïque, de dix-huit pieds de long sur quinze de large. Il représente l'histoire de Thésée et d'Ariane. La composition de la sculpture est de main de maître. Le plancher n'a souffert qu'en deux endroits par l'écroulement des murs, qui étaient ornés de peinture à fresque. On en a recueilli les débris avec beaucoup de soin. On continue les travaux, et on se flatte de trouver encore d'autres appartemens du côté opposé. M Thiersch se propose de publier une description détaillée de ces antiquités.

— Un journal allemand a rapporté, sur la foi d'un correspondant de Russie, qu'on a recueilli dans les vastes gouvernemens de Koliman et de Tobolsk un grand nombre d'objets curieux, tirés des tombeaux tartares qui existent, dit-on, dans ces contrées depuis onze cents ans. Ces tombeaux renferment des vases de métal, des armes, des instrumens pour les sacrifices, des monnaies et des ornemens; plusieurs de ces derniers sont couverts d'hiéroglyphes ou de figures humaines. On a également trouvé des hiéroglyphes sur les rochers qui suivent le cours du Tom et du Jenisey. On a aussi découvert des ruines de villes et de forteresses : on peut visiter dans le voisinage de Tobolsk les ruines de l'ancienne capitale *Sibir*, qui a donné probablement son nom à tout le pays.

ITALIE.

Rome. — Il y a quelque temps qu'en enlevant une vieille grange pour dégager une partie de la façade du Colisée, on découvrit dans cette grange des peintures à la fresque qui paraissaient être du quatorzième siècle. On a cru reconnaître dans le nombre un portrait d'un pape, de la main de Giotto, qu'on a détaché de la muraille pour le conserver. Cette grange était selon les conjectures de nos antiquaires, une ancienne chapelle consacrée à Saint-Jacques par des pèlerins espagnols. D'ailleurs ces peintures sont mauvaises et sans aucun mérite sous le rapport de l'art. Les fouilles faites depuis peu dans la *villa* Matei et aux environs, par l'ordre du prince de la Paix, ont eu un résultat plus intéressant. Outre un pavé en mosaïque, des sarcophages, des tronçons de colonnes et d'autres antiquités, on y a découvert un buste de Sénèque, où son nom est écrit au bas, et qui paraît parfaitement authentique. La découverte remarquable d'une salle antique avec des niches et des statues près de Palestrina, dont on avait déjà parlé il y a quelques mois, mais qu'on aviat eu des raisons de tenir secrète, s'est complétement confirmée. C'est une propriété d'un prix infini pour ceux qui en sont en possession.

Florence. — L'académie des Beaux-Arts de Florence publie dans son programme pour le concours qui s'ouvrira le premier juillet 1816, et auquel sont appelés les artistes de toutes les nations, le sujet suivant pour le prix de dessin :

« Pierre Capponi déchirant, en présence de Charles VII, « le traité, trop humiliant pour sa république, que ce « prince prétendait imposer à Florence. »

Comme un secrétaire de Charles VII lisait ce traité en présence des députés de la ville, du nombre desquels était Capponi; celui-ci le lui arracha des mains et le mit en pièces, en disant au roi : *Faites donc battre le tambour, et nous sonnerons les cloches.* Le prix est une médaille d'or de la valeur de quinze sequins.

— La littérature italienne et la secte juive ont fait une perte sensible dans la mort de M. Salomon Fiorentini de Florence, enlevé, il y a quelque temps, aux lettres dans un âge extrêmement avancé. Il était compté au nombre des premiers poètes de son pays, et on a de lui un recueil d'élégies extrêmement touchantes et qu'on peut regarder comme classiques; on lui doit également la traduction en vers de plusieurs passages de la Bible. Comme le célèbre poète juif de Berlin, Hardwick Vezelise, dont un de nos collaborateurs a fait connaître dans ce journal la vie et les ouvrages, il a trouvé dans l'Écriture ses plus nobles et divines inspirations, et comme lui, était également recommandable par des vertus sociables et religieuses. Les Israélites de l'Italie, qui honnorent M. Michel Bolaffi et M. le chevalier Colagna de Mantoue, ont vivement regretté M. Fiorentini, sur lequel un écrivain distingué, qui a été long-temps son collègue et son ami, donnera dans un des prochains n^os^. de ce journal une notice plus détaillée.

NOUVELLES DIVERSES.

— Il y a quelque temps que M. Lebreton, secrétaire de la quatrième classe de l'Institut, est parti de Paris avec un armateur américain, pour aller au Hâvre, où s'étaient déjà rendues toutes les personnes qui composent une caravane d'artistes français destinée pour le Brésil. Ils s'étaient adjoints divers artisans : un charpentier, un serrurier, un menuisier, un tailleur, et même une marchande de modes. Ils se proposent, dès qu'ils seront arrivés à Rio-Janeiro, de construire un panorama représentant la ville de Rome : plusieurs passagers sont accompagnés de leurs familles. Il y a en tout vingt-six personnes. L'armateur, dont le bâtiment était un fin voilier, assurait que le voyage ne serait peut-être que de quarante jours, et qu'il ne se prolongerait certainement pas au-delà de deux mois.

N° XXI.

LANGUE SANSKRITE.

DISCOURS

SUR les avantages, la beauté, la richesse de la langue sanskrite, et sur l'utilité et les agrémens que l'on peut retirer de son étude;

Prononcé au Collége Royal de France, à l'ouverture du cours de langue et de littérature sanskrite; par M. A. L. CHÉZY, *Lecteur et Professeur Royal, Chevalier de la Légion d'Honneur, etc., etc., le lundi* 16 *janvier* 1815.

MESSIEURS,

Depuis long-temps le vœu d'un grand nombre de savans français des plus recommandables, à la tête desquels je crois devoir placer le vénérable Anquetil Duperron et le célèbre Silvestre de Sacy, la gloire et l'honneur des lettres orientales, était que quelque littérateur de notre nation se livrât à l'étude du sanskrit; cette souche antique, d'où, comme autant de jeunes rameaux, sont émanés tous les dialectes usités dans l'Inde. — Mais soit insouciance, soit manque de courage, aucun Français n'avait encore répondu à cet appel de la science. Plus porté par goût à ce genre d'é-

tudes, ou doué peut-être de plus de patience, j'entrepris de soulever le voile qui dérobait à nos regards ce sanctuaire mystérieux. A mesure que j'en déroulais un pli, que je voyais luire à mes yeux quelque trait de lumière, ma curiosité prenait de nouvelles forces, et, semblable aux initiés qui ne parvenaient à approcher du Dieu, qu'après avoir été soumis aux plus rudes épreuves, j'eus le bonheur, après mille fatigues, de pénétrer dans le temple auguste où sont consignées les connaissances d'un des peuples les plus anciennement civilisés du monde. Quel plaisir n'éprouvai-je pas, lorsque je me sentis en état de déchiffrer ces antiques feuilles de palmier, long-temps aussi inintelligibles pour moi, que l'étaient autrefois les feuilles de la Sibylle, et de reconnaître, empreintes sur cette frêle matière, les plus hautes pensées de la philosophie; ce type du beau aussi ancien que le monde, et qui doit durer autant que lui!

Cependant ce n'était pas pour satisfaire ma seule curiosité que j'avais pris tant de peines : le désir de me rendre un jour utile à mes compatriotes, et de leur faciliter les moyens de parcourir cette nouvelle carrière, voilà le puissant motif par lequel était soutenu mon courage, qui, je l'avoue, sans cette pensée, m'eût plus d'une fois abandonné. Mais comment pouvais-je espérer de parvenir à ce but honorable? Il n'y a que peu de mois encore, ce projet ne s'offrait à mon esprit que comme une vaine chimère, quand le retour de notre Monarque chéri vint tout-à-coup me faire croire à sa réalité.

Plein de confiance en la faveur d'un Souverain qui de tout temps a fait des lettres ses plus chères délices, et espérant en l'appui d'un ministre dont les soins les plus assidus tendent sans cesse à augmenter le domaine de la science et de la littérature, j'osai réclamer sa haute protection, pour faire parvenir ma demande aux pieds du trône. Le Roi, non seulement a daigné l'exaucer; mais en choisissant le Collége de France pour y établir une chaire de langue et de littérature sanskrite, et en m'associant par là à de si illustres collègues, cet auguste Souverain m'a tout d'un coup élevé à un

honneur auquel j'étais loin de prétendre, et dont le zèle que je mettrai à remplir les intentions bienveillantes de S. M., pourra seul me rendre digne.

Nous allons donc, Messieurs, professer, pour la première fois en France, une langue dont les seuls Anglais ont pu jusqu'à ce jour se vanter de posséder la clef: langue célèbre qui, selon la remarque d'un de nos plus profonds écrivains, n'est peut-être que cette langue des Dieux dont parle Homère : au moins est-elle digne d'un pareil honneur, tant par sa richesse que par son élégance et son harmonie. On dirait en effet que *Sâraswatî* (la déesse de l'éloquence) s'est plu à en disposer et à en mesurer elle-même tous les sons, tant ils flattent délicieusement l'oreille. Et ne croyez pas, Messieurs, que j'emploie ici l'hyperbole; car il est certain qu'il n'existe pas sur la terre une langue où, pour éviter toute espèce d'hiatus et de sons durs et discordans par la rencontre des voyelles ou de certaines consonnes entre elles, on ait imaginé un système orthographique plus délicat et plus recherché. Mais ce n'est pas par cette qualité seule que cette belle langue se recommandera à vous; un autre attrait, bien plus puissant encore, ne tardera pas à éveiller toute votre curiosité, et vous rendra bien moins sensible l'aridité inséparable de l'étude des langues en général. Je veux parler des rapports frappans que, dès les premiers temps, vous aurez occasion de remarquer entre cet antique idiome et les langues grecque et latine, et cela non seulement dans des mots isolés, mais dans leur structure la plus intime; de cet esprit d'analogie qui semble avoir présidé à sa formation, en sorte que, d'après la connaissance d'une seule racine, on se trouve en état de former un nombre prodigieux de mots dérivés, qui, offrant à l'esprit une image, s'y gravent sans effort et d'une manière ineffaçable.

Tels sont, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les points de repos qui s'offriront à nous dans notre marche pénible; mais n'en eussions-nous aucuns, et dussions-nous traverser d'abord un désert entièrement aride, la perspective de l'*Oasis* enchanteur qui nous attendrait au milieu de cette mer de

sables, ne devrait elle pas suffire pour soutenir notre courage ? ou, pour parler sans figure, quelles peines pourraient entrer en balance avec les jouissances sans nombre que va se créer notre esprit par l'acquisition d'une littérature toute nouvelle, et tellement abondante, que nous n'éprouverons plus d'autre embarras que celui du choix ?

Philosophie, métaphysique, grammaire, théologie, astronomie, mathématiques, jurisprudence, morale, poésie, des traités de toutes ces sciences cultivées chez les Indiens dans un temps où l'Europe entière était plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, vont s'offrir en foule à vos regards avides, faire naître de votre part les recherches les plus savantes. Et qui sait s'il n'est pas donné à quelqu'un de vous, Messieurs, d'y apporter cet esprit subtil et observateur qui, par des rapprochemens ingénieux, peut jeter le plus grand jour sur l'histoire de l'homme, et nous retracer l'origine de nos connaissances ?

Le philosophe, avide d'étudier la croyance et les dogmes religieux des différens peuples, trouvera dans les *Védas* un vaste champ ouvert à ses recherches. Parmi tous les monumens qui nous restent de l'ancienne littérature indienne, ces livres sacrés sont, sans contredit, l'ouvrage qui doit le plus puissamment exciter notre curiosité, tant à cause de sa haute antiquité, que par la matière qui y est traitée, et qui, étant approfondie, peut nous donner les renseignemens les plus précieux, non seulement sur la théogonie indienne, mais peut-être sur les usages religieux des Egyptiens, des Grecs et même de quelques peuples modernes.

Les Indiens croient que le Véda original a été révélé par Brahmâ lui-même, et qu'il s'est long-temps conservé par la simple tradition, jusqu'à ce qu'un sage le divisât en quatre parties, telles qu'elles existent maintenant, savoir : le *Ritch*, l'*Yadjouch*, le *Sâman* et l'*Atharvana ;* d'où ce sage obtint le nom de *Vyâsa* ou *Véda-Vyâsa*, c'est-à-dire distributeur ou ordonnateur du Véda. C'est à ce même personnage que les Indiens attribuent leurs plus anciennes compositions, telles que leurs *Pourânas* et le *Mahâbhârata*,

célèbre poëme épique, où sont décrites les guerres des Kourous et des Pandous, deux branches de la famille de Bharata, l'un des plus anciens rois de l'Inde, et qui donna son nom à cette contrée. Mais l'étendue de ces ouvrages et les différences sensibles que l'on y remarque dans le style, prouvent assez qu'ils ne peuvent être sortis de la même plume; et les Indiens, selon toute apparence, se seront plu à attribuer à Vyâsa les compositions de différens sages dont les noms se perdent dans l'antiquité, et en auront fait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur *Hercule-littéraire*.

Déjà, Messieurs, vous avez pu prendre une idée de ces livres mystérieux, soit dans un savant mémoire de M. Colebrooke, inséré dans le septième volume des *Asiatic Researches*, où ce célèbre indianiste en donne l'analyse la plus satisfaisante, soit dans l'*Oupnékhat* d'Anquetil, précieuse et dernière offrande, que, d'une main mourante, ce respectable académicien a déposée sur les autels de la science; ou mieux encore dans l'excellente analyse faite de cet ouvrage par un de ses illustres confrères, qui jouit maintenant d'une des places les plus honorables dans l'Etat, et dont le talent n'est effacé que par la noblesse de son caractère.

De nombreux ouvrages de philosophie, entr'autres le *Nyaya*, le *Méïmansa*, le *Vedanta* qui en est une branche, le *Sankya-Sâstra*, offriront au métaphysicien l'occasion de les comparer avec les systèmes enseignés autrefois dans les écoles de la Grèce et de l'Italie; et les rapports qu'il trouvera entre leur doctrine et celle du péripatétisme, de l'école de Platon et de la secte italique, acheveront de le convaincre des anciennes relations qui ont dû nécessairement exister entre des peuples qui présentent dans leurs idées une telle coïncidence.

Passons-nous aux ouvrages de grammaire? nos plus habiles philologues ne liront pas sans le plus vif intérêt les célèbres *Soûtras*, ou Aphorismes de Pànini, le *Siddhânta-Kaoumoudî*, *le Sâraswatî-prakriyâ*, le *Mougdha-bodha*, et autres traités où la théorie du langage est analysée avec autant de logique que de finesse; et peut-être

trouveront-ils à y puiser quelques idées nouvelles sur cette matière si intéressante, qui tient à l'organisation de l'homme et à cet esprit d'analogie qui lui est si naturel.

Mais quel trésor inépuisable que ces volumineux et antiques *Pourânas*, ces vénérables dépôts où, sous le voile de l'allégorie et de la fable, une grande partie de l'histoire ancienne de l'Inde demeure ensevelie! Déjà la partie purement mythologique qu'ils renferment, cemmence à se débrouiller. M. Moor, en recueillant et classant dans son bel ouvrage intitulé : *Hindu-Pantheon* (Panthéon Indien), les divinités principales, avec leurs diverses attributs, a fait un travail éminemment utile et très-propre à faciliter l'intelligence des poètes. Sir W. Jones, dans un mémoire inséré dans le deuxième vol. des *Asiat. Resear.*, a fait un rapprochement très-ingénieux entre certaines divinités indiennes, et quelques divinités grecques et latines; mais, sur l'histoire et la géographie ancienne de l'Inde, il n'a encore paru que des essais peu satisfaisans. Cependant, à mesure que la connaissance de la langue sanskrite nous deviendra plus familière, il n'est pas douteux que nos lumières ne s'étendent aussi de ce côté; et souvent une seule découverte, une heureuse inspiration suffisent pour faire faire à l'esprit humain les plus grands pas.

Quant à l'astronomie et aux mathématiques, les amateurs des sciences exactes ont pu prendre, dans le mémoire de M. Davis sur le *Soûryasiddhânta*, une idée fort avantageuse de l'état florissant de ces sciences chez les Indiens, à une époque où les peuples de l'Europe s'abandonnaient à toutes les chimères de l'astrologie; et il n'auront pas vu sans la plus grande admiration, dans la *Bidja-Ganita*, traité d'algèbre, composé en sanskrit, que plusieurs propositions étaient déjà enseignées dans les écoles de Bénarès, longtemps avant que ces mêmes propositions aient été successivement inventées en Europe par Fermat, Euler et Lagrange.

Citer le code des lois de Menou, traité dont, par des raisonnemens assez spécieux, sir W. Jones fait remonter la

composition à l'an 1280 avant l'ère chrétienne, c'en est assez pour exciter vivement la curiosité du jurisconsulte, et l'engager à méditer sur un des ouvrages les plus propres à nous convaincre de l'antiquité du peuple pour lequel il a été fait, par le tableau qu'il nous présente tout à la fois, et de sa haute civilisation et de sa profonde corruption, à une époque déjà si éloignée de nous.

L'Hitopadésa ne sera pas d'un moindre prix aux yeux du moraliste, en lui offrant l'original inestimable du plus ancien recueil d'apologues qui existe; livre infiniment curieux, qui, plus généralement connu sous le nom de *Fables de Pilapy*, a été traduit non seulement dans tous les idiomes de l'Asie, mais dans presque toutes les langues de l'Europe.

Et ne croyez pas, Messieurs, que cette belle littérature n'ait de trésors que pour la science et la sévère raison. Non: la vive imagination y a aussi une part abondante; et, chez aucun peuple du monde, la brillante poésie ne s'est montrée sous des dehors plus magnifiques, accompagnée d'un cortége plus gracieux et plus séduisant.

Depuis la superbe épopée jusqu'à l'idylle timide, les productions les plus variées du génie se présenteront en foule à vos regards enchantés, et vous feront éprouver tour-à-tour tous les genres d'émotions dont l'âme est susceptible.

C'est surtout dans la poésie épique, que la langue sanskrite semble ravir la palme à toutes les autres; et, parmi les poètes indiens, le grand Vâlmîki, dans *Râmâyana*, paraît avoir le mieux connu l'art d'en faire ressortir toutes les beautés. Sous son magique pinceau, nous la voyons se prêter sans efforts à tous les tons, à toutes les couleurs. S'agit-il de décrire des scènes douces et attendrissantes? Cette belle langue, aussi sonore que féconde, lui fournit alors les expressions les plus harmonieuses; et, semblable à un fleuve tranquille qui serpente mollement sur la mousse et les fleurs, elle entraîne sans secousse notre imagination ravie, et la transporte doucement dans un monde enchanté; mais dans les sujets qui

exigent de l'énergie et de la force, dans les descriptions de combats, par exemple, son style devient aussi rapide, aussi animé que l'action elle-même. Les chars roulent et bondissent, les éléphans furieux heurtent avec fracas leurs énormes défenses, les chevaux hennissans frappent du pied la terre retentissante, les massues s'entrechoquent, les dards sifflent et se brisent, la mort vole de toutes parts..... On ne lit plus, on est transporté au milieu de la plus horrible mêlée.

Dans un épisode de ce poëme (*la mort d'Yadjnadatta*), que nous avons récemment publié, vous avez pu, Messieurs, si ce petit essai vous est tombé entre les mains, prendre une idée de la manière de ce poète habile dans le genre tendre et pathétique; et peut-être vous sera-t-il agréable aujourd'hui de connaître également son style dans le genre noble et élevé. Le morceau suivant, extrait du même poëme, et qui renferme la description d'un combat entre Lakchmana, le jeune frère de Râma, et le géant Atikâya, frère du farouche Râvana, pourra, si ce n'est pas abuser de votre attention, remplir notre dessein.

Râma, jeune prince rempli de valeur, bloque, avec son innombrable armée, la ville de Lankâ (1), résidence royale de Râvana, le ravisseur de son épouse; et, placé sur une éminence, il converse avec Wibhîchana, le propre frère du tyran de Lankâ, qui, lassé de ses cruautés et de ses injustices, avait depuis peu abandonné sa cour, et s'était rendu dans le camp de Râma, dont il avait embrassé le parti. A mesure que quelque chef ennemi, à la tête d'une troupe nombreuse, sort de la citadelle pour provoquer les siens au combat, Râma interroge le transfuge sur le nom, le rang et la valeur de l'adversaire qui se présente, et, d'après les renseignemens qu'il en reçoit, il désigne tel ou tel de ses généraux pour marcher à sa rencontre.

Laissons parler le poète:

« Atikâya, ayant vu tomber tour-à-tour ses trois frères et

---

(1) Nom donné anciennement, tant à l'île de Ceylan qu'à sa ville capitale.

ses oncles, tous égaux en force à Sakra, se livra à la plus affreuse colère. — Mène-moi, dit-il au conducteur de son char, mène-moi sur-le-champ en présence de Râma; c'est avec lui seul que je veux me mesurer. Que je l'abatte, que j'arrache cette funeste racine, et à l'instant Lakchmana, Sougrîvâ, Angada, et ces guerriers innombrables qui n'en sont que le tronc et les branches, seront anéantis du même coup! —

« Aussitôt le char roule avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et Atikâya, le front couronné d'un superbe diadème, et la main armée d'un arc immense, dont il ébranle avec force le nerf retentissant, s'élève majestueux comme Vichnou, lorsqu'en trois pas il mesura le monde. La terre tremble, les forêts s'agitent; les tigres, les lions rugissent de terreur; et l'armée ennemie, ne pouvant soutenir le feu de son regard, se disperse de toutes parts, et lui livre le passage. Râma, le voyant fondre de son côté, adresse ainsi la parole à Vibhîchana, qui se tenait près de lui : — Quel est, ô Vibhîchana, ce redoutable archer d'une stature gigantesque? Son char, hérissé de flèches, de lances, d'épées, de massues étincelantes, s'avance avec rapidité. Environné de ces armes brillantes, son vaste corps offre l'aspect d'un nuage orageux d'où jailliraient à-la-fois mille éclairs. Quel est ce superbe Râkchassa qui répand ainsi la terreur sur son passage, et se dirige fièrement vers moi?

« — C'est, lui répond Wibhîchana, le valeureux Atikâya, celui des fils de Râvana dont la force approche le plus de celle de son père. Egalement habile à se servir de l'arc et de l'épée, à combattre, soit à cheval, soit monté sur un char, il s'est rendu célèbre jusque parmi les Dévas et les Dânavas.

« Soumis autrefois aux plus grandes austérités, il s'attira la bienveillance de Brahmâ, et c'est des mains de cette divinité puissante qu'il a obtenu ce char étincelant d'or, cette divine cuirasse et ces armes enchantées, qui, plusieurs fois, ont été la terreur des Souras et des Asouras. Ses flèches sont plus rapides que la foudre, plus à craindre que les lacs redoutables du dieu des eaux. —

« Cependant Atikâya ayant dispersé l'armée de Sougrîva, de même qu'un jeune lion par son approche met en fuite un

troupeau de daims timides, ce superbe géant, sans s'abaisser à poursuivre des ennemis qu'il juge indignes de ses coups, marche droit sur Râma, qu'il apostrophe en ces mots :

« — Ce n'est pas avec un ennemi vulgaire que je veux me mesurer ; et s'il est vrai, ô fils de Dasaratha, que tu réunisses la force au courage, que tardes-tu à me présenter le combat ? — Lakchmana, irrité de cette insolente provocation, se jette entre Râma et son agresseur, et, avec un sourire moqueur, il tend son arc divin, prêt à placer sur la corde une flèche acérée. — Quoi! Saoumitri (2), lui dit le géant du ton de l'ironie, un faible enfant tel que toi oser me défier au combat !.... Crois-moi, retire-toi, redoute la pointe brûlante de ces flèches, insupportable aux Immortels eux-mêmes. Imprudent, tu veux réveiller le feu assoupi de la destruction !.. Fuis ; ou, si tu persistes dans ce dessein insensé, prépare-toi à descendre dans le royaume d'Yama. Vois ces flèches aiguës tout étincelantes d'or ; vois ce dard dont l'éclat rivalise avec les feux du soleil : il va te déchirer, il va boire ton sang comme un lion furieux déchire le petit de l'éléphant, et se désaltère dans ses veines.

« — Ce n'est point en de vaines paroles, en une folle jactance, lui répond avec calme le fils de Soumitrâ, que consiste la valeur. Laisse-là ce discours inutile, et fais-toi plutôt connaître par tes actions. L'homme qui fait preuve de courage, tel est celui que nous reconnaissons pour un héros. L'arc ou le glaive, quelle que soit l'arme que tu choisisses, tu me vois prêt à accepter le combat. Déjà je brûle d'abattre cette tête altière, de la voir rouler à mes pieds, comme le fruit du palmier, parvenu à sa maturité, tombe au souffle des vents. Qu'avec délices mes flèches vont s'abreuver de ton sang !.... Les dieux en trouvent moins à savourer l'ambroisie. Je suis un enfant, dis-tu, et comme tel tu me juges indigne du combat ! Va, garde-toi de me mépriser, et vois plutôt en moi le Génie de la mort prêt à fondre sur sa proie. —

« Ainsi les deux guerriers exaltent mutuellement l'ardeur

---

(2) Surnom de Lakchmana, dérivé de *Soumitrâ*, nom de sa mère.

qui les anime, et, des hautes régions de l'éther, les Dévas ont les yeux fixés sur eux, attentifs à la grande lutte qui va avoir lieu.

« Lakchmana ayant cessé de parler, le géant, enflammé de colère, lui décoche un trait rapide; mais le fils de Soumitrâ suit de l'œil le dard dans les airs, et lui opposant ses flèches acérées, il le brise en trois parties. Mille traits sont lancés et détruits de part et d'autre; mais enfin, plus heureux, Lakchmana blesse au front son adversaire. La douleur que celui-ci en ressent, loin de l'abattre, ne fait que redoubler ses forces. Il saisit un arc plus solide que le premier, y place un nouveau trait, et le décoche avec tant de vigueur, que Lakchmana, ne pouvant l'éviter, en est frappé à la poitrine. Il y riposte par un trait de feu, terrible comme le sceptre de Brahmâ; mais Atikâya lui oppose avec adresse une flèche aux aîles d'or, brillante comme un rayon du soleil. Les deux traits se rencontrent dans les airs, semblables à deux serpens furieux qui déchargeraient l'un sur l'autre leurs langues flamboyantes, et, brisés dans ce choc terrible, ils tombent en éclats sur la terre. Le fils de Soumitrâ, sans laisser à son adversaire le temps de respirer, l'accable d'une grêle de traits; mais tous s'émoussent sur la cuirasse de diamant qui protége le fils de Râvana, et tombent sans nul effet à ses pieds. Pendant que Lakchmana se consume ainsi en inutiles efforts, le dieu du vent, *Vâyou*, venant au secours du jeune héros, lui donne ce conseil : — C'est en vain, ô fils de Soumitrâ, que tu chercherais à entamer l'armure de ton adversaire; armure qu'il a reçue en don du Maître du monde, et sous laquelle il est invulnérable, si, pour détruire l'effet d'un pareil charme, tu n'emploies de ton côté la flèche même de Brahmâ. —

« Lakchmana place aussitôt le trait fatal sur son arc, immense comme celui d'Indra. Le trait part; le géant lui oppose en vain toutes les armes qui sont en son pouvoir. Le dard, plus rapide et aussi brûlant que la foudre, n'en est point ralenti. Dans son vol il consume, détruit, brise tous les obstacles qu'il rencontre, et vient frapper Atikâya. Sa tête horrible, séparée du tronc, tombe avec fracas sur la terre, semblable à un quartier de roc détaché par la foudre;

et les Râkchassas (3), témoins de la mort de leur chef, fuient, tout tremblans dans Lankâ, porter à Râvana cette triste nouvelle. »

Plusieurs autres grands poëmes, tels que le *Mahâbhârata*, où sont décrites les aventures et les guerres des Kourous et des Pandous; celui intitulé : *Sisoupâla-badha* (la mort de Sisoupâla), le *Raghou-Vansa*, étincellent de beautés du premier ordre; et quelquefois des sujets du plus haut intérêt y sont traités épisodiquement. C'est ainsi que le *Bhâgavat-Gîtâ*, dialogue admirable entre Krichna et Arjoun, touchant la divinité et l'immortalité de l'âme, et dont on doit une traduction aussi fidèle qu'élégante à la plume savante du doyen des Indianistes, le célèbre Ch. Wilkins, nommé dernièrement associé étranger à la troisième classe de l'Institut royal de France, fait partie du *Mahâbhârata*.

Et remarquez aussi, Messieurs, que ces antiques compositions, comme les plus anciens écrits des Grecs, ont fourni d'abondans matériaux au génie des poètes dramatiques, qui y ont puisé le sujet de la plupart de leurs pièces; car je ne dois pas vous laisser ignorer que les Indiens, sensibles, comme tous les peuples civilisés, aux brillantes illusions de la scène, possèdent un théâtre aussi riche qu'aucun qui soit au monde; théâtre bien défectueux, sans doute, si vous voulez le juger d'après les règles sévères prescrites par Aristote; mais qui ne le cède peut-être pas au nôtre dans l'expression des sentimens, le charme des situations et la peinture des caractères. Que de grâces, que de naturel, que de suavité dans *Sakontala*, cette charmante pièce que W. Jones a rendue en anglais avec tant d'élégance, et au sujet de laquelle un des plus beaux génies de l'Allemagne a dit

---

(3) Peuple de géans, ennemis des dieux et des hommes, soumis au sceptre de Râvana.

que « quand la littérature sanskrite ne posséderait que cette seule production, le désir de la lire dans l'original devrait suffire pour enflammer l'esprit, et l'exciter à l'étude de la langue divine dans laquelle elle est écrite! »

Mais, grâces à la fécondité des Muses indiennes, nous sommes bien loin d'en être réduits à ce seul chef-d'œuvre; et, outre les grandes compositions dont nous venons de parler, dans tous les genres de poésies, nous trouvons également chez les Indiens des ouvrages enchanteurs.

Il existe peu de pièces, par exemple, dans notre littérature européenne, que l'on puisse comparer avec le *Mégha-Doûta* (le Nuage Messager), pour le sentiment et la grâce; et, en fait de poésie érotique, le voluptueux Djaya-Déva, dans son petit poëme des *Amours de Mâdhava et de Radhâ*, l'emporte de beaucoup sur tous les poètes élégiaques connus. Jamais les fureurs de l'amour et ses folles langueurs n'ont été peintes avec des couleurs aussi vives et aussi séduisantes qu'elles le sont dans son *Gîtâ-Govinda*. Toutefois, selon les *Pandits*, ou sages indiens, ce morceau purement mystique n'exprimerait que les élans de l'âme qui cherche à s'unir à la divinité; et, sous ce point de vue, il offrirait un rapport frappant avec la délicieuse allégorie de Psyché et de l'Amour.

Enfin il n'est pas jusqu'au madrigal, à la mordante épigramme, qui n'aient été traités avec succès par les bardes du Gange; et il m'est tombé sous les yeux plusieurs petites pièces de ce genre, qui ne peuvent que donner l'idée la plus avantageuse de la grâce et de la finesse de leur esprit.

Mais de peur, Messieurs, de m'exposer à la malignité du vôtre, si je prolongeais plus long-temps un discours que déjà vous accusez peut-être de trop de longueur, je crois de mon intérêt de terminer ici cette légère esquisse, qu'un pinceau plus habile aurait sans doute tracée d'une manière plus séduisante.

Puisse-t-elle cependant, toute imparfaite qu'elle est, suffire pour vous donner une idée de la riche galerie qui doit successivement se développer à vos regards, et vous inspi-

rer le désir d'en étudier et d'en sentir les chefs-d'œuvres! La tâche est difficile, j'en conviens, mais elle n'est pas impossible; et déjà, si j'en juge par la noble ardeur que plusieurs d'entre vous m'ont témoignée, je ne doute point que bientôt nous ne réussissions à faire fleurir en France cette belle et importante littérature, et que nos efforts ne soient couronnés du plus heureux succès.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

VOYAGE DE DERVICH EFFENDI, ambassadeur de la Porte en Russie, avec la relation de tout ce qui s'est passé pendant son séjour à Pétersbourg, jusqu'à son retour à Constantinople, traduit de l'Histoire de l'Empire ottoman de Ahmet Vassif Effendi, *ancien* reis effendi; *par T. RUFFIN, consul de France, à Warna.*

DERVICH EFFENDI partit de Constantinople l'an 1168 de l'hégire, à la fin du mois de *Rabbi-ul-ewel*, qui revient au commencement de l'an 1755.

Arrivé, après un voyage de trente jours, près de Bender, Abdoullah pacha, gouverneur de cette ville, qu'il fit avertir de sa venue, envoya au-devant de lui son *kiaya* avec sa musique, et le fit conduire en grande pompe à la forteresse, où il le traita quelques jours avec magnificence.

Le 7 de *dje mari-ul-ewel*, l'ambassadeur marcha vers sa destination, accompagné d'un *bechlu-agha* (1).

Il parvint bientôt aux confins de la Pologne, passa le fleuve qui sépare les deux contrées, et vint au Lazareth avec le *mihmandar* qu'on avait nommé pour l'y recevoir.

Il partit le lendemain, et s'arrêta le soir à un village nommé *Vasilikoff*, où commence la frontière russe.

Après dix jours de quarantaine, le ministre de la Porte marcha droit à Kioff avec les voitures et les chevaux qu'on lui avait préparés. Il descendit, à son arrivée dans cette ville, au logement qui lui était destiné, y reçut la visite du gouverneur, qui l'invita à un dîner d'étiquette.

---

(1) *Bechlu-Agha* est une espèce de caporal qui commande cinq hommes. Le mot *agha* indique assez que c'est un officier militaire.

Kioff est composé de deux forts en face l'un de l'autre, entourés de fossés et contreminés. Il y a un général et une garnison; le palais du gouverneur n'avait été achevé, dit-on, que de cette année-là.

Tout le monde sait, d'ailleurs, que le fleuve Boristhène coule de Kioff à Okranoff, et de là se jette dans la mer Noire.

Au commencement de *dje-mari-ul-akhir*, l'ambassadeur étant parti de Kioff, arriva à *Konslondja*, demeure d'un colonel cosaque : cet officier lui fit dire qu'il viendrait lui faire visite, si on lui permettait de s'asseoir; à quoi le ministre ayant consenti (vu le rang qu'il tenait parmi les siens), il arriva bientôt, entretint *Dervich Effendi*, et s'en retourna.

Le troisième jour du même mois on se rendit au village de *Bulknet*. C'est un endroit où beaucoup de gens se sont fixés pour le commerce. Il y avait eu un incendie depuis peu, beaucoup de maisons et de boutiques y avaient été la proie des flammes; mais, à son retour, l'ambassadeur les trouva toutes rebâties.

Il passa cette nuit dans une maison appartenant à la couronne, et située hors du bourg. Il continua sa route le lendemain, et vint s'arrêter à un lieu, propriété du gouvernement, éloigué du dernier séjour de cinq à six *heures*.

Le onzième jour de *dje-mari-ul-acklir*, il entra dans la ville de *Thoula*. On y voit des manufactures d'armes à feu, dont le mouvement est opéré par la seule force de l'eau.

De là, Dervich Effendi se rendit en six jours à Moscou, ancienne résidence des souverains russes. Le gouverneur vint à l'hôtel où il était descendu, pour faire, à cet ambassadeur, compliment de bonne arrivée. On lui donna des confitures et du café, et, au moment de son départ, le commandant invita à dîner le ministre de la Porte, qui chercha d'abord à éviter d'accepter l'invitation, sous prétexte d'indisposition; mais n'yant pu s'exempter de lui faire l'honneur d'aller chez lui, ainsi que s'exprima ce général,

il y fut, et n'en revint qu'après y avoir pris du café et du thé.

De Moscou il arriva à *Novogorod*. C'est une ville que les Russes ont conquise sur les rois de Suède, où ils ont bâti un petit fort en brique. On transporte à Pétersbourg les vivres et les marchandises sur le fleuve qui passe en cet endroit.

L'ambassadeur ayant quitté ce lieu et pressé sa marche, arriva, le dixième jour, au village nommé Peteoff, où l'on voit un monastère fondé par les souverains moscovites.

Le lendemain on prépara tout pour l'entrée du ministre de Sa Hautesse. On lui envoya une voiture de l'Impératrice, dans laquelle il monta en pelisse et en turban de gala, nommé *khorassani*, accompagné du grand-maître des cérémonies; son secrétaire le suivait dans le carosse du premier ministre; on voyait après les divers officiers de sa suite montés dans les carosses des autres grands et des généraux. Les *tchoadars*, ou valets de pied, fermaient la marche, montés sur dix-huit chevaux enharnachés à la manière des Francs.

Il arriva à Pétersbourg, entouré, des deux côtés, d'une grande suite de valets de pied, de cavaliers et soldats de l'impératrice, tout brillans d'or et d'argent, qui avaient joint le cortége à un certain endroit de la route; de là il vint passer la nuit à l'hôtel qu'on lui avait préparé sur le bord de la rivière.

Le lendemain matin il alla, avec la personne qu'on lui avait envoyée, à l'hôtel du grand-chancelier. Le premier secrétaire vint à sa rencontre jusqu'à la porte, et le premier ministre lui demanda, de la place où il était, comment il se portait (2).

Ensuite, Dervich Effendi remit, avec un très grand respect, la lettre du grand-visir. On lui présenta ensuite du

(2) Il est facile de voir par ces détails que l'on suivit en cette occasion le cérémonial usité chez le visir.

café et du thé; on l'entretint sur les fatigues de son voyage, et on le congédia.

De là l'ambassadeur turc se rendit à l'hôtel du second ministre. Il s'entretint avec lui de la manière usitée, en reçut des témoignages d'amitié et de bonne intelligence, et se retira. Il vint après cela sur les bords de la Néva, entra dans un bateau, et se promena quelque temps.

Le vingt-deux du mois de *redjel* ayant été le jour désigné pour remettre à l'Impératrice la lettre du Grand-Seigneur, le maître des cérémonies de cette Princesse se présenta chez l'ambassadeur, qu'il trouva prêt avec sa suite, et son secrétaire, qu'il avait chargé de porter l'écrit respectable de Sa Hautesse.

Le cortége vint à petit pas au palais de l'Impératrice. On le fit attendre un peu de temps dans une chambre consacrée aux étrangers; ensuite l'ambassadeur, ayant été introduit en pelisse et en turban de gala, trouva la souveraine assise sur un fauteuil placé dans un lieu élevé, entourée de ses courtisans, de ses ministres et des dames de sa cour.

Dervich Effendi mit alors sa main gauche sur sa tête, et, élevant de la droite, l'écrit impérial, avec un grand respect, il s'approcha et dit : Voilà la lettre que l'auguste et le très-haut sultan Osman, fils du sultan Mustapha, envoie à l'illustre et majestueuse Impératrice de Russie, pour lui annoncer amicalement son avénement au trône. Aussitôt il remit sa lettre, que l'Impératrice posa sur les coussins brodés qui étaient autour d'elle, après quoi cette Princesse l'entretint quelques minutes, par le moyen du drogman; et après avoir mangé, selon l'usage, quelques sucreries qu'on lui présenta de la part de Sa Majesté, l'ambassadeur revint chez lui.

L'endroit où est Pétersbourg était autrefois rempli de marais et de bois, d'où sortait un fleuve nommé Néva, à-peu-près grand comme le Danube. Cet emplacement convint à l'Empereur, qui résolut d'y bâtir une ville. Il fit abattre les bois, et dessécher les marais. On construisit, d'après ses ordres, les maisons des deux côtés du fleuve : on couvrit les

toits, tantôt avec des tuiles, tantôt en lames dorées (3); et l'on vit s'établir sur les bords de la Néva un petit *tersana*, où l'on fait des vaisseaux pour le souverain et pour les particuliers. La Néva se rendant à la mer Baltique, Pétersbourg est toujours rempli de vaisseaux des cours voisines, qui vont et viennent.

Dans l'hiver on passe la rivière en bateau; la quantité des glaces ne permet pas d'y établir des ponts: on la passe aussi quelquefois sur la glace (4).

Dans l'été on y place un pont de bateaux pour faciliter la communication des deux rives; et, pour satisfaire à son entretien, on exige deux aspres des gens de pied, et quatre aspres des voitures de tous genres.

Comme on rapporta, quelques jours après, à l'Impératrice, que Dervich Effendi avait fait observer au mihenaudar que la coutume des ministres de la Porte était de ne rester que quarante jours dans leurs missions, et que le temps de son départ était venu, cette Princesse lui fit dire qu'il n'avait pas encore eu le temps de voir les curiosités de Pétersbourg, et qu'elle le priait de ne pas presser son départ.

L'Impératrice, qui aimait singulièrement à s'entretenir en costume inconnu (mascarade), et à parler à son aise avec les étrangers qu'elle n'avait pas encore vus, fit inviter l'ambassadeur à une soirée et à des divertissemens qu'elle avait fait préparer dans son palais.

Dervich Effendi s'étant rendu à cette réunion, il y trouva Elisabeth, ses ministres et ses courtisans. Les musiciens commencèrent bientôt à jouer leurs airs accoutumés; et, lorsque les hommes et les femmes y furent en assez grand nombre, suivant ce proverbe arabe, «les hommes dansent au milieu de leurs semblables, et les ours au milieu des montagnes,» le bal s'ouvrit.

---

(3) Je crois qu'il veut parler des églises, dont les clochers sont couverts de lames dorées.

(4) C'est-à-dire que lorsque la rivière charrie, on est obligé de rompre le pont, et d'attendre qu'elle soit entièrement prise.

L'Impératrice dansa aussi avec tout le monde, et donna à sa taille mille grâces nouvelles, que le ministre ottoman ne manqua pas de remarquer.

Cependant la Princesse s'approcha de lui, ôta son voile (c'est-à-dire son masque), et mit à leur aise tous ceux qui l'entouraient. Elle ordonna ensuite qu'on fît voir à Dervich Effendi son palais. En effet, il visita tous les appartemens, et vit la chambre à coucher de l'Impératrice; il entra ensuite dans une chambre remplie de sucreries et de différens mets. On lui offrit du café et du thé; on lui fit manger de tout ce qu'il y avait; enfin, on rendit à son caractère tous les honneurs convenables, et vers le matin chacun revint chez soi.

On l'invita, quelque temps après, à aller à un palais de de l'Impératrice, qui est à cinq ou six heures de distance de Pétersbourg, et sur les bords de la Néva. Comme on voulut passer cette rivière, et qu'on craignait qu'elle ne fût trop agitée, on y fit venir de grands bateaux en forme de galères: ou fit entrer l'ambassadeur dans l'un, et son secrétaire et sa suite dans l'autre. Après une ou deux heures de traversée, ou descendit sur une plage près de *Tersana* (Cronstadt); on monta en voiture, et, arrivé à un endroit habité, on y passa la nuit.

Le lendemain l'ambassadeur parcourut cet arsenal, et y vit à-peu-près vingt-cinq galères. Il demanda à quoi elles pouvaient servir : on lui répondit qu'elles servaient à aller dans la mer Baltique, de là dans l'Océan, pour exercer les matelots russes dans l'art de la navigation.

Le jour suivant, l'ambassadeur fut conduit à un palais impérial, bâti sur une hauteur. On y a fait des jardins où se trouvent des jets d'eau d'une prodigieuse élévation, où l'on entend des airs exécutés en mesure, par le moyen de l'eau, où l'on aperçoit une quantité de bassins dans lesquels sont des canards, des oies, des chiens qui semblent prêts à se battre et à lutter; chacun d'eux paraissant prêt à jeter le cri qui lui est propre, lance, par le bec ou par la bouche, une énorme quantité d'eau: enfin, on montra à Dervich Effendi une infinité d'autres choses inouïes et extraordinaires; et,

après avoir satisfait sa curiosité, on le ramena chez lui.

Les canons qui sont dans la ville et dans la forteresse, ainsi qu'on s'en est assuré, sont tous de bronze ou de fer, mais en petit nombre. Les palais de l'Impératrice sont en bois; les fenêtres sont grandes, et les murailles sont recouvertes d'un papier peint que l'on fabrique en Pologne. A la vérité, les murs des palais qu'Elisabeth a fait bâtir, sont tapissés de damas; les plafonds y sont en chaux; et ces maisons, exemptes de montées et de descentes, sont commodes et pleines d'agrémens. On n'y voit, en aucune façon, de sophas : il n'y a que des chaises; et l'on raconte même que les hommes y ont souvent des conversations très-intimes avec leurs femmes.

Le soixante-cinquième jour de son entrée à Pétersbourg, Dervich Effendi ayant reçu, en grande pompe, la réponse de l'Impératrice à la lettre de son maître, et dix jours après celle du premier ministre, quitta la capitale moscovite, et s'achemina vers Constantinople.

Au bout de quarante jours il arriva aux frontières de l'empire ottoman, ensuite à Bender, et, le vingtième jour de son départ de cette dernière ville, il entra dans la capitale de l'Islamisme. Il y a cent dix heures de Bender à Kioff; de là à Moscou on met cent quatre-vingt-une heures; de là à Pétersbourg on compte cent cinquante heures.

Nota. On s'est moins attaché dans cette traduction à la lettre qu'au sens; mais on y trouvera à-peu-près tout ce que le texte renferme.

(Voyez l'*Histoire de Vassif*, page 61.)

LITTÉRATURE HÉBRAIQUE.

Les Benjamites rétablis en Israël, poëme traduit de l'hébreu par M. de Maleville, *membre de la Société des Antiquaires de France, etc.* A Paris, chez Cérioux jeune, libraire, rue de Tournon, n° 4; Delaunay, libraire, au Palais-Royal: Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30; Treuttel et Würtz, rue Bourbon, n° 17 (1). — 1816.

On connaissait très-bien les titres variés et intéressans de M. Maleville, comme érudit, philosophe et écrivain. Dès sa première jeunesse il se fit connaître en concourant, avec feu l'estimable et savant Charles Villers, sur la cé-

(1) Ce poëme est-il véritablement traduit de la langue sacrée, ou n'est-ce qu'une imitation ingénieuse, quoique pas assez nouvelle, de ce genre de fictions plusieurs fois employées? Et l'ouvrage est-il seulement empreint, avec une admirable vérité, de la couleur caractéristique de la langue et de la littérature des Hébreux? L'examen de cette question, quelle qu'en soit la solution, fait que l'ouvrage est, dans tous les cas, du ressort de ce Journal, auquel il appartient par le titre et par le fonds. Le poëme est précédé d'une préface, dans laquelle l'auteur fait très-bien connaître l'époque où, selon lui, l'ouvrage a été écrit, celle où l'action doit s'être passée, le but, l'esprit et les intentions de l'ouvrage; et d'une lettre adressée au traducteur, et dans laquelle l'auteur de l'article qu'on va lire s'est livré à une partie des réflexions que ce même article contient, et auquel il croit devoir apporter peu de changemens; enfin, d'un prologue, dans lequel M. Maleville invoque avec enthousiasme la muse inspiratrice et les nobles sentimens qui ont dicté les pages d'un livre que la justice impartiale regardera sans doute comme un intéressant monument de littérature, de science, de religion et de patriotisme. Il le sera aussi pour moi d'une amitié indulgente. Dans les dernières lignes de son intéressante préface, l'auteur m'en a donné un témoignage qui me sera toujours honorable et cher, et dont je trouve ici un devoir et un plaisir à lui exprimer ma reconnaissance.

lèbre question proposée par l'Institut au sujet de l'influence de la réforme de Luther, question qu'il avait résolue d'une manière opposée à l'opinion du célèbre interprète de Kant, et cependant d'une manière également satisfaisante et philosophique. Il donna dès lors une juste idée de ses lumières (2), de son goût et de ses talens; et si, depuis cette époque déjà éloignée, la littérature n'a pas obtenu de lui tous les honneurs auxquels elle était en droit de s'attendre, on n'ignorait pas que ses momens, consacrés à une magistrature (3) illustrée par les travaux du respectable

---

(2) L'examen de la question relative à l'influence de la réforme de Luther sur la civilisation, la culture, les lumières et l'état politique de l'Europe, fut, il y a douze à treize ans, l'objet d'un concours proposé par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France. Le prix fut décerné à feu M. Charles Villers, mort à Gottingue au commencement de 1815, et sur lequel j'ai donné, dans le *Mercure de France* du mois d'avril de la même année, une notice nécrologique. La classe accorda des mentions honorables aux ouvrages de M. Leuillette, professeur d'histoire à Versailles; de M. Ponce, à la fois écrivain et artiste distingué; et de M. Maleville. L'ouvrage de ce dernier, bien moins favorable que ceux de ses concurrens à l'influence salutaire de la réforme violente opérée par Luther dans un moment où la marche naturelle des choses tendait, selon l'auteur, d'une manière plus générale et moins sanglante, à des résultats à-peu-près semblables, excita particulièrement l'attention. Etranger à Rome et à Genève, il ne m'appartient pas d'énoncer ici une opinion sur une question de cette importance, et je me permettrai seulement d'observer que, dans un moment où, malgré les cris et les efforts du fanatisme, de l'intolérance et de l'hypocrisie, les esprits se portent vivement vers tout ce qui peut, par la suite des temps, amener, autant que possible, à une fusion successive des doctrines et des opinions, l'ouvrage de M. Mallevile mérite, autant que celui de M. Villers, qui a puisé dans les sources classiques les richesses d'une érudition admirablement bien appropriée à la matière, de fixer l'attention des penseurs et des moralistes. La nouvelle production de M. Maleville ajoute à l'intérêt avec lequel me semble devoir être recherché l'ouvrage par lequel il a débuté dans la carrière littéraire.

(3) M. Maleville fils est maintenant conseiller à la Cour royale de Paris. Son père, membre de la Chambre des Pairs, a rempli longtemps, avec la plus haute distinction, les fonctions de président à la Cour de Cassation.

auteur de ses jours, n'étaient pas pour cela employés moins utilement pour la société. Enfin, lorsque dans ces jours de deuil et d'effroi où, pour la seconde fois, les innombrables légions européennes vinrent abaisser nos remparts, envahir nos provinces, arracher nos lauriers, et dépouiller notre capitale, sa voix, s'élevant soudain au milieu du sanctuaire des lois, réclama pour réparateur de nos désastres et de notre humiliation le descendant de Henri IV et de Louis XIV, et un nouveau pacte indissoluble entre un grand peuple et une auguste race. Son langage ferme, sage, sincère et libéral, fit connaître aux hommes calmes et impartiaux de toutes les opinions, l'ami de la patrie et de la justice, le digne fils de l'un des plus anciens et invariables défenseurs de la liberté et de la royauté constitutionnelle.

On connaissait donc parfaitement les titres de l'auteur, comme citoyen et comme philosophe ; mais on était loin de se douter que la Muse de Sion lui fût aussi familière, qu'elle le favorisât de ses inspirations les plus sublimes et les plus saintes. Non content d'habiter en imagination les rives poétiques du Jourdain, les augustes sommités d'Oreb et de Sinaï, et la vallée religieuse d'Hébron, il a acquis, en scrutant les profondeurs mystérieuses des antiquités judaïques, des connaissances dans lesquelles vainement on lui chercherait des maîtres et des rivaux, si ce n'est dans ce corps illustré par la gloire réunie des sciences, des lettres et des arts, qui, à la fois par ses pertes et ses acquisitions, fixe actuellement les regards et l'attention de la France et des nations étrangères, et qui, pour toutes les branches des connaissances humaines, compte un petit nombre d'hommes dont la supériorité ne peut être l'objet d'aucune contestation ni d'aucune concurrence. Ainsi, les savantes ténèbres de l'antiquité et les illustres débats politiques de nos temps modernes, les dogmes impénétrables de la Foi, et les profanes discussions de la philosophie, les arides travaux de la jurisprudence et les occupations riantes de la littérature, sont tour-à-tour l'objet des travaux de M. Maleville fils,

et remplissent avec un égal succès ses momens et ses loisirs.

L'auteur attribuera sans doute à l'indulgence, à l'amitié et à la prévention, cet hommage, qui n'est que celui de la justice et de la vérité, et il permettra bien volontiers que, pour ôter cette ressource à son humilité et à sa modestie, j'essaie de lui soumettre quelques critiques. Elles seront aussi franches que mes éloges ont été sincères.

Mais d'abord, me sera-t-il permis d'élever quelques doutes sur l'existence de l'auteur original que, dans son ingénieux prologue, M. Maleville suppose avoir composé ce poëme dans le siècle des Machabées ? J'ai sûrement une haute estime pour ces temps justement célèbres des vertus guerrières et religieuses ; mais c'est en vain que je cherche dans les monumens littéraires qui nous en sont restés, quelque chose de semblable au poëme que l'auteur nous fait connaître, et qu'il nous assure avoir traduit, de concert avec un rabbin allemand (4).

Ce poëme nous retrace tantôt les images gracieuses, naïves et pastorales du temps des juges d'Israël, c'est-à-dire de l'époque qu'il a si heureusement choisie pour l'événement et l'action politique ; tantôt les images fortes, hardies et terribles des prophètes inspirés qui annoncèrent successivement la chute du premier temple et la captivité du peuple de Dieu. Mais c'est en vain que dans les siècles postérieurs, pendant les temps qui s'écoulèrent entre la première catastrophe dont je viens de parler et la seconde dispersion du peuple juif dans les différentes parties de l'ancien monde, je cherche quelques traces, quelque imi-

---

(4) Le livre de *la Sagesse*, bien loin de contredire cette opinion, est, au contraire, propre à la confirmer. Le genre et la nature de cet ouvrage ne sont, je crois, douteux pour aucun critique éclairé et impartial ; mais cette discussion et d'autres relatives à quelques anachronismes volontaires, que dans la suite de ma lettre je reproche à M. Maleville, se rattachent à des questions trop délicates, et qui, par quelques raisons personnelles et faciles à deviner, le deviendraient particulièrement dans ma bouche.

tation de cette poésie originale et sacrée dont le poëme des *Benjamites* a pour objet de nous rappeler les beautés et le caractère. Ainsi donc, ou ce poëme est échappé au naufrage du temps, comme monument miraculeux d'une époque aussi reculée qu'intéressante, ou bien il a été, au milieu de nos temps les plus modernes, une heureuse imitation des traditions de cette même époque, c'est-à-dire l'ouvrage du goût, de l'étude et de l'érudition. Le siècle des Machabées, où les mœurs du temps des juges, et l'imagination exaltée des prophètes ne se trouvaient ni dans la réalité historique, ni dans la littérature, ce siècle, dis-je, ne me paraît pas très-heureusement choisi pour produire l'illusion désirable; et, l'avouerai-je? cette illusion est encore diminuée par l'extrême harmonie qui existe, d'un autre côté, entre les événemens et la situation politique de l'époque indiquée, et les intentions édifiantes et libérales exprimées dans la préface de ce poëme.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille refuser toute foi à l'assertion contenue en cette préface, que l'auteur n'est que le collaborateur de la traduction de l'ouvrage dont il enrichit la littérature religieuse! Je ne le blâme un peu que de ne pas nous faire connaître le nom du savant rabbin allemand qui a eu l'honneur de participer à ses travaux. Ce serait par là même un nom honorable à ajouter au supplément qu'un jour, je pense, on nous donnera de la savante nomenclature des docteurs hébreux, que nous devons aux Wolf, aux Bartholocci et aux Rossi.

Si quelques doutes m'étaient restés sur l'auteur original de l'ouvrage, je n'aurais point hésité à adresser à M. Maleville quelques questions essentielles dont j'aurais attendu alors de sa part la solution intéressante et instructive. Je lui aurais demandé, par exemple, comment il se serait fait, ainsi qu'il le dit dans sa préface, que le poëme tout entier des *Benjamites* eût été écrit dans cette espèce de versification qui consistait dans la répétition cadencée, régulière, harmonieuse et symétrique, présentée plusieurs fois sous des formes différentes? L'Ecriture-Sainte n'emploie

jamais ce mode de versification que pour rendre les pensées et les sentimens rapides de l'enthousiasme et de l'inspiration, jamais dans les récits dont les cadres sont étendus, et dans les ouvrages complets, étendus et réguliers, ce qui résulte d'une foule innombrable d'exemples que rapporte, avec autant de discernement que d'exactitude, l'ouvrage intéressant à la fois et pour la littérature allemande et pour la littérature sacrée, que l'auteur cite lui-même dans une de ses notes (5).

Je lui aurais demandé aussi comment et pourquoi il mêle aux images les plus gracieuses, les plus naïves, les plus originales du temps fortuné des juges d'Israël, pasteurs et guerriers, des traditions infiniment plus modernes, postérieures non seulement au temps où l'action est placée, mais même à celui où l'ouvrage doit avoir été composé, et qui se rattachent à tout ce que l'histoire nous a transmis d'une époque bien différente, d'une époque connue par les subtilités de l'école pharisienne; pourquoi y a-t-il également mêlé les discussions d'une théologie orthodoxe, les formes de la scolastique, les mystères de la cabale, et les exaltations de l'ascétisme? Contraste frappant, par lequel les trésors d'une érudition immense nuisent à l'effet d'une imagination vive et riante, et qui me semble un peu détruire, dans quelques parties de l'ouvrage, l'illusion que produisent dans l'ensemble le charme local et la couleur naïve qui le distinguent si éminemment; contraste qui pourrait être justifié par les principes que les docteurs juifs professent sur la nature et l'époque de leurs principales traditions, mais qu'il me semble assez difficile d'admettre en lit-

---

(5) *Sur le Génie de la poésie des Hébreux*, par le célèbre allemand Herder, en deux volumes.

En parlant dans une note de la préface de cette versification des Hébreux, M. Maleville y cite ce même ouvrage allemand dont je parle ici, la préface de la Moysiade de Vizelise, dont il est question plus bas, les Mémoires de Louis Racine, comme les ouvrages qui, avec le cours de poésie sacrée du docteur Lawt, ont fait connaître le mieux la nature et le genre de cette même versification.

térature et en histoire, et que j'oserais comparer en quelque sorte au mélange extraordinaire, qu'un écrivain justement célèbre (6) a fait dans l'un de ses plus importans ouvrages, des images de l'ancienne loi, des traditions de la nouvelle, et des allégories du paganisme; mélange qui a fourni à un critique érudit et spirituel une suite d'observations judicieuses, mais pas toujours impartiales, et où une admiration pour des beautés incontestables n'a pas toujours suffisamment compensé une censure aussi remarquable par les idées que par les expressions.

Mais ce serait à l'auteur même, en les étendant, que j'adresserais ces observations d'une critique peut-être trop superficielle. Ce n'est pas au collaborateur de la traduction de l'ouvrage, et en même temps son éditeur, à M. Maleville, qu'elles peuvent s'adresser avec convenance; il a fait pour la peinture d'une des époques les plus intéressantes de l'Histoire Sacrée, ce qu'a fait pour un but tout-à-fait semblable le charmant auteur d'*Eliezer et Nephtali*; et si Florian, dans la préface de l'ouvrage qu'il nous a fait connaître comme traduit de l'hébreu, s'est concilié l'éternelle et juste reconnaissance des descendans d'un peuple si anciennement malheureux, en y développant les principes de la religion la plus éclairée et de la tolérance la plus philosophique; s'il a revêtu du style le plus enchanteur une description aussi séduisante que vraie, M. Maleville a acquis, comme homme de lettres, des droits non moins certains à la reconnaissance des amis de la littérature sacrée et de la poésie religieuse (7).

---

(6) M. de Châteaubriant.

(7) On sera sans doute bien aise, après ces réflexions générales, d'avoir une idée succincte du plan et de la marche de l'ouvrage. Les voici :

On connaît l'horrible histoire du lévite d'Ephraïm, que le plus éloquent de nos prosateurs a revêtue d'un style sublime, et qui depuis a été mise sur notre théâtre par un poète de nos jours, dont on estime les talens, et dont on admire le noble caractère. On sait comment la

Je ne rapporterai donc à lui aucuns de mes éloges ni aucunes de mes observations sur le poëme des *Benjamites*;

---

beauté de sa jeune épouse enflamma les désirs d'une multitude effrénée, comment elle expira sous leurs hideux embrassemens; et comment son corps, partagé en douze portions, fut pour chaque tribu d'Israël un appel aux plus cruelles vengeances. L'anathème est porté contre les coupables dont un ambitieux veut mettre à profit la rébellion : toutes les tribus se lèvent; Benjamin est exterminé; il ne s'échappe que six cents Benjamites, qui trouvent un refuge auprès du rocher de Remmon. C'est là que le poëme commence. Géra, chef des proscrits, a le bonheur de sauver Othoniel, l'un des princes hébreux, des fureurs des Amalécites : la reconnaissance d'Othoniel n'est point vaine. A sa voix, les prêtres et les princes déposent leur colère, et Israël ouvre son sein à Benjamin repentant. L'amour vient de nouveau troubler la paix. Géra a vu la fille de Camuel, la belle Salomith; il la désire pour compagne : mais le juge d'Ephraïm est lié par un serment terrible. Dans l'assemblée de Maspha il a prononcé d'avance, avec tout Israël, la mort de celui qui donnerait sa fille ou sa sœur en mariage aux enfans de Benjamin; d'ailleurs sa fille est depuis longtemps promise à son plus proche parent, Osias. Pour consoler les Benjamites et leur chef, on leur offre de les unir à trois cents vierges de Jabés, seul pays qui n'ait point partagé la haine des Hébreux, et qui ne se soit point associé à leurs sermens. Cette compensation, insuffisante et injurieuse pour l'amour, est rejetée, et Benjamin retourne au désert. Cependant les enfans d'Ammon et de Moab, et les Philistins et les Amalécites, et les fiers descendans d'Ismaël, réunis sous les bannières de Sarazar, fils du roi d'Assyrie, se répandent, comme un torrent, dans la Judée. Comme Silo se préparait à la défense, deux envoyés de Sarazar viennent redemander l'héritage des Ammonites, et des Moabites, et des peuples d'Amalec, et l'affranchissement des Chananéens. A ce prix, et sous la condition d'un riche tribut, Israël sera épargné. On conçoit quelle dut être la réponse des Hébreux. Une bataille s'engage, Israël est près de succomber; sans le dévouement de deux guerriers, l'Arche sainte allait tomber au pouvoir des incirconcis. Alors le Seigneur parle au cœur de Géra; ce guerrier sauve Israël, et Salomith est le prix de sa victoire.

Tel est le sommaire et le dessin de ce poëme, plein de feu et d'imagination, auquel on ne peut guère reprocher que de présenter deux actions distinctes et véritables, dont la seconde commence à la seconde retraite des Benjamites. On aimera sans doute aussi à avoir une idée juste et exacte du style de l'auteur. Le passage suivant n'est pas un des moins propres à faire connaître le coloris de l'ouvrage et les sentimens qui y sont exprimés :

« Pères du peuple, dit Othoniel en déplorant les maux des Benja-

je consentirai même à ne pas le reconnaître dans l'expression de ces sentimens de justice, de douceur, de sagesse et

---

mites, les enfans de Benjamin ont été coupables, sans doute, et justement vous leur avez fait éprouver les effets de votre sévérité. Dieu lui-même a ouvert son carquois pour les percer des traits de sa colère, et il a mis un frein à leur bouche audacieuse. Malheur à qui pourrait ne pas détester leurs attentats! Mais quels sont les hommes dont la vertu ne se soit jamais égarée, et quelle juste vengeance ne doit pas avoir un terme? Si nos frères ont failli, n'est-ce pas assez que leurs villes et leurs maisons aient été renversées, leurs richesses anéanties, leurs chefs mis à mort, et que, depuis quatre mois, ceux qui leur ont survécu, n'aient passé que des jours pleins de trouble et des nuits douloureuses? Quelle utilité pourrait-on retirer de leur trépas? Est-ce quand ils seront descendus dans l'abîme, que leur poussière pourra louer le Seigneur et publier votre clémence?

« Non : leur ruine ne serait pour nous qu'une source de regrets éternels. Les Benjamites marchèrent long-temps au combat comme de vaillans hommes; ils furent dociles à la voix de Moïse et de Josué, fils de Nun. Ne souffrez donc pas, ô princes d'Israël, que cette race de braves soit retranchée de votre peuple; il est temps de la rétablir dans son héritage. Que Benjamin redevienne le loup dévorant prédit par Jacob; qu'au matin il dévore sa proie, et que le soir il partage les dépouilles!

« La clémence, ô pères du peuple! vous ouvrira le chemin de la vie, tandis que l'excessive sévérité conduit à la mort les hypocrites et les hommes cruels. »

Ce qui est encore remarquable dans cet ouvrage, c'est que non seulement les images et les traits de style, mais aussi une partie des fictions, sont puisés dans la même source. C'est ainsi que la rébellion et la conduite de l'ambitieux Jéroham rappellent celles d'Abimélek et d'Absalon; que l'invasion du camp des incirconsis par Géra et son compagnon offre à-peu-près les mêmes circonstances que celle du camp des Madianites par Gédéon, ou de celui des Philistins par Jonathas et son écuyer; qu'on retrouve dans la bouche de Géra, proscrit, à-peu-près les mêmes discours que dans celle de David, persécuté par Saül; qu'enfin on reconnaît dans la prophétesse que l'auteur introduit, la pythonisse d'Eudor, et dans ses prophéties une image de celles de Balaam. L'ouvrage offre ainsi, à côté des qualités de l'imagination, dans l'action principale et dans les principales parties du style, des imitations caractéristiques pleines de goût et de fidélité; et des notes nombreuses indiquent avec exactitude les endroits de l'Ecriture où l'auteur a puisé les citations qu'il a su encadrer avec autant de bonheur que d'habilité et d'intelligence : la source de ces réminiscences, qui relèvent encore des beautés supérieures et d'un tout autre genre, avait aussi besoin d'être indiquée.

de modération qui rendent cet ouvrage plus particulièrement encore recommandable, dans ces nobles et touchantes exhortations à l'oubli du passé, à l'indulgence réciproque, à la crainte éclairée du Seigneur, et à une foi sincère et judicieuse. Mais l'effort est grand, sans doute; et combien de fois, en lisant ces pages empreintes d'une juste et noble indignation contre le faux zèle, l'hypocrisie, l'inexorable fanatisme et les passions implacables; combien de fois, en pensant à tant de pharisiens modernes de tous les genres et de toutes les époques, ne me suis-je pas écrié avec le fils d'Amos: « Qu'ai-je à faire de cette multitude « de victimes que vous m'offrez? dit le Seigneur. Tout « cela ne m'inspire que du dégoût; je n'aime point les ho- « locaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux... « Ne m'offrez plus de sacrifices.... Votre encens m'est en « abomination..... Lorsque vous étendrez vos mains vers « moi, je détournerai les yeux; lorsque vous multiplierez « vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos « mains sont pleines de sang. » (*Isaïe*, *c.* 1.)

Combien de fois aussi n'ai-je pas répété les paroles du même prophète, qu'au jour solennel de l'expiation, les tribus dispersées d'Israël prononcent encore comme l'exhortation la plus sublime à une pénitence véritablement édifiante!

« Vous me demandez, dit le Seigneur, pourquoi je ne « vous ai pas regardés après votre jeûne? pourquoi vous « avez humilié vos âmes sans que je m'en sois mis en peine? « Voici le jeûne que j'approuve: Rompez les chaînes de « l'impiété; déchargez de leurs fardeaux ceux qui en sont « accablés..... Mettez fin à vos querelles, à vos discordes; « alors la gloire du Seigneur vous protégera. » (*Isaïe*, *c.* 58.)

Honneur à l'écrivain qui, pour me servir des heureuses expressions d'un critique célèbre dans un journal qui l'est aussi, et dans un article justement flatteur, inspiré par un ange de paix, au milieu des monumens de nos dissensions, élève un autel à la concorde! Dans sa noble composition,

le Dieu de l'Ancien Testament, celui des armées, est le Dieu de la paix et de la miséricorde. Il en est quelques autres où celui que les Chrétiens adorent sous le beau nom de Dieu de la miséricorde, est le Dieu terrible des vengeances.

A ces vénérables citations me permettra-t-on d'en ajouter d'autres moins sacrées, sans doute, mais aussi moins connues, et qui recevront un nouveau degré d'intérêt du cadre dans lequel elles sont placées.

M. Maleville a mentionné dans une de ses notes le poëme de *la Moïsiade*, que publia, vers la fin du 18^e^ siècle, Hartwing Wezelise, juif de Berlin, émule et ami du célèbre Mendelson. Cet homme fit résonner dans la langue sacrée elle-même l'auguste lyre de David et d'Asaph; il composa son poëme dans un pays où un monarque éclairé et législateur avait répandu l'amour de la gloire et de l'illustration dans toutes les classes de la société. Les inspirations de *la Moïsiade* feront encore apprécier davantage le mérite du style antique, simple et oriental, que l'on retrouve dans *les Benjamites*. Elevé au milieu des pieuses croyances et des religieuses habitudes de l'ancienne loi, familiarisé avec les traditions et la langue de l'Ecriture, Wezelise n'avait pas besoin de se plonger dans ces sources sacrées, au milieu desquelles il était né, pour ainsi dire. M. Maleville n'avait point à cet égard les mêmes avantages, et cependant, jeune encore, il a su s'abreuver de cette onde salutaire, au milieu des travaux, des méditations et des sollicitudes les plus opposées : il a ainsi glorieusement marché sur les traces des illustres chantres d'Abel, de Joseph, d'Eliezer et Nephtali; comme eux il a retracé ce langage inimitable, aux yeux de la nature et du sentiment, que nous offre l'Ecriture, et dont on cherche trop inutilement quelque image dans les productions d'ailleurs immortelles que l'on doit au génie du Tasse, de Milton et de Klopstock. Le passage suivant du 4^e^ chant de *la Moïsiade*, dont le prologue a déjà été traduit par moi dans le N° XVIII de ce journal, à la suite d'une notice sur la vie et les ouvrages nombreux et variés que l'auteur a écrits dans

la langue hébraïque, donnera une nouvelle et plus forte idée du style et du mérite de ce poëme.

« De longs jours s'étaient écoulés, et les artisans de l'injustice prospéraient encore. Inébranlable comme un mur d'airain, l'infortune d'Israël était toujours la même ; le crime avait étendu ses rameaux ; la méchanceté élevait la tête comme un pin audacieux ; des portes de fer et de plomb fermaient le chemin de l'espérance. La race de Jacob désespérait de son salut, et se croyait perdue pour toujours : elle savait que jamais en elle-même elle ne pourrait trouver de réfuge. Est-ce vers les rois de la terre que les Hébreux pousseront les cris de l'oppression et de l'injustice ? Mais, qui les entendra ; et, d'une boucherie affreuse, qui sauvera l'innocente victime ? Les rois eux-mêmes enfantent l'iniquité, ont soif de sang, et sont affamés de carnage. Que peuvent de longues supplications pour frapper l'oreille de tyrans inexorables ? Un seul espoir restait aux opprimés, et portait dans leur âme un baume consolateur ; ils espéraient dans le jour de la mort du tyran, dans le jour où il deviendrait la proie de la tombe dévorante. Ils se disaient dans leur adversité : Peut-être un meilleur prince montera-t-il sur le trône des Pharaons. Mais quel fut leur désespoir, lorsque cette dernière espérance fut déçue ! Un roi cruel avait cessé de vivre, un impie était retourné aux enfers ; mais leur misère fut plus grande encore, et de plus insupportables travaux devinrent leur partage. D'un tronc empoisonné naquit un serpent funeste : ses crimes surpassèrent ceux de sa race. Sur l'infortune il apesantit un joug d'airain ; sur les enfans de Jacob il versa le mépris, la honte sur les serviteurs du Dieu d'Israël. Jacob s'abaissa profondément ; son humiliation fut affreuse : mais, courbé sous le poids du malheur, il n'outrageait point son Dieu, et ne profanait pas ses lèvres du blasphème de l'Eternel. Bientôt aussi, du sein des ténèbres les plus profondes, son salut devait commencer à naître comme l'aurore matinale. Du fond de sa captivité, il invoquait le Dieu de ses pères ; et, purifiant son âme, amol-

lissant la dureté de son cœur, il s'écriait : « L'homme est « tout néant, et ses œuvres sont comme l'ombre légère. Vers « l'éternel rocher de secours et d'espérance, tournons nos « regards ; c'est de ce rocher que jaillira la source de notre « bonheur. »

« Vers le Dieu tout-puissant qui enfante des prodiges, les Hébreux élevèrent donc ainsi leur voix : « Dieu redou- « table, qui habites au milieu des Chérubins, qui te ressem- « ble entre les Dieux ? Des mains de l'oppresseur tu sauves « l'indigent et le délaissé. Que nos supplications s'élèvent « jusque vers le sanctuaire de ta majesté divine ! Ecoute les « accens de ceux dont, à la naissance du monde, tu choisis « les ancêtres. Hélas ! les méchans élèvent une tête auda- « cieuse ; ils trament d'horribles complots contre le peuple « de ton amour ; ils ont foulé sous leurs pieds la race de ta « prédilection ; ils l'ont rendue pareille à la fange. Regarde « quelle est notre misère, combien notre abaissement est « profond. Pourquoi les pervers diront-ils impunément, « *qui osera nous commander ?* Ecrase-les de ton bras « redoutable ; montre-leur qu'ils ne sont que de faibles mor- « tels. Aux arrêts de ta colère, les rochers sourcilleux se « déplacent soudain ; les montagnes des temps antiques dis- « paraissent comme des torrens rapides. Quel est Pharaon ? « Quel est son peuple pour s'opposer à tes divines volon- « tés ? Qu'ils rougissent de leur délire ! Que l'Egypte ait « honte de ses crimes ! Dans ton indignation, tu dispersas « jadis les impudens constructeurs d'une tour prodigieuse. « Ton souffle changea en néant Sodome et Gomorrhe, sé- « jour de tes ennemis. L'Egypte a imité ses forfaits ; son « délire a surpassé le leur. Tourne vers nous tes regards. « De ta lueur ineffable réjouis nos yeux ; écrase les impies ; « rends-les pareils à la poussière. Fais revivre les antiques « témoignages de ta puissance ; frappe, comme tu le fis au- « trefois, lorsque, pour la cause d'Abraham, tu répandis la « terreur parmi les rois des nations ; comme tu le fis lorsque, « pour écarter le danger d'Isaac, ton serviteur, tu effrayas « un dominateur superbe ; ou lorsque tu répandis les ter-

« reurs de songes funèbres sur l'ennemi qui poursuivait l'é-
« poux de Rachel; ou lorsque, du fond des cachots, tu rap-
« pelas Joseph pour gouverner de vastes régions. Si notre
« justice n'égale pas celle de tes premiers élus, c'est de leur
« race antique et sainte que nous tenons l'existence. Reste-
« rons-nous en proie au mépris, foulés sous les pieds des
« artisans de l'iniquité, esclaves de la race de Cham, race
« dès sa naissance impie et sacrilége? Fais éclater ta puis-
« sance; que les nations frémissent! Que le crime et la per-
« versité s'arrêtent au milieu de leur affreuse course! Lève-
« toi, Dieu redoutable; étends sur nous le sceptre de ta do-
« mination. A la naissance des mondes, tu contractas avec
« nous la plus sainte des alliances. Sur notre chair même tu
« posas le sceau d'un pacte éternel. Ordonne encore, et
« que nous recevions les paroles de ta bouche. Impose-nous
« le joug auguste de ta puissance : alors nous deviendrons
« la lumière des nations. Comme nous elles te craindront.
« Fermes et inébranlables, nous leur montrerons le sentier
« de la vertu et les chemins qu'elles doivent suivre. Du fond
« de ces régions ténébreuses, entends nos supplications;
« et, dans cette captivité d'airain, fais retentir l'heure de la
« délivrance. »

« Au cours de la fortune ou de l'adversité Dieu met tour-à-tour un terme inévitable. Quand il a plongé long-temps le fils de l'homme dans l'abattement et la misère, il fait sonner l'heure de la clémence. Ainsi les arrêts sévères qu'il avait portés contre son peuple ne devaient pas durer éternellement. Les temps étaient venus, et les jours accomplis. Dieu vit la conversion d'Israël et la pureté de son cœur; il fut touché de sa foi vive et de son ardeur sincère. Les cris de la nation enchaînée s'élevèrent vers lui. De l'humble asile de l'esclavage ils montèrent vers le séjour radieux de la clarté céleste. Sa miséricorde s'étendit sur Israël, et il répondit : *Me voilà!* Sa voix redoutable retentit du haut du firmament. Il dit : « Le temps de l'orage « s'est écoulé; les ondées destructrices ont accompli leurs « cours : que la vigne d'Israël refleurisse! que ses grappes

« se couvrent de fruits délicieux ; mais que l'Egypte se « change en désert ! Que les ténèbres se répandent sur les « tentes des fils de Cham ! Que leurs fruits périssent dans « l'immaturité ! Que la cognée abatte leurs cèdres superbes ! « Que la misère du peuple que j'ai choisi cesse dès ce jour, « et que la gloire des enfans de la perversité se dissipe comme « un nuage ! Les vertus des justes sont consignées dans les « trésors de ma sagesse ; les iniquités de l'Egypte dans les « vastes réservoirs de ma justice. Les vertus et les crimes « que le soleil éclaire passent sous mes regards vigilans : en « est-il que je puisse oublier, ou qui se dérobent à mes « yeux ? C'est moi qui ai nourri l'univers et ses innom- « brables créatures. La piété et les forfaits distinguent seuls « les mortels à mes yeux. Quand je détourne ma face, l'im- « pie croit que j'ai cessé de le connaître ; il le croit jusqu'au « jour terrible de la vengeance, où les actions de l'homme « sont payées avec usure : alors les insensés voient que rien « n'échappe à ma mémoire. Le nuage aujourd'hui s'est écar- « té ; le voile obscurateur n'est plus. J'ai pensé à la sainte « alliance que j'ai conclue avec les justes, avec ceux qui, « dans les premiers temps du monde, reconnurent ma puis- « sance, et me servirent selon mon cœur. »

« En pensant à la sainte alliance, à l'auguste serment des premiers temps, l'Eternel s'enveloppa du manteau de sa colère, se couvrit des vêtemens de la vengeance. Du haut de son sanctuaire, ses regards tombèrent sur les tribus d'Israël ; il les vit comme une vigne foulée aux pieds, plantée dans un champ dont les haies sont arrachées par la violence, et que dévore l'enfant impétueux de la forêt. Sur les fondemens de la justice il établit son trône auguste et redoutable ; sa main saisit le glaive. La terre et ses habitans attendent en tremblant les arrêts de sa bouche. La troupe des anges et des chérubins entoure son siége éclatant. Ils s'attendent à être les instrumens de ses divines volontés, à porter vers tous les bouts de l'univers ses arrêts irrévocables. Mais il dit à ses saints : « Ce n'est pas à vous que « j'en appelle aujourd'hui ; ce n'est pas soudain que je veux

« détruire Soan et ses habitans, comme Sodome, qu'en un « clin d'œil j'ai changé en solitude, pour en arracher le juste « qui s'y trouvait. C'est de la bouche d'un homme vertueux « qu'ils entendront leur honte et l'arrêt de leur perte. »

« Dieu alors chercha un homme selon son cœur. Il l'envoya vers l'Egypte. Il voulut que ses paroles fussent fortes et assurées; qu'il se présentât avec fierté devant les grands de la terre; qu'il obtînt les hommages des peuples, et méritât le sourire des cieux. Parmi d'innombrables milliers, l'Eternel discerna l'homme de son choix. Sur le héros de la sagesse il fit reposer l'esprit saint, et la majesté royale sur l'homme humble et timide. »

Les chants de *la Moïsiade*, écrits à peu près avec le rhythme dont M. Maleville nous dit que s'est servi l'auteur des *Benjamites*, ne présentent sans doute rien d'extraordinaire ni de nouveau, quant aux idées qu'ils expriment; mais leur couleur est caractéristique. L'auteur les a écrits dans un hébreu qui rappelle les époques les plus brillantes de la langue sacrée: cette circonstance, l'époque et le lieu où l'ouvrage a paru, sont le point de vue qui peut le rendre remarquable. J'en ferai encore connaître des passages dans une autre occasion, flatté d'y avoir préludé deux fois déjà dans un journal littéraire estimable, et à la tête d'un ouvrage qui sera, j'ose le prédire, cher au goût, à la science et à l'amitié.

Que M. Maleville continue à partager ses soins et ses instans entre des devoirs respectables et le doux commerce des lettres. Elles élèvent l'esprit, agrandissent le cercle des idées, et ouvrent l'âme aux plus nobles sentimens publics et particuliers. Si, au milieu de nos malheurs et de nos troubles civils, des écrivains obscurs et orgueilleux, et un petit nombre d'hommes à talent se déshonorèrent par l'adulation et la bassesse, l'histoire n'oubliera pas, entre tant d'autres plus heureux exemples, que Ducis resta fidèle à ses principes, Bernardin à ses goûts, Delille à ses affections. C'est en voyant ainsi des noms déjà illustrés, portés par des hommes

qui en sont dignes, que l'on peut concevoir le juste espoir de voir s'élever dans son majestueux ensemble cette auguste pairie héréditaire qui, à côté d'une représentation véritablement nationale et indépendante, est le boulevard du peuple et de la royauté; boulevard contre lequel viennent expirer les flots de l'anarchie et les atteintes du despotisme. A côté des nobles descendans des anciens appuis de la monarchie française, siégent des hommes décorés d'une illustration plus moderne et non moins glorieuse. Leurs descendans un jour justifieront leurs talens et leurs vertus; et si jamais dans cette auguste assemblée, soutien du trône et protégée par lui, quelque homme revêtu de noms consacrés par le respect public, comme celui de l'écrivain magistrat dont je viens de faire connaître l'ouvrage, devait faire taire la voix de sa conscience, celle de la justice et du bien public, l'image, le souvenir du noble fondateur de sa race suffiraient pour le faire rentrer en lui-même comme dans le chemin du devoir et de la justice.

M. B., *de l'Académie de Nanci, de celle des Antiquaires de France, de la Société Philotechnique de Paris, de l'Académie royale de Gottingue, etc. etc.*

LITTÉRATURE ITALIENNE.

LE PORTRAIT,

CANTATE.

Les heures du matin, de leurs ailes brillantes,
Eveillaient les zéphyrs et caressaient les fleurs,
Lorsque la jeune Adèle, à leurs clartés naissantes,
Seule, observait la toile où d'heureuses couleurs,
Mélangeant avec art leurs nuances légères,
Retraçaient à ses yeux la plus tendre des mères.

Du baiser virginal saluant ce portrait,
Son regard attentif admire
La grâce, la bonté peintes dans chaque trait.
Adèle, en l'admirant, se plaît à lui sourire;
Et, comme un vent léger qui dans les bois soupire,
Ses timides accens s'échappent en secret.

Du Dieu du jour rapide messagère,
Aimable Aurore, en colorant les cieux,
Tu ne peux rien présenter à mes yeux
De plus touchant que les traits de ma mère.

Qu'un jour, aussi pur
Que son âme est belle,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur!

Si vous daignez sourire à mon hommage,
Dieux bienfaisans! faites, pour mon bonheur,
Que ses vertus se trouvent dans mon cœur,
Comme ses traits dans cette douce image!

Qu'un jour, aussi pur
Que son âme est belle,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur!

Mes compagnes, venez; cherchons dans la prairie
Les trésors innocens que Flore y vient cacher:
Venez; et qu'au réveil d'une mère attendrie,
La guirlande des prés orne un tableau si cher.

Elle dit; et, rivaux de l'Aurore vermeille,
Dont leur brillant calice a recueilli les pleurs,
L'Hyacinthe et la Rose ont rempli sa corbeille.
L'image s'embellit de leurs vives couleurs,
Et semble, d'un souris, s'animer sous les fleurs.

Bientôt un chœur nombreux, par sa douce harmonie,
En répétant ces mots, simple hommage des cœurs,
Vient hâter le réveil d'une mère chérie:

Qu'un jour, aussi pur
Que son âme est belle,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur!

Vous, qui sur ses traces
Etes retenus,
Comptez par ses grâces
Toutes ses vertus.

Chacun, autour d'elle,
Connaît le plaisir,
Et, pour la chérir,
A le cœur d'Adèle.

Qu'un jour, aussi pur
Que son âme est belle,
Repose sur elle
Ses rayons d'azur!

J.-P. Brès.

TRADUZIONE LIBERA.

IL RITRATTO.

Sù l'ali appena aperte, ivano l'ore,
Qua e là per l'etra rimenando il giorno,
Svegliando un zeffiretto, o intorno, intorno,
Lambendo e carezzando un' erba, un fiore;
Quando i placidi sonni Adel lasciorno
Sola col suo fedel figliale amore;
Che pur volse, quel dì, dai vivid' occhi,
Far che nuova dolcezza in sen le fiocchi.

Schiuse le luci la gentil virago,
E di tenera madre ed amorosa
Avide andaro ad incontrar l'immago.
Rapito avea 'l pittore e giglio e rosa
Dai celesti orti; e per divino istinto,
Sin l'affetto materno avea dipinto.

Con luci immote sta la vergin bella,
E diresti: la madre e lei favella;
Poi soave le gira, e dolce ride;
Sû l'effigie materna un bacio scocca,
E insieme aggiunte stan bocca con bocca:
Se poi se ne divide,
Con novello desío, quel volto ammira,
Ed un bacio ridonagli e sospira.

Poi s' ode mormorar dolci parole,
D'un venticello simili ai susurri,
Che va in fronzuta selva a far carole,
Tra frondi e frondi, sopra i vanni azzurri:
L'aer, che di quegli accenti s'innamora,
Li raccoglie e riporta li all' Aurora.

Aurora, che con me lasci le piume,
Allor che squarci il vel ch' il mondo copre,
Nulla più vago, il tuo purpureo lume,
Dell' effigie materna, a me discopre.

Le celesti ore raccolgano
Le di foco ali sì preste;
E sù questa le riposino,
Quest' immagine celeste!

Deh! quanto al bel, ch' è vostro don, somiglia
La fortunata immago di costei;
Così infondete in amorosa figlia
Le virtù della madre, o sommi Dei!

Le celesti ore raccolgano
Le di foco ali sì preste;
E sù questa le riposino,
Quest' immagine celeste!

Compagne a me: cogliam l'erbe ei fioretti,
Che sono ancor da man profana illesi:
Si sveglierà la madre, e in voto appesi
All' effigie, vedrà serti e mazzetti.

Non così tosto, il pio desire e i detti
Fur tutto attorno la campagna intesi,
Quasi dal cielo a nembi i fior discesi,
Il prato si vestì di mille aspetti.

Le vergini al lavoro ardenti, e mute,
Fean corone di rose e di viole,
Di giacinti, di gigli e d'erbe olenti.
E, omai le fervid' opre eran compiute,
Quando la madre, con queste parole,
Destar le verginelle impazienti:

Le celesti ore raccolgano
Le di foco ali sì preste;
E sù questa le riposino,
Quest' immagine celeste!

Di tal madre, quante siano
Le virtù, saper chi vuole,
Può contarne i vezzi teneri,
Ed i modi e le parole.

Tutte riempie ella di giubbilo
Le donzelle circostanti,
Che d'intorno a lei, tra cantici,
Stanno in circolo danzanti.

Se si guarda al viso angelico,
Sola Adele a le i somiglia;
Ma dai cuor, niun può distinguere,
Dove sia tra lor la figlia.

Le celesti ore raccolgano
Le di foco ali sì preste;
E sù questa le riposino,
Quest' immagine celeste!

MASTRELLA,
Avocat à la Cour Royale de Paris.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Sur le caractère et le style de Pline *le jeune, par* Knox (1).

Sous quelque point de vue que l'on considère le caractère de Pline le jeune, il est fait pour plaire. L'élégance de ses écrits était le fruit de l'élégance habituelle de son esprit. Considéré soit comme homme de lettres, soit comme homme du monde, on peut dire qu'il mérite, plus qu'aucun des anciens, le titre d'homme parfaitement accompli.

A la vérité, on a objecté que ses lettres sont trop travaillées. On a aussi observé que la facilité qui forme le caractère du style épistolaire, y est sacrifiée aux ornemens étudiés; mais les critiques de Pline doivent se rappeler que l'art a beaucoup de beautés, de même que la nature; et que cet art, même lorsqu'il est déplacé, peut produire un ouvrage agréable, comme la nature peut faire naître quelque production anomale, qui, quoique appelée un monstre par les naturalistes, est cependant très-belle. Le plaisir qu'on ressent en parcourant les lettres de Pline, ressemble plus à celui qu'on éprouve en voyant un parterre élégant, qu'à celui qui résulte de la contemplation des beautés plus grossières d'une nature agreste.

Pline est du nombre de ces anciens auteurs qui ont été traduits en anglais, sans perdre beaucoup de leur grâce originaire (2). Le lord Orrery et M. Melmoth paraissent lui

---

(1) Ce morceau est traduit, par A. M. H. B., du n° 45 des *Essais moraux et littéraires de Knox*, dont la sixième édition anglaise a paru en 1785.

(2) Nous en avons une traduction française, due à Sacy, qui est estimée.

avoir ressemblé dans leurs mœurs, ainsi que dans leur style. Ce travail leur convenait, parce que, lorsqu'ils rendaient les pensées de leur auteur, ils paraissent avoir exprimé leurs propres sentimens. Ces deux traductions ont un mérite peu commun; et si on donne la préférence à celle de Melmoth, on doit reconnaître en même temps qu'on doit beaucoup d'éloges à celle d'Orrery.

Le panégyrique de Trajan a, de même que les lettres de cet auteur, été critiqué comme étant empesé, trop travaillé, et ayant de l'affectation; mais si les beautés de la composition peuvent excuser l'apparence du travail dans des lettres, elles doivent, à bien plus juste titre, la justifier dans un discours d'apparat. A une époque avancée de la littérature, lorsque le goût est devenu trop capricieux et trop dépravé, pour que les grâces de la nature et de la simplicité puissent être senties, il ne reste plus à un auteur qui veut acquérir de la popularité, d'autre ressource que d'inventer des pensées ingénieuses, et de donner à ses productions le poli de l'art le plus délicat. Les pièces d'éloquence dans le genre du panégyrique sont ordinairement les plus difficiles de toutes, parce que leurs sujets sont communément les plus stériles. Ce qu'on peut dire à la louange d'un homme, peut ordinairement être renfermé en peu de mots, si l'on présente la vérité nue, et les faits sans embellissemens. Ainsi, toutes les fois que le cérémonial d'une solennité publique exige qu'on s'étende sur les vertus de quelques personnes particulières, l'orateur se trouve bientôt lui-même forcé de suppléer au défaut de la matière par des tours ingénieux et des ornemens travaillés (3).

Les ouvrages de Pline ne doivent pas vraisemblablement

---

(3) Pline, dans ce panégyrique, donne à tous les princes des leçons bien importantes. En descendant à des leçons d'une importance moins générale, nous ne pouvons nous empêcher d'exhorter ceux qui approchent des grands à veiller à ce que leurs voitures n'aillent pas au grand galop, car il peut souvent en résulter des malheurs.

(*Note du traducteur.*)

plaire à un lecteur ordinaire ou superficiel. Le vulgaire demande des périodes sonores et des expressions animées, plutôt que les beautés de la correction et de la finesse, qui sont moins faciles à saisir. Les passions et l'imagination sont souvent fortes et vives chez ceux dans qui l'intelligence et le jugement sont faibles. Leur esprit, de même que leur corps, n'étant pas accoutumé à la délicatesse, préfère une viande grossière aux friandises du luxe. Un esprit sans culture sent peut-être au moins autant de plaisir en entendant la ballade grossière d'un chanteur courant les chemins, que celui qu'éprouve un homme d'un goût perfectionné à la lecture des morceaux finis d'Horace et d'Anacréon. Si donc Pline n'est pas universellement admiré, cette circonstance ne diminue pas son mérite (4). Son élégance est trop subtile et trop fine pour l'œil vulgaire.

Quoique l'on puisse déployer un grand génie, même en taillant une statue grossière, ou dans la première esquisse d'un tableau, cependant le connaisseur judicieux sentira toujours du plaisir à examiner ces ouvrages de sculpture ou de peinture, qui ont reçu le dernier poli, ou qui ont été finis avec les traits les plus délicats du pinceau. Sans doute on doit admirer, même avec toutes leurs imperfections, des écrivains tels qu'Homère et Shakespeare; cependant, comme les imperfections ne sont pas louables en elles-mêmes, il est certainement raisonnable d'admirer aussi ceux qui, comme Pline, se sont donné beaucoup de peine pour les éviter. Longin, avec l'enthousiasme du génie, préfère la supériorité ayant des défauts à la médiocrité qui n'en a pas; mais ni lui, ni aucun critique sensé n'a prononcé que la correction était également un défaut.

Le jugement peut approuver, tandis que le cœur et l'imagi-

---

(4) Quoiqu'il soit vrai de dire qu'un auteur dont les pensées sont fines a moins de juges en état de l'apprécier, cependant l'affectation de Pline, qui est constamment un défaut, a diminué le nombre de ses admirateurs, et diminué avec fondement sa gloire, quoiqu'il ait un mérite réel. (*Note du traducteur.*)

nation ne sont pas ébranlés. Nous lisons pour être touchés, pour être amusés, pour trouver du plaisir. La pure approbation est un sentiment froid. Ainsi un ouvrage plein de chaleur, qui excite de vives émotions, suivies d'un dégoût accidentel, est lu préférablement à un autre qui est insipide, quoique correct et froid, quoique judicieux. Mais lorsque le génie se trouve uni avec la correction du goût, alors le jugement, l'imagination, le cœur se trouvent tous satisfaits à la fois. Un si heureux assemblage était le partage de Pline et d'Addisson. Nous devons même remarquer à l'honneur de ce dernier, qu'il est beaucoup plus naturel que Pline; il a toute l'élégance de cet auteur romain, sans avoir son affectation.

L'élégance de Pline, dit Melmoth, ajoute de la force aux sujets les plus intéressans, en même temps qu'elle donne de la vie aux plus communs. Mais il s'en faut de beaucoup que le style poli et spirituel de ses lettres soit leur principal mérite ; elles ont un bien plus grand prix, parce qu'elles présentent un des plus aimables et des plus touchans caractères de l'antiquité. La vie entière de Pline paraît avoir été consacrée à l'exercice de toutes les affections nobles et sociales.

Qui pourrait donc ne pas lui pardonner les défauts de ses écrits, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de tant de beautés ? (5)

---

(5) Voyez le tableau touchant de son amitié pour Tacite, dans l'éloquent *Essai sur les éloges de Thomas*. Voyez aussi sur Pline : 1° le commentaire moral que Formey a donné de ses lettres, sous ce titre : *le Philosophe païen* ; 2° les réflexions sages et judicieuses de l'excellent *Traité des Etudes*, de Rollin, livre qui fera toujonrs aimer les excellens principes de ce savant professeur, si propres à former de bons citoyens, et des hommes savans, modestes et vertueux.

(*Note de Boulard, traducteur.*)

Sur Politien *et* Muret, *deux élégans latinistes modernes* (1).

Politien fut un de ceux qui brillèrent avec le plus d'éclat, lors de la renaissance des lettres. Une connaissance légère du grec était alors un rare et grand mérite. Il entendait cette langue, de manière non seulement à la lire, mais même à y composer. Il a été généralement admiré, comme grammairien, comme orateur et comme poète. Certainement il avait beaucoup plus de génie que les savans laborieux de son temps, mais ses poésies ont de grands défauts. Il est plein de feu, mais il manque de jugement et d'art. Il y a un grand nombre de beaux vers dans son *Rusticus*, et le style en est partout singulièrement brillant, quoiqu'il ne soit pas toujours d'une pureté classique. A la vérité, les poètes latins de ce temps n'étaient pas toujours aussi jaloux de se distinguer par une pureté classique de style, qu'ils l'étaient d'être brillans et harmonieux. Plusieurs des poëmes de Politien sont fleuris à l'excès, et beaucoup au delà des bornes tracées par le goût du siècle d'Auguste.

Lorsque nous considérons l'état des lettres à cette ancienne époque, nous devons convenir que les grands applaudissemens donnés à des écrivains, tels que Politien, étaient justement mérités. Ces auteurs étaient forcés de se faire jour à travers l'ignorance épaisse qui dominait alors, et ils avaient à lutter contre le goût grossier de leur siècle, avant que leurs écrits pussent captiver l'attention. Malgré toutes sortes de difficultés, ils parvinrent, par des efforts d'émula-

(1) Ce morceau, traduit par A. M. H. B., forme le n° 61 des *Essais moraux et littéraires*, de Vicesimus Knox, auteur anglais estimé, dont M. Noël a traduit un ouvrage sur l'éducation, d'après mon invitation.

(*Note du traducteur.*)

tion et de génie, à un degré d'excellence qui ressemblait beaucoup à celui des modèles qu'ils s'étaient proposé d'imiter.

Les vers grecs qu'il composa, étant très-jeune, ont obtenu beaucoup d'éloges. Il indiqua en tête l'âge auquel il les avait écrits. Scaliger dit qu'il n'avait pas besoin de le faire, parce qu'ils sont si excellens, que les vers latins, qu'il fit dans la force de l'âge, ne peuvent soutenir la comparaison avec ses poésies grecques.

Il est incontestable que les lettres de Politien sont élégantes; mais elles ne sont pas sans défauts. Leur style est quelquefois trop élevé et trop oratoire. Pour amener une phrase favorite, souvent il s'éloigne trop de son but, et noie ce qu'il veut dire dans une profusion de mots.

Malgré toutes les taches qu'on trouve dans ses ouvrages, je dois cependant avouer que je les ai lus avec beaucoup de plaisir. Il y a dans le véritable génie un charme qui compense les défauts, et qui souvent empêche de les voir.

Le véritable nom de Politien était Bassus. Celui qu'il avait pris était tiré du lieu de sa naissance. Il n'était pas rare alors de prendre des noms entièrement nouveaux. Le vrai nom d'Erasme était Gérard. Il y avait peut-être quelque degré d'ostentation blamable à prendre les noms de Desiderius et d'Erasmus, qui, d'après leur étymologie respective, signifient tous deux *aimable* et *désirable*. Le nom, adopté par Politien, fut aussi choisi dans la vue de donner une idée favorable de son caractère. Il est assez vraisemblable qu'il se proposait d'exprimer ce qu'indique en effet le mot d'où son nom dérive : savoir, un goût et un esprit poli (2).

Par rapport à Muret, autre latiniste moderne très-distingué, il est à remarquer qu'il acquit une connaissance parfaite des langues grecque et latine, et qu'il écrivit très-

---

(2) Il est bien plus vraisemblable qu'il prit son nom du lieu de sa naissance, *Monte-Pulciano*, en latin *Mons Politianus*.

(*Note du Rédacteur.*)

élégamment dans cette dernière, sans avoir eu de maître.

Il composa divers ouvrages de poésie et de critique; mais on a toujours loué ses discours, comme les meilleurs de ses productions. Ils sont à la vérité formés sur le modèle de Cicéron, sont écrits d'un style rapide et coulant, et contiennent des observations judicieuses. Mais, quant à son style, on peut dire de cet auteur qu'il prend moins de soin pour choisir que pour arranger ses mots. Ce défaut vient d'une précipitation blâmable, dont quelquefois les auteurs ont tiré vanité.

Nous apprenons que Muret ne transcrivit aucun de ses écrits, qu'à peine lut-il jamais ses productions deux fois, qu'il y fit rarement du changement ou une addition, et qu'il y raya quelque chose encore moins souvent. Cela peut expliquer ses fautes, mais non les excuser. C'est insulter les hommes, que de leur présenter un ouvrage moins parfait qu'on n'aurait pu le faire. Des écrivains qui voulaient donner une plus grande idée de leur habileté, sont souvent convenus qu'ils avaient écrit avec précipitation et négligence; mais ils ont perdu ordinairement, et comme ils le méritaient, cette réputation durable et complète, dont ils auraient pu jouir. Tant qu'un auteur vit, l'esprit de parti et le préjugé peuvent soutenir sa réputation; mais lorsqu'il est mort, ceux-ci s'évanouissent bientôt; et il n'y a que son mérite réel qui puisse le préserver de l'oubli. Muret a été justement et sévèrement censuré, pour avoir accordé des éloges au massacre exécrable fait à Paris le jour de la Saint-Barthélemi.

Il imite Cicéron; mais, comme un copiste servile, il imite ce qu'il y a de moins beau dans son modèle. Le style, déjà diffus de l'orateur romain, l'est encore plus dans les discours de Muret. La manière asiatique (3), même quand

(3) On ne peut, quoiqu'en dise M. Knox, reprocher à Cicéron un style oriental. Les bons ouvrages de ce grand orateur sont des modèles qu'on ne se lassera jamais d'admirer. Voyez ce que M. de La Malle en a

elle a moins de défauts, ne s'accorde pas avec un goût correct. Elle a empêché que les ouvrages du plus grand orateur, que le monde ait jamais vu, ne fussent universellement admirés; et lorsqu'on la présente au lecteur avec une plus grande difformité, elle peut à peine être rendue tolérable par les beautés qui l'accompagnent, de quelque genre que soient ces dernières. Les lettres de Muret, quoique souvent élégantes, ont le défaut d'être écrites d'un style plutôt oratoire qu'épistolaire. Il paraît avoir étudié et admiré les discours de Cicéron, plus que ses épîtres.

On a loué beaucoup la poésie de Muret; Scévole de Sainte-Marthe dit de lui que Catulle ne se ressemble pas davantage à lui-même, que Muret ne ressemble à Catulle. Je n'ai pu découvrir aucune grâce particulière, soit de pensée, soit de style dans le peu de petits poëmes qui nous restent de lui sur des sujets sacrés. Mais il en a fait dans d'autres occasions plusieurs qui sont très-agréables, et qui surpassent de beaucoup, pour la pureté classique et pour les pensées, la plupart des compositions de son siècle. Son élégante épitaphe de Raphaël a un très-grand défaut de convenance, en ce qu'elle représente ce peintre, comme se donnant à lui-même les plus grands éloges.

Les vers, intitulés *Tibur*, sont agréables. Le prologue du Phormion de Térence est facile et élégant. Il s'est seulement proposé d'être utile dans l'*Institutio puerilis* (4). La col-

---

dit dans son excellent *Essai d'institutions oratoires*, à l'usage de ceux qui se destinent au barreau. (*Note de Boulard.*)

(4) Ces *Conseils moraux*, de Muret, ont été traduits en vers français par M. François de Neufchâteau; on les a aussi traduits en vers italiens, espagnols et allemands. Ces ouvrages sont utiles à la jeunesse. Nous avons en ce genre plusieurs ouvrages très-utiles: 1° *la Morale de l'Enfance*, de M. Morel de Vindé, traduite en vers latins par M. Le Clerc; et en vers hollandais, par M. Le Pileur; 2° *les Quatrains*, de Pibrac, et *les Distiques*, de Caton, traduits en vers grecs. Voyez les divers ouvrages cités au long en tête: 1° des *Horæ Biblicæ*, traduites de Butler; 2° et de *Bienfaits de la Religion chrétienne*, trad. de Ryan.

lection de ses œuvres procurera de l'amusement à celui qui aime la poésie latine, tant moderne qu'ancienne. Catulle et Tibulle furent évidemment ses modèles; mais Rapin pense que son affectation excessive d'une belle latinité a rendu ses odes empesées et peu naturelles.

Il est vrai qu'il a paru, après Muret, beaucoup d'écrivains qui l'ont surpassé, tant en vers qu'en prose; mais son grand mérite réel, et la vaste réputation qu'il a eue, le font estimer à juste titre par celui que son amour pour les lettres porte à s'intéresser aux ouvrages de tous ceux qui ont contribué à favoriser leurs progrès (5).

---

(5) On peut consulter sur Politien et Muret : 1° les *Jugemens des Savans*, de Baillet; 2° l'excellente *Table du Journal des Savans*, de l'abbé Claustre; table qui devrait bien être continuée, ainsi que ce journal. Voyez les vœux formés pour les journaux, page 214 de l'*Histoire Littéraire* des huit premiers siècles de l'ère chrétienne; ouvrage dont il a paru une suite sous le titre d'*Histoire Littéraire des neuvième et dixième siècles*, traduite de Berington. On trouve la traduction d'*Ambra* (Silve de Politien) dans le recueil précieux intitulé : *Soirées littéraires*, publié par le savant et laborieux Coupé; il serait bien à souhaiter qu'il publiât les dix ou douze volumes qu'il a composés, et qui en forment la suite.

Parmi les journaux, on ne saurait trop encourager le *Mercure Etranger*, et l'utile *Magasin Encyclopédique*, rédigé par M. Millin. (*Note du traducteur.*)

Dans les *Lettres critiques* de Clément, sur la Henriade, il a comparé le morceau de Voltaire, sur la mort de Coligny, avec les vers de Muret sur la mort de Cicéron. Marmontel a critiqué le chœur des Bacchantes de Politien, à l'article *Dythirambe* de l'Encyclopédie. Cet article se trouve dans ses *Elémens de Littérature*, tome VII de ses œuvres, page 15. Cette édition des articles de l'Encyclopédie, de Marmontel, insérés dans ses œuvres complètes, contient une table.

Je crois aussi devoir indiquer ici plusieurs morceaux des *Essais* de Knox, qui ont déjà été traduits.

Voici quels sont ces morceaux;

1° Le n° 171, contenant des observations sur les auteurs épistolaires, se trouve page 101 du tome V du *Censeur universel Anglais*, in-8°; journal précieux qu'on devait à feu Griffet de La Baume, connu par d'excellentes traductions de l'anglais et de l'allemand, et qui a travaillé à une traduction importante de l'*Histoire de la Suisse*, par Muller;

2° Le n° 160, sur les prédicateurs anglais, se trouve à la page 550 de

l'ouvrage sur l'Eloquence, par Ferry, qui a paru, à Paris, en 1789. — Maury, dans ses *Réflexions sur l'Eloquence*, a parlé de Tillotson;

3° Le n° 144, sur Rouley, est traduit dans la vie de Chatterton, qui a paru dans le *Censeur Anglais*;

4° Le Dialogue entre Cicéron et Chesterfield se trouve page 113 du tome III in-4° du *Censeur Anglais*;

5° On a traduit, page 256 du *Censeur*, un morceau sur la manière dont on obtient les degrés dans les universités d'Angleterre.

(*Note du traducteur.*)

VIE DE BUTLER,

*Auteur anglais du poëme d'*Hudibras, *traduite de* Samuel Johnson, *par* A. M. H. B.

Un auteur inconnu, et dont par conséquent on peut contester l'autorité, a placé une Vie de Butler à la tête de la dernière édition du poëme d'*Hudibras*; il a été aussi parlé accidentellement de ce poète célèbre par Wood (1), qui avoue que ce qu'il en dit ne peut être assuré. Il n'est donc pas possible d'en apprendre ici plus que ces écrivains qui nous ont précédé n'en ont su; et il ne nous reste qu'à les comparer et à les copier.

Samuel Butler naquit, suivant son biographe, en 1612, dans la paroisse de Strensham, dans le comté de Worcester; mais M. Longueville, fils du principal ami de Butler, a appris à l'auteur du Dictionnaire général, qu'il était né en 1600.

On varie sur l'état de son père. Wood prétend qu'il était assez riche; mais un autre écrivain soutient que c'était un honnête fermier ayant un petit bien, qui se gêna pour faire élever son fils à l'école de grammaire de Worcester, sous

---

(1) Wood est auteur du livre intitulé : *Athenæ Oxonienses*. (Note de Boulard.)

M. Henry Bright, des mains duquel il passa à Cambridge, où il resta peu de temps; enfin, que le manque d'argent l'empêcha d'être membre d'aucun collége. Wood nous laisse incertains si ce fut à Cambridge ou à Oxford qu'il alla; mais à la fin il le fait passer six ou sept ans à Cambridge, sans dire dans quelle maison ou quel collége : cependant on ne peut guère imaginer qu'il soit resté si long-temps dans l'une ou l'autre université, sans appartenir à une maison ou à une autre; et il est encore moins vraisemblable qu'il ait habité long-temps une école de sciences, en se distinguant assez peu pour qu'on restât incertain s'il y avait résidé.

Wood tenait ce récit de son frère, qui plaçait Butler à Cambridge, contre l'avis de ses voisins qui l'envoyaient à Oxford. Le témoignage du frère paraîtrait une meilleure autorité; mais elle s'affaiblit, lorsque, avouant qu'il est hors d'état de dire dans quelle maison ou quel collége Butler entra, il donne lieu de soupçonner qu'il est décidé à lui attribuer une éducation académique, et qu'il n'ose pas nommer le collége, de peur qu'on ne découvre qu'il en impose.

Suivant l'auteur de sa Vie, il fut quelque temps clerc de M. Jefferys d'Earl's-Croom, dans le comté de Worcester, qui était un juge de paix distingué. Cette occupation lui laissait du temps non-seulement pour étudier, mais encore pour s'amuser : ses amusemens étaient la musique et la peinture; et la récompense de son pinceau fut l'amitié du célèbre Cooper.

Il fut admis ensuite dans la famille de la comtesse de Kent, où il avait le libre usage de la bibliothèque; et il fut tellement recommandé à Selden, que ce dernier l'employa souvent à des travaux littéraires. On sait que Selden était intendant de cette comtesse, et on présume qu'il gagna une grande partie de sa fortune en gérant les affaires de cette dame.

De même que les autres événemens de la vie de Butler sont inconnus, on ignore en quelle qualité il fut attaché à cette dame, combien il resta à son service, et pourquoi il la quitta.

Les vicissitudes de sa situation le placèrent ensuite dans la famille du chevalier Samuel Luke, l'un des officiers de Cromwell. Dans cette maison il eut tellement occasion d'observer le caractère des sectaires, qu'on dit que ce fut alors qu'il écrivit ou commença son poëme d'*Hudibras*; et il est vraisemblable qu'un pareil dessein a dû être formé dans un lieu où il observa les principes et le manége des rebelles, qui les laissaient paraître avec audace et sans déguisement, dans la confiance que leurs succès leur inspiraient.

A la fin le roi (2) revint, et le moment arriva où la loyauté espéra d'être récompensée. Cependant Butler fut seulement nommé secrétaire du comte de Carbury, président de la principauté de Galles, qui lui procura le gouvernement de Ludlow-Claste, quand la cour des limites (3) fut rétablie.

A cette époque de sa vie il épousa mademoiselle Hébert, personne d'une bonne famille, et vécut, dit Wood, avec le bien de sa femme; il avait étudié le droit anglais, mais il n'exerça jamais l'état d'homme de loi. Elle avait de la fortune, dit son biographe, mais celle-ci fut perdue, ayant été mal placée.

En 1663, il publia la première partie du poëme d'*Hudibras*, composée de trois chants, que, suivant Prior, le suffrage et l'influence du comte de Dorset firent connaître à la cour. Quand cet ouvrage eut été lu, il fut nécessairement admiré. Le roi le cita, les courtisans l'étudièrent, et tout le parti des royalistes l'applaudit. Tout le monde s'attendait à voir tomber une pluie d'or sur l'auteur, qui certainement participait aussi à cet espoir général.

En 1664 parut la seconde partie. La curiosité de la nation se réveilla, et l'auteur fut de nouveau loué, et sentit renaître ses espérances; mais les éloges furent sa seule récompense.

---

(2) Charles II.

(3) *Marches* en anglais.

Suivant Wood, Clarendon donna lieu à Butler d'espérer « qu'il aurait des places et des emplois lucratifs et honorables » ; mais notre poète n'obtint jamais ces avantages. On rapporte que le roi lui donna seulement trois cents guinées ; cependant je ne vois même pas que cette faveur momentanée soit prouvée.

Wood rapporte qu'il fut secrétaire de Villiers, duc de Buckingham, lorsque celui-ci était chancelier de Cambridge; ce fait est révoqué en doute par l'autre écrivain, qui convient cependant que le duc fut souvent son bienfaiteur. On a lieu de soupçonner ces deux récits faux, d'après une histoire rapportée par Packe dans sa Vie de Wicherley, et d'après quelques vers que M. Thyer a publiés dans les œuvres posthumes de l'auteur (4).

« M. Wycherley, dit Packe, saisit toutes les occasions qu'il put avoir de représenter au duc de Buckingham combien M. Butler avait mérité de la famille royale en écrivant son inimitable *Hudibras*, et que c'était une tache pour la cour, qu'un homme aussi fidèle et aussi ingénieux restât malheureux, obscur, et dans le besoin. Le duc parut l'écouter avec assez d'attention, et, quelque temps après, il se chargea de mettre sa position sous les yeux de Sa Majesté. Pour l'obliger de tenir sa parole, Wicherley lui demanda un jour où il pourrait présenter à son nouveau patron ce modeste et infortuné poète. A la fin un rendez-vous fut accordé, et on convint que le lieu de réunion serait le Roebuck. Butler et son ami s'y rendirent exactement : le duc y vint ; mais, comme si le diable s'en fût mêlé, la porte de la salle où ils étaient assis était restée ouverte ; et le duc, qui était auprès, apercevant un homme de plaisir (le personnage était un chevalier), passant lestement avec une couple de femmes, quitta sur-le-champ Wicherley et Butler pour un autre genre d'occupation, à laquelle il était

---

(4) Ces œuvres sont intitulées : *Butler's remains*, ou *Restes de Butler*.

plus disposé qu'à rendre service à des hommes de mérite, quoique personne ne fût plus en état de les protéger d'après sa fortune et son esprit. Depuis ce moment jusqu'au jour de sa mort, le pauvre Butler n'éprouva pas le moindre effet de la promesse que ce seigneur lui avait précédemment faite ».

Telle est l'histoire. Quant aux vers, ils sont écrits avec l'aigreur que la négligence et le chagrin de se voir frustré dans ses espérances peuvent naturellement inspirer ; et il serait difficile de se persuader que Butler eût pu en faire de pareils contre un homme qui avait quelque droit à sa reconnaissance.

Malgré ce découragement et cet oubli, il continua de suivre son projet, et publia, en 1678, la troisième partie, qui ne termine pas le poëme. Il est impossible de deviner jusqu'où il s'était proposé originairement de le pousser, et par quels événemens il aurait terminé l'action. On ne peut même regarder comme étrange qu'il se soit arrêté ici, quoique d'une manière inattendue.

Il est assez désagréable d'écrire sans récompense ; et si M. Longueville a bien fixé l'époque de la naissance de notre auteur, il était alors parvenu à un âge où il pouvait penser avec raison qu'il n'était plus temps de s'occuper de frivolités.

Il mourut en 1680; et M. Longueville, ayant sollicité sans succès une souscription pour qu'on le plaçât dans l'abbaye de Westminster, le fit enterrer à ses propres frais dans le cimetière de Covent-Garden. Le docteur Simon Patrick lut les prières funéraires. Environ soixante ans après, M. Barber, imprimeur, maire de Londres, qui était dans les principes de Butler, lui éleva, dans l'abbaye de Westminster, un monument sur lequel est placée l'inscription suivante :

---

(1) Ces œuvres sont intitulées : Butler's remains, or Hudibras
Butler.

M. S. (5)
Samuelis Butleri
Qui Strenhamiæ in agro Vigorn. nat. 1612,
Obiit Lond., 1680.
Vir doctus imprimis, acer, integer;
Operibus ingenii, non item præmiis felix:
Satyrici *apud nos carminis artifex egregius,*
Quo simulatæ religionis larvam detraxit,
Et perduellium scelera liberrimè exagitavit:
Scriptorum in suo genere primus et postremus.
Ne cui vivo deerant ferè omnia,
Deesset etiam mortuo tumulus.
Hoc tandem posito marmore curavit
Joannes Barber, civis londinensis, 1721.

On publia, après sa mort, trois petits volumes de ses œuvres posthumes; je ne sais quelle fut la personne qui les rassembla, ni par quelle preuve on garantit leur authenticité. Dernièrement M. Thyer de Manchester a encore imprimé deux volumes qui sont indubitablement de Butler. Aucune des pièces y insérées ne peut nous faire connaître ni sa vie ni son caractère. Quelques vers, mis dans cette dernière collection, montrent qu'il fut du nombre de ceux qui tournèrent en ridicule l'établissement de la Société royale de Londres, dont les ennemis étaient alors très-nombreux et pleins d'aigreur, sans qu'on puisse en concevoir la raison, puisque les philosophes qui la formaient se donnaient, non pour soutenir des systèmes, mais pour établir des faits, et que l'ennemi le plus jaloux de l'innovation doit admettre les progrès graduels de l'expérience, quoiqu'il puisse ne pas aimer la témérité des hypothèses.

Ce fut dans cette obscurité que se passa la vie de Butler, homme dont le nom ne périra qu'avec sa langue. La date de sa naissance est incertaine; le genre et le lieu de son éducation sont inconnus; les événemens de sa vie sont diver-

(5) *M. S.* signifie *Memoriæ Sacrum.* (Note de A. M. H. Boulard.)

sement racontés ; et tout ce qu'on peut en dire avec certitude, c'est qu'il fut pauvre.

Le poëme d'*Hudibras* (6) est une de ces compositions dont une nation peut justement se glorifier, car les images qu'il présente sont tirées de la vie domestique ; les pensées en sont inattendues, et ne sont empruntées de personne ; enfin le style en est original. Cependant, il ne faut pas que l'orgueil d'être compatriotes de Butler nous porte à être injustes, ni à usurper une gloire que d'autres ont le droit de partager. Le poëme d'*Hudibras* n'est pas entièrement anglais ; on en trouvera l'idée originale dans l'Histoire de Don Quichotte, livre auquel un auteur du plus grand mérite peut reconnaître, sans rougir, qu'il a obligation.

Cervantes montre un homme qui, par la lecture continuelle de contes incroyables, a assujetti son entendement à son imagination, et a familiarisé son esprit par une méditation opiniâtre à ne penser qu'à des événemens incroyables, ainsi qu'à des scènes dont l'existence est impossible ; qui court les aventures avec la fierté de la chevalerie pour redresser les torts, protéger l'innocence des jeunes filles, délivrer des princesses captives, précipiter les usurpateurs de leurs trônes ; et cet homme, dans l'ouvrage de l'auteur espagnol, est suivi d'un écuyer dont la finesse, trop basse pour pouvoir être soupçonnée par un esprit noble, le met en état de tromper son maître.

Le héros de Butler est un juge de paix presbytérien, qui,

---

6) Nous en avons une traduction en vers français, par Tonneley. Voyez aussi, dans le n° XIV, t. IV, de l'an 2, du *Magasin Encyclopédique*, un rapprochement curieux de plusieurs folies faites du temps de Cromwell, avec les extravagances qui ont eu lieu en France sous le règne de la terreur, en 1793.

Ce *Magasin Encyclopédique* et le journal du *Mercure Etranger*, sont très-utiles aux lettres, et ne sauraient être trop encouragés. Ces journaux devraient être exempts du timbre, ainsi que les catalogues des libraires. MM. Renouard et Pankoucke, en plaidant, dans les écrits qu'ils viennent de publier sur le timbre, la cause des libraires, ont plaidé la cause des lettres, des sciences, des arts, de la religion, et même celle du fisc. (*Note de Boulard.*)

avec la rage de l'ignorance zélée et la confiance que lui inspire son autorité légale, parcourt le pays pour réprimer la superstition, et corriger les abus, accompagné d'un clerc indépendant, disputeur et obstiné, avec lequel il a souvent des débats sans jamais pouvoir changer son opinion.

Cervantes a tant de tendresse pour Don Quichotte, que, quoiqu'il le plonge dans des malheurs absurdes, il lui donne assez de sens et de vertu pour que ce chercheur d'aventures conserve notre estime : en quelque lieu que celui-ci soit, et quelque chose qu'il fasse, l'auteur, par une adresse inconcevable, le rend toujours ridicule, mais jamais méprisable.

Butler n'a pas eu la même bienveillance pour le pauvre Hudibras ; il n'a point voulu qu'on eût aucune compassion ni aucun respect pour lui : il le livre tout à la fois au ridicule et au mépris, sans lui donner aucune qualité qui puisse le relever ou le protéger.

En formant le caractère d'Hudibras, et en faisant la peinture de sa personne et de ses habillemens, l'auteur paraît avoir eu dans sa tête une confusion d'idées dissemblables. Il avait lu l'histoire du ridicule Chevalier errant ; il connaissait les mœurs et les idées d'un magistrat presbytérien, et il essaya de réunir dans un même individu les absurdités de ces deux personnages, quelque différentes qu'elles fussent. Ainsi, il lui donne cette ostentation pédantesque de connaissance qui n'a pas de rapport avec la chevalerie, et le charge d'un attirail guerrier qui ne peut rien ajouter à sa dignité civile. Il l'annonce comme un *colonel*, et cependant il ne le met jamais à portée de voir la guerre.

Si on regarde Hudibras comme le portrait des presbytériens, il n'est pas facile de dire pourquoi ses armes étaient représentées comme ridicules ou ne servant à rien ; car, quelque jugement qu'on puisse porter de leur connaissance ou de leurs argumens, l'expérience a assez montré que leurs armes n'étaient pas à mépriser.

Le héros, réunissant ainsi les caractères d'un rodomont et d'un pédant, d'un chevalier et d'un juge, est mis sur la scène avec Ralpho, son écuyer, enthousiaste indépendant.

On ne peut porter de jugement sur la contexture des événemens, conçue par l'auteur, qui est appelée l'action du poëme, puisqu'il l'a laissée imparfaite. Il est vraisemblable que Butler aurait fait éprouver à son héros beaucoup d'aventures malencontreuses, qui auraient donné occasion 1° comme son attaque contre l'ours et le violon, de ridiculiser le rigorisme comique des sectaires; 2° comme sa rencontre avec Sidrophel et Whacum, de rendre la superstition et la crédulité méprisables; 3° ou enfin comme son recours à un homme de loi subalterne, de découvrir les abus frauduleux de différentes professions.

Il serait vain de former des conjectures sur la suite d'événemens qu'il aurait imaginée, ou sur la manière dont il aurait récompensé ou puni son héros. Son ouvrage ne pouvait manquer d'avoir le défaut que Dryden imputait à Spenser : l'action ne pouvait être une; il ne pouvait s'y trouver qu'une suite d'incidens dont chacun pouvait arriver sans les autres, et qui ne concouraient pas tous à une même et unique conclusion.

Cependant on aurait aisément pardonné la discontinuité d'action, si le poëme en avait renfermé suffisamment; mais il me semble que tous les lecteurs sont fâchés du petit nombre des événemens qui y sont contenus, et se plaignent que dans le poëme d'*Hudibras*, de même que dans l'histoire de Thucydide, on parle plus qu'on n'agit. La scène change trop rarement, et l'attention est fatiguée par de longues conversations.

Il est à la vérité beaucoup plus facile de former des dialogues, que d'imaginer des aventures. Chaque assertion donne lieu à des raisonnemens, et chaque objection fait naître une réponse. Quand deux personnes qui se disputent sont engagées dans une question étendue et compliquée, ce qu'il y a de difficile n'est pas de continuer la controverse, c'est de la terminer. Mais, soit que nous n'embrassions qu'un petit nombre des possibilités de la vie, ou soit que la vie elle-même présente peu de variétés, tout homme qui l'a essayé sait combien il en coûte de peines pour former

une combinaison de circonstances, qui ait le mérite de la nouveauté ainsi que de la vraisemblance, et qui puisse plaire à l'imagination sans faire de violence à la raison.

Peut-être le dialogue de ce poëme n'est-il point parfait. On aurait pu le rendre plus piquant, et fixer davantage l'attention par des réparties plus vives, par des interruptions bien placées, par des questions soudaines, et en approchant davantage de la vivacité dramatique, sans laquelle les discours fictifs fatigueront toujours, malgré les pensées brillantes et les allusions variées qu'on y peut trouver.

La grande source du plaisir est la variété. L'uniformité doit fatiguer à la fin, fût-ce même l'uniformité de la supériorité. Nous aimons à espérer; et quand nos espérances sont ou trompées ou satisfaites, nous avons besoin d'en former encore. Quiconque veut plaire, doit chercher à nous soulager dans notre dégoût du présent. L'habile écrivain, *irritat*, *mulcet*, chatouille, éveille, et distribue d'une manière convenable les passages calmes et les passages pleins de feu. C'est parce qu'un livre manque de ce mélange adroit et de ces alternatives nécessaires, que sa totalité peut être ennuyeuse, quoiqu'on en loue toutes les parties.

Si une fécondité d'esprit inépuisable pouvait donner un plaisir perpétuel, personne ne voudrait jamais laisser l'ouvrage de Butler lu à moitié; car, quel poète a jamais rassemblé si heureusement tant d'images si inattendues? Il n'est guère possible d'en parcourir une page sans trouver quelque association d'images, qu'on n'avait jamais présentée auparavant. Le lecteur est amusé par le premier paragraphe, il est charmé par le second, et il est rempli d'étonnement en en lisant encore un petit nombre; mais l'étonnement est un plaisir fatigant : ceux qui lisent sont bientôt las de leur surprise, et voudraient qu'on les amusât.

> Omnia vis bellè Matho dicere : Dic aliquandò
> Et benè, dic neutrum, dic aliquandò malè.

L'imagination est inutile sans connaissances; la nature

donne en vain le talent de combiner les objets, quand l'étude et l'observation ne fournissent pas des matériaux propres à l'être. Les trésors de Butler paraissent proportionnés à sa dépense ; quel que soit le sujet qui l'occupe, il se montre en état de le développer et de l'éclaircir par le secours de tous les accessoires que les livres peuvent fournir. On voit qu'il a parcouru non-seulement les routes battues, mais encore les sentiers détournés de la littérature ; non-seulement qu'il a jeté un coup d'œil général, mais même qu'il a examiné les détails avec un œil attentif.

Si les Français vantent le savoir de Rabelais, nous ne risquons pas en leur opposant Butler.

Les parties les plus précieuses de l'ouvrage de ce dernier sont celles que l'esprit naturel et l'étude d'un homme vivant dans la retraite ne peuvent suffire pour exécuter. Celui qui fait un livre uniquement d'après les livres, peut être utile, mais rarement il peut être grand. Butler n'avait pas laissé passer devant lui le spectacle de la vie sans l'observer ; il avait examiné avec beaucoup de soin les opérations de la nature humaine, et suivi les effets de l'opinion, de l'humeur, de l'intérêt et de la passion. C'est à de pareilles remarques qu'on doit ce grand nombre de distiques sentencieux qui ont passé dans la conversation, et qui, étant devenus des axiomes proverbiaux, ont augmenté la masse générale des règles de conduite.

Lorsqu'on a examiné et admiré un ouvrage, la première question d'une personne curieuse et intelligente est de demander comment cet ouvrage a été fait. *Hudibras* ne fut pas un ouvrage composé rapidement ; il ne fut point le produit soudain de l'imagination ou le court résultat d'un travail violent. L'accumulation d'une pareille masse de sentimens, suivant que le désir accidentel ou la nécessité soudaine l'exige, est hors de la portée et du pouvoir de l'esprit le plus actif et le plus étendu. M. Thyer de Manchester, cet excellent éditeur des restes de l'auteur, m'a appris qu'il pouvait montrer quelque chose de ressemblant à un Hudibras en prose. Il a en sa possession le livre dans

lequel Butler mettait en dépôt non-seulement les événemens et les préceptes qu'il recueillait dans ses lectures, mais encore les remarques, les comparaisons, les allusions, les rapports, les inductions, suivant que l'occasion les suggérait, ou que la méditation lui en fournissait; enfin, ces pensées qui naissaient dans son esprit, et qu'il pouvait dans la suite appliquer d'une manière utile à quelque but. Tel est le travail de ceux qui écrivent pour l'immortalité.

Mais on ne trouve pas aisément des ouvrages humains qui n'aient point de partie périssable. Dans les anciens poètes, chaque lecteur sent que la Mythologie est ennuyeuse et fatigante. Les mœurs d'Hudibras, étant fondées sur des opinions temporaires et locales, deviennent par conséquent chaque jour moins intelligibles et moins frappantes. Ce que Cicéron dit de la philosophie est également vrai par rapport à l'esprit et à l'*humour* (7), savoir, « que le temps détruit les conjectures de l'opinion, et confirme les décisions de la nature ». Des mœurs qui dépendent des rapports constans et des passions générales, se retrouvent dans tous les lieux où il existe des hommes; mais ces modifications de la vie et ces manières d'agir particulières, qui sont le produit de l'erreur et de la perversité, ou au moins de quelque influence accidentelle, ou de la vogue passagère d'une opinion, doivent périr avec leurs auteurs.

Ainsi, une grande partie de cette *humour* qui transportait de plaisir la génération du dernier siècle, est perdue pour nous, qui ne connaissons plus la gravité pleine d'aigreur, la triste superstition, la sombre morosité, et les scrupules opiniâtres des anciens puritains, ou qui, si nous les connaissons, n'en avons d'idée que d'après les livres ou la tradition, ne les avons jamais vus sous nos yeux, et avons besoin du secours de l'étude et de la mémoire pour pouvoir comprendre les vers où ils sont critiqués. Nos

---

(7) Ce mot anglais ne peut se rendre en français que par une périphrase. (*Note du traducteur.*)

grands-pères ont jugé du tableau en le comparant à l'original vivant, et nous jugeons de l'original en contemplant le tableau.

Dans un siècle tranquille et bien réglé comme le nôtre, il est difficile de concevoir le tumulte de l'absurdité et la clameur de la contradiction qui rendaient la doctrine douteuse et troublaient le repos, tant public que privé, à une époque où la subordination était anéantie, où rien n'était plus respecté, où tout innovateur peu réfléchi, qui pouvait produire une idée à demi-formée, la présentait au public, où tout homme pouvait devenir un prédicateur, et où presque chaque prédicateur pouvait se procurer un cercle de partisans.

On présume avec raison que la sagesse de la nation réside dans le parlement. Or, quelle idée peut-on avoir des plus basses classes du peuple lorsque, dans un des parlemens convoqués par Cromwell, il fut sérieusement proposé de brûler toutes les archives de la Tour de Londres, pour que le souvenir des événemens passés fût anéanti, et qu'on recommençât un nouveau système de vie ?

Nous n'avons jamais eu occasion de voir des animosités excitées par l'usage de rissolles et de soupes grasses, et nous n'avons pas vu avec quelle horreur ceux qui pouvaient en manger dans tous les autres temps de l'année n'en voulaient point dans le mois de décembre. Un ancien puritain, qui vivait encore dans mon enfance, étant, un jour de fête d'église, invité par un voisin à partager son repas, lui dit que s'il le traitait dans un cabaret avec de la bière brassée pour toutes les saisons et pour tous les temps, il accepterait son offre obligeante, mais qu'il n'accepterait aucune de ses boissons ou aucun de ses mets superstitieux.

Un des principes des puritains était que tous les jeux de hasard étaient défendus ; et celui qui lit l'ouvrage de Gataker sur les sorts, peut voir combien de science et de raisonnement un des premiers savans de son siècle crut nécessaire d'employer, pour prouver que ce n'était pas un crime

de jeter un dé, de jouer aux cartes, ou de cacher un schelling pour l'écot.

Cependant l'astrologie, contre laquelle une si grande partie de sa satire est dirigée, n'était pas plus la folie des puritains que des autres. Elle avait alors un domaine très-étendu. Ses prédictions inspiraient des craintes ou des espérances à des esprits qui auraient dû la rejeter avec mépris. Dans les entreprises hasardeuses, on avait soin de commencer sous l'influence d'une planète propice ; et lorsque le roi fut prisonnier dans le château de Carisbrook, on consulta un astrologue, pour savoir quelle heure serait trouvée la plus favorable pour une évasion.

Il n'est pas facile de déterminer quel effet ce poëme produisit sur le public, s'il eut l'effet ou de faire rougir l'imposture, ou de détromper la crédulité. Les tromperies ne peuvent pas résister long-temps contre le ridicule. Il est certain que l'astrologie judiciaire perdit bientôt son crédit, quoique quelques hommes instruits, et particulièrement Dryden, aient continué de croire que les conjonctions et les oppositions des planètes jouoient un grand rôle dans la distribution du bien ou du mal, ainsi que dans le gouvernement des choses terrestres.

L'action poétique doit être probable dans de certaines suppositions ; et la probabilité qu'exige le burlesque n'est ici violée que dans une seule occasion. Rien ne peut montrer plus évidemment combien il est nécessaire, et en même temps difficile, de faire quelque chose de neuf, que de voir Butler réduit à transporter à son héros la flagellation de Sancho, qui n'est pas un des endroits les plus agréables de Cervantes. Cette fiction était analogue aux mœurs du siècle et de la nation de cet auteur espagnol, qui attribuaient une efficacité merveilleuse aux pénitences volontaires ; mais elle était si éloignée des usages et des opinions reçus du temps d'Hudibras, que le jugement et l'imagination en sont également choqués.

Le style de ce poëme est trivialement familier, et l'auteur a négligé à dessein l'harmonie, excepté dans un petit nombre

d'endroits où, par leur excellence naturelle, les pensées ont conservé leur dignité, étant de nature à ne pas comporter des expressions basses. Dryden a blâmé le genre de versification, et a regretté que Butler n'ait pas préféré la mesure héroïque. Nous devrions avoir le plus grand respect pour l'avis de Dryden, si ses décisions n'avaient pas été souvent précipitées, et ses opinions trop peu réfléchies. Lorsqu'il désirait que la mesure eût été changée, il voulait probablement qu'on eût encore fait d'autres changemens. Si son plan était de conserver le style familier, en employant des vers héroïques, il proposait un genre d'ouvrage tout à-fait hétérogène et nullement naturel; s'il demandait que l'auteur eût mis de la noblesse, tant dans le genre des vers que dans ses expressions, c'est comme s'il eût témoigné le désir que Butler eût entrepris un autre ouvrage.

Le mètre est vif, court et adapté à la conversation: il est analogue à la familiarité des mots et au ton léger de l'ouvrage; mais un pareil mètre et un pareil style ne peuvent plaire que quand ils sont employés par un écrivain à qui la vigueur de son imagination et l'abondance de ses connaissances donnent le droit de mépriser les ornemens, et qui, se confiant dans la nouveauté et dans la justesse de ses conceptions, est assez riche pour faire le sacrifice des métaphores et des épithètes. On se contenterait de dire à un autre auteur qui présenterait des idées communes dans une versification négligée : *Pauper videri Cinna vult, et est pauper.* (Cinna veut paraître pauvre, et il l'est en effet.) Si la pensée et la diction ne valent pas mieux l'une que l'autre, la critique peut les condamner avec justice à périr ensemble.

Quand même aujourd'hui il paraîtrait un autre Butler, un autre Hudibras n'obtiendrait pas le même accueil. Le burlesque consiste dans une disproportion entre le style et les pensées, ou entre les pensées qui se présentent à l'auteur, et le sujet fondamental. Il contient donc en lui-même un principe de corruption, comme tous les corps composés de parties hétérogènes. Toute disproportion est contraire à

la nature, et ce qui n'est pas naturel ne peut procurer que le plaisir résultant de la nouveauté. Nous l'admirons un temps comme un objet étrange; mais lorsqu'il ne le paraît plus, nous nous apercevons de sa difformité. C'est une espèce d'artifice, qui se découvre lui-même par une répétition fréquente; et le lecteur, apprenant avec le temps ce à quoi il doit s'attendre, quitte son livre, comme le spectateur refuse de voir une seconde fois ces tours, dont le seul but est de montrer qu'on les peut faire.

Nota. Ceux qui veulent connaître les jugemens portés sur les poètes anglais peuvent consulter la seconde édition de la traduction faite par Boulard des *Vies de Milton et d'Addisson;* la *Poétique anglaise*, par M. Hennet.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

GORTHMUND,

POÈME ANGLO-SAXON.

Les vents sifflaient avec force à travers le bocage sacré de Thor. On entendait au loin les cris des ombres sur les plaines de Denania. L'horrible voix d'Hubba hurlait en grossissant toujours, et les cris aigus de la belle Locabara perçaient le ciel enveloppé de ténèbres.

Gorthmund sommeillait sur son lit de pourpre. Le sang de ceux qu'il avait tués souillait encore sa main cruelle. Son heaume, la bannière de ses aïeux étaient souillés de sang. Les hurlemens d'Hubba, les cris aigus de Locabara jetèrent l'effroi dans son âme. Il trembla, comme on voit trembler le roseau, quand l'ouragan furieux roule des torrens de fumée sur les rochers qu'il ébranle. Son visage était pâle, comme l'églantier qui monte sur les branches de l'épine fleurie. Il s'élança hors de sa couche. Ses cheveux noirs et crépus se dressent sur sa tête, comme les lances qui se dressent d'elles-mêmes autour de la tombe des guerriers, pendant que la lune argentée brille sur le lac paisible.

Pourquoi me tourmenter, Hubba? Ma main n'a pas conduit l'épée qui but ton sang. Qui m'a vu plonger le poignard dans le sein de Locabara? Cesse, cesse tes cris; je ne puis les supporter. Tu reçus la mort de ton propre glaive, et la belle vierge des collines tomba sous la rage de l'habitant des montagnes. Laisse-moi, laisse-moi; je prends Hel à témoin que je ne connaissais point Locabara, que je ne la forçai point de se prêter à mes embrassemens. Non, je ne fus point

l'auteur de sa mort; elle tomba sous les coups des montagnards. Ame d'Hubba, laisse-moi, laisse-moi.

Exmundbert, qui portait le bouclier d'argent de Gorthmund, quitta sa couche de duvet. Prompt comme la rumeur qui annonce l'approche de l'ennemi, il frappa sur une coupe d'or, et le roi des guerriers agiles sortit de son rêve de terreur. O Exmundbert! est-il parti? Frappe le bouclier d'argent; appelle les fils de la bataille, qui dorment sur les bords mousseux du Fromé. Mais attends : tout cela n'est qu'une vision; elle est passée, comme l'apparence de Woden passe et fuit dans une belle soirée d'été. Retourne à ta tente, je veux dormir encore.

Gorthmund reploya sur lui sa robe de pourpre, et dormit de nouveau.

Forte comme le bruit d'un roc brisé qui éclate dans les cavernes de Seoggeswaldscyre, la voix d'Hubba se fit entendre. Aigu comme le cri de l'oiseau de mort, à la fenêtre du guerrier blessé, quand les rayons pourprés du matin jaillissent de l'Orient, et que l'âme du malade s'échappe avec les ténèbres, se fit entendre le cri de Locabara. Sors de ta couche, Gorthmund, loup du soir. Quand le soleil resplendira dans la gloire du jour, et que les bergers laborieux danseront à l'ombre des forêts, quand les étoiles vacillantes brilleront dans l'azur de la nuit, et que le contentement sommeillera sous le toit rustique, le repos te sera interdit : tu n'auras pour partage que les herbes amères de l'affliction. Pour toi la vipère infecte répandra son venin sur les boutons des fleurs naissantes, et les feuilles tombant au pied de leur tige, iront empoisonner le cours des ruisseaux. Lève-toi, Gorthmund, lève-toi : les Saxons brûlent tes tentes. Lève-toi : les Merciens sont assemblés, et tes soldats seront passés au tranchant du glaive, ou brûlés dans l'image de Tewisk; ton sang rougira le dieu de la victoire, et tes cris de douleur seront étouffés par des cris de joie. Lève-toi, Gorthmund; il n'est plus donné à tes yeux de se fermer en paix.

Le roi des guerriers agiles sortit de sa couche; il tremblait

comme un chêne au travers duquel les éclairs ont frayé leur chemin rapide. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, comme on voit rouler les brandons enflammés sur les barques saxonnes, dans une nuit sombre et orageuse.

Exmundbert courut à son maître ; il frappa le bouclier d'argent. Sueno du lac noir, et Lecolwin aux cheveux de jai, s'armèrent et parurent sous la tente royale.

Guerriers, frappez les boucliers d'alarme : les Merciens sont assemblés ; les Saxons brûlent nos tentes. Poussez le cri de guerre, et sortez pour les combattre. Courez au-devant d'eux par le flanc du bois épais, voisin de la cité de Reggacester. Levez l'étendard Reafan, et pensez que celui-là est un sectateur des faux dieux, qui ne trempe pas son épée dans le sang ennemi.

Le bouclier d'argent retentit jusqu'au bois de Fel, et la grande île s'ébranle au son des clameurs que poussent les guerriers.

Delward au bras robuste, et Axbred le chasseur, les conduisirent à l'épaisse forêt. Paisibles comme un lac, autour duquel les vents sommeillent sur la cime des arbres majestueux, les habitans de Raggacester dormaient au sein de leurs fortes murailles : les chefs retournèrent sur leurs pas.

Il n'y a point d'ennemi dans le voisinage. Les pays qui nous environnent sont tranquilles comme l'habitation des morts ; ils ont senti la force de ton bras, et ne se lèveront plus pour te résister. Comme l'herbe est renversée sous la faux du moissonneur, ainsi ils tomberont devant nous, et ne seront plus. L'étendard Reafan sera exalté, et les sept dieux des Saxons seront foulés dans la poussière. Que les armées du Nord se réjouissent ! Qu'elles sacrifient aux dieux de la guerre, et amènent les prisonniers pour la fête du sang !

Les guerriers déposèrent la lance, le bouclier et la hache de la bataille. Les plaques d'airain furent détachées de leurs épaules, et ils dansèrent au son des instrumens du sacrifice. Leur bruit était confus, comme l'aboiement des dogues, quand ils poursuivent l'ours blanc sur les montagnes septentrionales ; confus, comme les résolutions de la

terreur. Ils dansèrent jusqu'à ce que le manteau de minuit s'élevât pour envelopper la terre.

Le matin secouait son humide couronne de roses sur les boucles dorées des danseurs, et les jets de la lumière empourprée se dessinaient dans le ciel ténébreux, comme le sang qui roule sur un bouclier d'airain.

Vaillans ! observez ce nuage noir qui repose sur le front de la montagne ; il y aura une tempête à midi, et c'est nous que menacent les pluies pesantes. Oui, Danois, ce sera une tempête, mais une tempête de guerre. Il pleuvra, mais ce seront des pluies de sang. Le nuage noir que vous voyez n'est autre chose que l'armée de Segowald. Segowald conduit la fleur des guerriers de Mercie. A sa droite, marche le noble fils des combats, le grand Sigebert, qui conduit les guerriers de Wessex.

La danse finit, et les prisonniers attachés à l'arbre sacré palpitèrent dans les angoisses de la mort.

Soudain l'alarme fut donnée des confins du bois, et le bouclier d'argent fit sortir le soleil de derrière les nuages. Les archers du sacrifice laissèrent tomber leurs traits, et saisirent la lance et le bouclier. La confusion s'étendit de poste en poste, et la clameur du soldat retentit jusqu'aux monts lointains.

Gorthmund, dans sa fureur, ressemblait à un ours sauvage. Fureur inutile ! son armée entière est mise en déroute, et le cri du vainqueur poursuivit sa retraite.

Segowald, à la tête de ses Merciens, approcha sur la droite, et le grand Sigebert conduisit les Saxons autour de la forêt.

Les Danois, transportés de rage, voulurent enfoncer les rangs des troupes de Mercie ; mais les troupes de Mercie tinrent ferme, comme le bois de chênes planté dans la campagne d'Ambroisburgh. Grande est la force des guerriers du Nord ; mais leurs troupes sont débandées, et n'observent plus l'ordre de la bataille.

Les Saxons et le grand Sigebert ont formé une enceinte autour de la forêt. Les Danois, pressés de toutes parts,

fuient, comme, en automne, la dépouille des arbres fuit devant l'ouragan.

Gorthmund dédaigne de fuir. Il descend du fils des batailles, de Lachollan, dont le glaive mit en déroute les armées du redoutable Mœric. Il porte au bras le bouclier de Lofgar, de Lofgar qui n'eut jamais recours à la fuite, bien que les lances ennemies l'entourassent en aussi grand nombre que les moucherons de l'été, bien que, du haut des montagnes, on précipitât sur lui des rochers. Et Gorthmund fuirait! Gorthmund, qui n'eut jamais d'autre loi que son épée! qui tint la justice dans son étendard!

Segowald brûlait de se mesurer avec Gorthmund; il le trouva seul contre une armée.

Tourne-toi de mon côté, fils de Lofgar; je suis Segowald. N'as-tu pas entendu parler de ma gloire dans les batailles? Quand l'armée d'Hengirt reposait sur la bruyère ténébreuse, je la défiai, et l'étendard de la victoire se balança sur ma tête. Tourne tes armes contre moi, Gorthmund! Je suis digne de ta valeur.

Le fils de Lofgar courut au fils d'Alderwold. Ils combattirent, comme les enfans de la destruction, sur la plaine de Marocan. Gorthmund tomba; il tomba comme l'ours des montagnes sous l'épieu des chasseurs.

Tandis que les ombres de la mort planaient devant ses yeux, il entendit la voix d'Hubba, il entendit la voix de Locabara. Tu es tombé, disaient-ils, fils du crime! tu es tombé! Ton écu est souillé dans la fange, et l'on ne respectera plus ton étendard. Tes agiles guerriers ont fui comme des biches craintives. Pense, Gorthmund, pense à Hubba, pense à Locabara, victimes de ta cruauté. Souviens-toi de ton injustice, et meurs.

L.

Histoire de Pierre Ier, surnommé le Grand; par G. A. de Halem, 3 *vol.* in-8°. *Munster et Lemgs*, 1803–1807.

Déja, du vivant de Pierre, il parut des mémoires sur la cour de ce prince, sur ses entreprises, sur ses réformes, et sur l'effet que son règne produisait en Europe. Depuis sa mort, un grand nombre d'écrivains ont traité ce sujet en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, et ont cherché à faire connaître une époque féconde en resultats. Avec plus de détail, et sous des rapports plus étendus, M. de Halem, ayant traité le même sujet, donne sur les divers ouvrages qui ont précédé les siens, et qu'il a pu consulter, une notice exacte et instructive, dont nous allons recueillir les principaux traits.

Les premières nouvelles qu'on recut en Europe de Pierre et de sa cour, furent publiées par La Neuville, envoyé comme agent diplomatique à Moscou, par la Pologne, à l'époque où le Czar luttait contre Sophie, sa sœur, qui aspirait à régner. La révolution qui arrêta les projets de cette princesse, et qui fit triompher Pierre, est rapportée avec les circonstances les plus remarquables dans l'ouvrage de La Neuville, qui parut à Paris en 1698, sous le titre *d'Etat de la Moscovie.*

A peu près dans le même temps, l'empereur Léopold envoya une ambassade à Moscou, à l'occasion de l'alliance qu'il avait conclue avec le Czar contre les Turcs. Le secrétaire de cette ambassade, Jean-George Korb, en donna une relation en latin (1). Cette relation contient des détails sur la révolte des Strélitz, sur la manière dont le Czar se vengea

(1) *Diarium itineris in Moscoviam J. F. le Quarient et Rall, ab imp. Leopoldo I ad Petrum Alexiov. a.* 1698, *ablegati, descriptum J. G. Korb secretario ablegationis Cæsareæ. Viennæ, Autr.* (sans date) folio, avec 19 planches.

de ce corps, sur les traits caractéristiques et la vie privée de Pierre, sur les mœurs et les usages de Russie à la fin du dix-septième siècle. L'ouvrage, selon le rapport de quelques bibliographes, fut défendu à Vienne, et la cour de Russie parvint à retirer du commerce un grand nombre d'exemplaires; ce qui est certain, c'est qu'il se trouve dans peu de bibliothèques. Il faut le lire avec discernement comme tous les recueils d'anecdotes des voyageurs.

Parmi les étrangers qui entrèrent au service de Pierre, se distingua Jean Perry, ingénieur anglais, d'un mérite supérieur; il resta en Russie de 1698 à 1712. Il entreprit différens travaux pour établir une communication entre le Wolga et le Don; mais la guerre empêcha l'exécution du projet; après l'établissement de Pétersbourg, il donna le plan d'une communication entre le Wolga, le lac Ladoga et la Newa, ou d'une navigation intérieure depuis la Baltique jusqu'à la mer Caspienne. Mais il ne voulut point se charger de la direction de cette grande entreprise, avant d'avoir touché les arrérages du traitement qui lui avait été accordé. Les paiemens étant remis d'un terme à l'autre, il quitta la Russie, et retourna en Angleterre, où il fit imprimer une relation de la Russie, qui a été traduite en français, et qui a paru sous le titre d'*Etat présent de la Russie*, à La Haye en 1717. Cet ouvrage est surtout remarquable par les renseignemens qu'on y trouve sur les travaux et les monumens publics, et sur les changemens opérés dans l'administration extérieure. « Je me suis attaché très-scrupuleusement, dit l'auteur, à la vérité, et je voudrais que mon ouvrage fût mis sous les yeux du Czar; c'est un souverain dout j'honorerai toujours la personne, et auquel je me serais attaché pour la vie, si quelques-uns de ses boïards ne s'étaient appliqués à me desservir, à faire retenir mon traitement, et à retarder l'exécution de ce que j'entreprenais pour le service du Czar. »

Le résident d'Hanovre, Frédéric-Christian Weber, qui se rendit en Russie en 1714, écrivit un journal de son séjour dans ce pays, et le publia en Allemagne, sous le titre

de *Révolution de Russie*, ou *Russie changée* (2). Cette production, d'ailleurs très-informe, mal conçue et mal rédigée, a le mérite de présenter plusieurs de ces traits qui peignent les hommes et les choses, et qui caractérisent les époques. Pierre y est considéré tour-à-tour dans ses entreprises publiques et dans ses relations particulières, comme guerrier, comme législateur, comme politique, et comme époux, comme père de famille, comme chef de sa cour. Aussi l'ouvrage de M. Weber a-t-il été beaucoup cité et traduit en plusieurs langues.

Pierre mourut en 1725, et, immédiatement après sa mort, l'histoire de sa vie et de son règne parut en allemand et en français. L'historien allemand, Juste Goth Fried Rabener, était l'aïeul du poète de ce nom, qui s'est fait une réputation par ses satires. Il est peu exact, et n'a pas tiré parti des sources qui existaient déjà de son temps. L'écrivain français se cacha sous le nom de *Nestesuranow*; c'était, selon les uns, Limiers, selon les autres, Rousset. Son ouvrage, qui, dans le moment, satisfit la curiosité publique, eut deux éditions, l'une en 1725. La Haye, 4 vol. in-12; l'autre en 1730, à Amsterdam, 4 vol. in-8°.

Nous passons rapidement sur les ouvrages de Jean Mottley (3), de Strahlenberg (4), officier suédois, qui passa treize années en Russie, depuis la bataille de Pultawa, comme pri-

---

(2) Das verænderte Russland, t. 1, Francf., 1721; t. 2, Hanovre, 1730; t. 3, Hanovre, 1740. Cette dernière partie se rapporte au règne de Catherine Ire, qui succéda à Pierre Ier, et à celui de Pierre II.

(3) *The History of the life of Peter I, by John Mottley*, 3 vol. Lond., 1739.

(4) *Der nord und OEstliche theil von Europa und Asia, in so weit solches das ganze Russiche reich begreift von Philip. Johan. von Stralhenberg.* Lubeck, 1730; Stockholm, 1750, 4e éd. M. de Halem n'indique que cette dernière édition; nous trouvons l'autre indiquée dans le Dictionnaire biographique de *Gezelins*, avec la circonstance que l'auteur se rendit lui-même à Lubeck pour soigner l'impression; il mourut en Suède, en 1740.

sonnier de guerre, et de Mauvillon (5), qui profita de la relation de Korb, que ses prédécesseurs avaient négligée, et qui obtint quelques renseignemens particuliers ; mais nous devons nous arrêter davantage à l'*Histoire de Pierre*, par Gordon.

Alexandre Gordon d'Archintoul, se rendit en Russie l'année 1693, fut présenté à Pierre par son parent, le général Patrik Gordon, et se destina à la carrière militaire. Ayant pris querelle à une noce avec des gens du pays, qui disaient du mal des étrangers, il se battit contre six Russes, et sortit victorieux de ce combat inégal. Les vaincus portèrent plainte au Czar, qui fit venir Gordon, et lui demanda compte de l'affaire. L'Anglais raconta ce qui s'était passé d'une manière franche, mais modeste. Hé bien, dit Pierre, ces gens-là vous ont cependant donné le moyen de vous rendre justice; vous dites vous-même que vous en avez battu six : et moi aussi, je veux vous rendre justice ; et, s'étant retiré quelques momens, il revint pour lui remettre un brevet de major. Gordon, devenu peu à près général, fit d'abord une campagne contre les Turcs ; il se trouva ensuite à la fameuse bataille de Narwa, et fut fait prisonnier par les Suédois, qui ne le remirent en liberté qu'au bout de huit ans. Il fit ensuite plusieurs campagnes en Pologne, et retourna en Angleterre, lorsqu'il eut appris la mort de son père. Il consacra ses loisirs à rédiger une histoire de Pierre I^er^, qu'il avait connu très-particulièrement, et dont il avait été à même d'apprécier les actions : peu familiarisé avec l'art d'écrire, il ne sut pas donner à cette production des formes attrayantes ; mais il y fit connaître avec l'exactitude d'un témoin oculaire et impartial, un grand nombre de faits curieux, et surtout les événemens militaires. Le savant historien Muller avait fait des observations sur le livre de Gordon ; mais elles ne furent point publiées, et passèrent entre les mains de

---

(5) *Histoire de Pierre Ier*, surnommé le Grand. Amst. et Léipsick, 1742, 3 vol. in-8.

Busching, qui séjourna quelque temps en Russie (6).

Quelque temps après que l'Histoire de Pierre, par Gordon, eut paru, Voltaire s'empara du même sujet; son Histoire de Charles XII jouissait d'une brillante réputation, et la cour de Russie désirait qu'il élevât un monument pareil au rival du monarque suédois. Le comte de Schuwalow, secondé par Muller et Staehelin, lui fit parvenir des manuscrits importans, parmi lesquels était le Journal de Pierre. Pour l'encourager d'autant plus, l'impératrice Elisabeth lui envoya des présens d'un grand prix, toute la suite des médailles russes en or, et des fourrures estimées plusieurs milliers de roubles. Il se mit à l'ouvrage; le premier volume parut en 1761, le second en 1763. On reconnut le talent de Voltaire aux vues et aux réflexions philosophiques, aux rapprochemens ingénieux, au style brillant et pur; mais on découvrit des inexactitudes, des jugemens trop légers, des lacunes considérables. Schuwalow, à qui il avait envoyé le premier volume, lui ayant demandé, dans une lettre amicale, pourquoi il n'avait pas fait usage de toutes les pièces qu'on lui avait communiquées, pourquoi il avait omis plusieurs traits caractéristiques, et pourquoi il avait si souvent défiguré les noms des lieux et des personnes, il répondit qu'il n'avait pas l'habitude de copier servilement; qu'il n'était pas encore arrivé aux détails et aux anecdotes, et que l'observation relative aux noms, ne pouvait être que d'un docteur allemand, auquel il souhaitait plus d'esprit et moins de consonnes. Cette plaisanterie déplacée dans un pareil sujet, était dirigée, dit-on, contre Muller, dont Voltaire n'était pas content. On a prétendu que l'historien allemand, par jalousie, avait envoyé à Voltaire des extraits mutilés, et l'avait induit en erreur. Cependant cette accusation n'est point prouvée, et Muller a tou-

---

(6) L'ouvrage de Gordon a pour titre : *The History of Peter the Great, emperor of Russia, by Alex. Gordon of Archintoul.* Aberdeem, 1775, 2 vol. in-8. C. R. Vichman le traduisit en allemand. Léipsick, 1765, 2 vol. in-8.

jours passé pour un homme probe et loyal; mais il écrivait d'une manière lourde et diffuse, et Voltaire avait sans doute pris de l'humeur contre son exactitude quelquefois minutieuse et fatigante (7).

Depuis la publication de l'ouvrage de Voltaire, il a paru un grand nombre de mémoires sur la vie et le règne de Pierre. Le Journal de ce prince, rédigé par lui-même, a été livré à l'impression par les soins du prince Schtserbatow, de 1770 à 1772, en deux vol. in 4°. Ce Journal, qui s'étend depuis l'année 1678 jusqu'à la paix de Neustad en 1721, a été traduit en français et en allemand. La traduction française parut à Berlin, en 1773. On doit aussi consulter, mais avec le discernement que donne la connaissance générale des hommes et des affaires, les *Mémoires de Russie*, par Muller; le *Magasin géographique et historique de Busching*; les Recueils de Schloezer, Bacmeister, Hupel, Arndt, Staehlin, etc. Ces écrivains allemands ont séjourné en Russie. Les *Histoires Générales de ce pays*, par Lévêque et Le Clerc, l'un et l'autre établis pendant plusieurs années dans le pays, peuvent fournir des données utiles sur l'histoire de Pierre I^er^.

Les Russes ont aussi donné, depuis quelque temps, divers ouvrages sur la vie et le règne d'un monarque regardé comme le fondateur de l'Empire. On a en russe une Histoire de Pierre; par Feodosiwitch Tumansky, et un Recueil de Mémoires sur le même sujet, par Golikow. Ce Golikow était un négociant russe, sans lettres et sans connaissance des langues étrangères, qui s'était retiré, dans les derniers temps, dans un village près d'Iwanogorod. Son livre a trente volumes. Un savant d'Allemagne a eu la patience de les lire, de les digérer, et d'en faire un extrait en allemand,

---

(7) L'histoire de Pierre I^er^ a été traduite en allemand par Jean-Mich. Hube, avec des remarques et des additions de Busching. Francf. et Léips., 1761 à 1764, 2 v. Les additions au second volume ne se trouvent cependant pas dans la traduction même, mais dans un recueil de Mémoires sur la Russie, publié séparément par Busching.

qui a paru sous le titre de *Nouvelles Anecdotes de Pierre-le-Grand, rassemblées par Jean Golikow*. Riga et Léipsick, 1802, 2 vol. in-8°.

Telles sont les sources où le nouvel historien de Pierre a pu puiser. Son ouvrage est donc plus complet que ceux qui ont paru sur le même sujet, et présente plusieurs traits qui étaient restés inconnus jusqu'ici.

J. P. CATTEAU-CALLEVILLE,

DE L'ALLEMAGNE, par Mme de STAEL.

(Extrait traduit de l'EDIMBURG's REVIEW. vol. 22, par Mlle *Emma D****.)

(SUITE.)

L'OUVRAGE se divise en quatre parties : de l'*Allemagne et des mœurs des Allemands*, de la *littérature et des arts*, de la *philosophie et de la morale*, de la *religion et de l'enthousiasme*.

La première partie est la meilleure dans son genre; elle appartient plus entièrement au génie de l'écrivain, et fournit l'exemple le plus frappant de ce talent pour peindre les nations, que nous avons essayé précédemment de faire apprécier. Il semble aussi, autant que des critiques étrangers peuvent se permettre d'en décider, que le style de l'auteur y est plus soigné que dans aucune autre de ses compositions, et que madame de Staël peut plus sûrement y défier cette critique minutieuse, que, dans d'autres ouvrages, son génie a dédaignée, qu'il n'a point cherché à fléchir.

Les Allemands sont justes, prévenans et sincères, doués

d'une grande imagination, et portés à la réflexion; sans éclat dans la société, sans finesse dans les affaires, lents et faciles à décourager, téméraires et hasardeux dans leurs spéculations; joignant souvent l'enthousiasme des beaux-arts, sans avancer beaucoup dans l'art de rendre la vie douce et agréable; plus capables de s'exalter pour leurs opinions que pour leurs intérêts; soumis à l'autorité, plutôt par un effet de leur caractère réglé et mécanique, que par esprit de servitude; n'ayant appris à estimer la liberté ni par ses jouissances, ni par l'oppression; dépouillés de tout orgueil patriotique par la nature de leurs gouvernemens et la division de leur territoire; trop enclins, dans les relations de la vie domestique, à substituer aux devoirs positifs l'imagination et le sentiment; réunissant trop souvent un caractère naturel et vrai à des formes artificieuses, et une sensibilité réelle à un enthousiasme affecté; divisés par une conséquence des démarcations féodales, en noblesse illétrée, en savans sans politesse, en bas peuple dans l'oppression; prêtant au ridicule quand, avec leur bonhommie grave et lourde, ils tentent de copier l'abandon aimable et léger de leurs voisins du Midi.

Dans les fertiles provinces de l'Allemagne méridionale (1), où la religion, aussi-bien que le gouvernement, enchaînent l'activité de l'esprit pour la spéculation, le peuple reste plongé dans une espèce de contentement léthargique et dans de stupides jouissances. C'est un pays triste et monotone, n'ayant d'autres arts que l'art national de la musique instrumentale; aucune littérature, une élocution grossière; aucune liaison sociale, mais seulement de nombreuses assemblées qui paraissent être formées plutôt par étiquette que pour le plaisir; une politesse servile à l'égard d'une noblesse sans élégance dans les manières. En Autriche plus particulièrement, on vit dans une mollesse énervée, languissante; peu de sensations, peu de désirs.

---

(1) *De l'Allemagne*, part. Ire, chap. 5, 6, 7 et 8.

Le peuple s'y montre méthodique jusque dans ses jouissances; son existence n'est jamais ni troublée, ni exaltée jusqu'au crime ou au génie, par l'intolérance ou l'enthousiasme : son administration phlegmatique est invinciblement assujétie à son ancienne marche; on y repousse les connaissances dont doit dépendre aujourd'hui la vigueur des états; de grandes réunions de personnes, dignes de respect et même d'attachement, mais qui font trop souvent souvenir que, si dans la retraite un calme monotone satisfait et repose l'âme, dans le monde il fatigue l'esprit et l'ennuie.

Dans les climats rigoureux, dans les villes nébuleuses de la Germanie protestante, l'esprit national se déploie tout entier. C'est là que se sont rassemblées toutes les richesses de la littérature et de la philosophie. Berlin devint insensiblement la capitale de l'Allemagne éclairée. La duchesse de Weimar, qui appelait sur elle le respect de Napoléon au sein même de ses triomphes, avait fait, de sa petite capitale, le foyer des lumières, le centre de l'élégance, sous les auspices de Goëthe, de Vielland et de Schiller. Aucun palais européen n'a jamais réuni de société mieux choisie, depuis l'extinction des petites cours d'Italie, au seizième siècle. Enfin, c'est uniquement par les provinces protestantes du nord, que l'Allemagne est connue pour un pays de savans et de philosophes.

Un froid abrégé ne donnerait qu'une idée imparfaite de cet admirable tableau, tracé par madame Staël. Nous préférons d'en choisir quelques traits dans l'original, en commençant par les belles observations de l'auteur sur le caractère et le sort des femmes.

« La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité

que les femmes; elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et, lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées : leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent, mais celles qu'elles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin, vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentimens, soit surtout par les vertus, donne à l'âme un sentiment habituel d'élévation.

« Dans les pays où les hommes sont appelés, par les institutions politiques, à exercer toutes les vertus militaires et civiles qu'inspire l'amour de la patrie, ils reprennent la supériorité qui leur appartient; ils rentrent avec éclat dans leurs droits de maîtres du monde : mais lorsqu'ils sont condamnés de quelque manière à l'oisiveté ou à la servitude, ils tombent d'autant plus bas qu'ils devaient s'élever plus haut. La destinée des femmes reste toujours la même; c'est leur âme seule qui la fait, les circonstances politiques n'y influent en rien. Lorsque les hommes ne savent pas ou ne peuvent pas employer dignement et noblement leur vie, la nature se venge sur eux des dons mêmes qu'ils en ont reçus; l'activité du corps ne sert plus qu'à la paresse de l'esprit; la force de l'âme devient de la rudesse; et le jour se passe dans des exercices et des amusemens vulgaires, les chevaux, la chasse, les festins qui conviendraient comme délassement, mais qui abrutissent comme occupations. Pendant ce temps les femmes cultivent leur esprit, et le sentiment et la rêverie conservent dans leur âme l'image de tout ce qui est noble et beau.

« Les femmes allemandes ont un charme qui leur est tout-à-fait particulier, un son de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes, mais moins timides que les anglaises; on voit qu'elles ont rencontré moins souvent des hommes qui leur fussent supérieurs, et qu'elles ont d'ailleurs moins à craindre des jugemens sévères du public. Elles cherchent à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination; la langue de la poésie

et des beaux-arts leur est connue; elles font de la coquetterie avec de l'enthousiasme, comme on en fait en France avec de l'esprit et de la plaisanterie. »

Les moralistes et les philosophes ont souvent remarqué qu'une galanterie licencieuse est aussi fatale à l'amour, que préjudiciable à la dignité des femmes. « J'oserai ajouter, dit madame de Staël, contre l'opinion reçue, que la France est peut-être, de toutes les contrées du monde, celle dans laquelle les femmes sont les moins heureuses par le cœur. On appelait la France le paradis des femmes, parce qu'elles y jouissaient d'une grande liberté; mais cette liberté même venait de la facilité avec laquelle on se détachait d'elles (1) ». Les observations qui suivent cette remarque importante sont si pleines de beauté et de force, qu'elles ne devraient jamais sortir de la mémoire des femmes disposées à murmurer de ces mêmes entraves qui maintiennent la dignité de leur condition.

« L'enthousiasme, dit madame de Staël, ou en d'autres mots, quelque grande passion, capable d'émouvoir la multitude, s'est emparé tour à-tour des peuples, à ces époques de leur existence nationale, qui sont toujours marquées par de grandes actions. Il y a quatre périodes très-remarquables dans les progrès du monde européen : les temps héroïques, qui jetèrent les fondemens de la civilisation; le patriotisme républicain, qui fit la gloire de l'antiquité; la chevalerie, qui créa la religion militaire de l'Europe; et l'amour de la liberté, dont l'histoire commence environ à l'époque de la réforme. Les impressions chevaleresques se sont effacées en Allemagne; et à l'avenir, ajoute notre grand, notre profond écrivain, rien de grand ne pourra s'accomplir en Europe que par cette impulsion libérale, qui, dans cette contrée, a remplacé la chevalerie. »

C'est par la comparaison, ou plutôt par le contraste des

(1) Part. I, ch. 4.

mœurs et de la société, en France, que notre auteur explique continuellement et fait mieux ressortir, pour ainsi dire, la société et les mœurs de l'Allemagne. Quelques passages et quelques chapitres sur ce sujet (sans compter la brillante préface dont elle a autrefois orné l'édition qu'elle a donnée des *Pensées du Prince de Ligne*) peuvent être considérés comme les premiers tributs qu'on ait payés à la théorie du talent, nous n'osons dire de l'art de la conversation; de ce talent qui forme une partie si considérable des plus nobles et des plus rafinées jouissances de la vie sociale. Ceux, il est vrai, qui affectent une sévérité spartiate ou monastique dans leur appréciation de la société des capitales, voudraient presque condamner un talent qui, dans leur opinion, ne sert qu'à parer le vice; mais ils ne remarquent pas que son but est au contraire éminemment moral, en ce qu'il force, pour ainsi dire, les sociétés d'abjurer les calomnies et les querelles, et les subjugue par la puissance de l'esprit. L'esprit et la grâce sont peut-être les seuls moyens capables de porter l'étourderie et la sottise à quelque réflexion, et de leur inspirer de l'admiration pour une supériorité, que ne donnent ni le rang ni la richesse. La société est la seule école où l'indolence des grands veuille bien se soumettre à s'instruire. Une conversation délicate est du moins semée des fleurs de la littérature, et se dirige, plus souvent que la conversation du vulgaire, vers les objets d'un intérêt général. Il ne peut être réellement frivole le talent qui ouvre un canal par lequel quelques connaissances, ou du moins quelque respect pour les connaissances, peuvent s'insinuer dans des esprits incapables d'application, et qui n'ont le plus souvent que des goûts matériels et sans élévation. C'est parce qu'on est habitué à la peinture satirique des vices de la haute société, qu'on est porté à désapprouver ses plaisirs les moins condamnables, comme les plus innocens. Quels que soient les vices de Londres ou de Paris, ils ne sont ni diminués ni accrus par la culture de ces talens libéraux, qui trompent innocemment la longueur du temps, et tendent, en quel-

que sorte, à élever les sociétés au-dessus des goûts dangereux ou abjects. Il règne en province de grandes erreurs dans les idées que l'on se forme de l'immoralité de la capitale ; cette immoralité est publique, à cause du rang, de la qualité des personnes qui en sont accusées : la célébrité et peut-être les talens de quelques-unes d'entre elles rendent plus remarquables leurs moindres actions. Les hommes de lettres et les femmes d'esprit peignent leurs passions avec éloquence, les fautes des autres et quelquefois les leurs mêmes avec énergie : leurs tableaux attachent les lecteurs; ils circulent dans toute l'Europe. Il ne s'ensuit pas de là que les passions et les désordres soient plus grands et plus fréquens dans cette classe, que dans celle des hommes obscurs et ignorés; mais, dans cette dernière, les vices, les passions, ne sont connus de personne, et, s'ils étaient connus, seraient sans intérêt pour tout le monde.

Dans les autres parties de son ouvrage, madame de Staël traite d'objets plus sérieux, plus élevés; mais nulle part elle ne montre une supériorité plus soutenue, et qui rende le choix des citations plus difficile que dans les chapitres où il s'agit de la société et de la conversation : on y trouve une admirable réunion de la franchise philosophique à la plus vive et ingénieuse sagacité.

« Un entretien aimable, alors même qu'il porte sur des riens, et que la grâce seule des expressions en fait le charme, cause encore beaucoup de plaisir; on peut l'affirmer sans impertinence, les Français sont presque seuls capables de ce genre d'entretien. C'est un exercice dangereux, mais piquant, dans lequel il faut se jouer de tous les sujets, comme d'une balle lancée qui doit revenir à temps dans la main du joueur.

« Les étrangers, quand ils veulent imiter les Français, affectent plus d'immoralité, et sont plus frivoles qu'eux, de peur que le sérieux ne manque de grâce, et que les sentimens ou les pensées n'aient pas l'accent parisien. »

. . . . . .

« Le genre de bien-être, que fait éprouver une conversa-

tion animée, ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

« Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands ; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit que *la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir*. Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire ; mais le nécessaire, en fait de conversation, c'est l'amusement : si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. »

. . . . . .

« Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante ; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageaient mutuellement ; de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle ; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abréger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ; de tout temps enfin ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

« Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils devinent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils seraient susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au

lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de paraître aimable conseille de prendre une expression de gaîté, quelle que soit la disposition intérieure de l'âme; la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émousse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

« Une femme d'esprit a dit que Paris *était le lieu du monde où l'on pouvait le mieux se passer de bonheur* : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine; mais rien ne saurait faire qu'une ville d'Allemagne devînt Paris, ni que les Allemands pussent, sans se gâter entièrement, recevoir comme nous le bienfait de la distraction. A force de s'échapper à eux-mêmes, ils finiraient par ne plus se retrouver.

« Le talent et l'habitude de la société servent beaucoup à faire connaître les hommes : pour réussir en parlant, il faut observer avec perspicacité l'impression qu'on produit à chaque instant sur eux, celle qu'ils veulent nous cacher, celle qu'ils cherchent à nous exagérer, la satisfaction contenue des uns, le sourire forcé des autres ; on voit passer sur le front de ceux qui nous écoutent des blâmes à demi-formés, qu'on peut éviter en se hâtant de les dissiper avant que l'amour-propre y soit engagé. L'on y voit naître aussi l'approbation, qu'il faut fortifier, sans cependant exiger d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il n'est point d'arène où la vanité se montre sous des formes plus variées que dans la conversation. »

. . . . . .

. . . . . .

« Les Français sont les plus habiles diplomates de l'Europe ; et ces hommes, qu'on accuse d'indiscrétion et d'impertinence, savent mieux que personne cacher un secret, et captiver ceux dont ils ont besoin. Ils ne déplaisent jamais que quand ils le veulent, c'est-à-dire quand leur vanité croit trouver mieux son compte dans le dédain que dans l'obligeance. L'esprit de conversation a singulièrement développé, dans les Français, l'esprit plus sérieux des négociations politiques; il n'est point d'ambassadeur étranger qui pût lutter contre eux en ce genre, à moins que, mettant absolument de côté toute prétention à la finesse, il n'allât droit en affaires comme celui qui se battrait sans savoir l'escrime. »

La seconde partie de cet ouvrage, généralement la plus

amusante, comme la plus étendue, est une esquisse animée de l'histoire littéraire de l'Allemagne, avec des observations sur les plus célèbres poètes allemands et sur leurs auteurs. La critique répandue dans l'examen de ces productions est ennoblie et relevée par la philosophie, et le sentiment de leurs beautés rehaussé et mûri par l'amour de la vertu : parmi les poëmes que madame de Staël passe en revue, il y en a plusieurs bien connus de la plupart de nos lecteurs. Les premières pièces de Schiller sont lues dans des traductions bien faites, quoiqu'elles ne soient pas, excepté sa pièce des *Brigands*, d'après le goût actuel des Allemands, placées au premier rang de ses ouvrages. Les traductions de *Léonora*, d'*Obéron*, de *Wallenstein*, de *Nathan* et d'*Iphigénie en Tauride*, sont du nombre de celles qui font le plus d'honneur à la littérature anglaise.

Goëtz de Berlichingen a été traduit avec vigueur par un écrivain, dont le génie chevaleresque, développé par les rapports de cet ouvrage avec les scènes de l'histoire anglaise, l'a rendu depuis le poète le plus populaire de son siècle.

Dernièrement, en Allemagne, on a découvert un poëme épique, ou plutôt un roman poétique, intitulé *Niebelungen;* il a pour sujet la destruction des Bourguignons par Atilla. Il est à croire qu'une partie de ce poëme au moins fut composée peu de temps après l'événement, quoique le poëme en entier n'ait pris sa forme actuelle qu'à l'époque du perfectionnement de l'idiome indigène, environ au commencement du treizième siècle (1).

La version que Luther a donnée des écritures, fait époque dans la littérature allemande. Un des innombrables bienfaits de la réforme fut de faire lire la *Bible* dans le langage de la nation, et d'accoutumer le peuple à entendre chaque se-

---

(1) Un ingénieux et célèbre écrivain se promet de donner des détails plus particuliers sur ce très-curieux monument littéraire. (*Voyez* Sismondi, *Littérature du Midi*, vol. 1, p. 30.)

maine, soit une discussion religieuse, soit une déclamation dans l'idiome du pays natal. La trempe vigoureuse de l'esprit de ce grand réformateur donne à sa traduction une concision et une énergie qui en font un modèle de style, aussi bien qu'une autorité dans la langue.

Hagedorn, Weiss et Gelert n'ont fait que copier servilement le français (1); Bodmer imita l'anglais, sans génie; enfin, Klopstock, imitateur de Milton, créa la poésie allemande, et Wielland perfectionna le langage et la versification; mais cet écrivain accompli n'en a pas moins essuyé quelque atteinte dans sa réputation, par la haine récente que les Allemands nourrissent pour toute imitation des productions étrangères, et surtout de l'école française.

« Il faut, pour imiter Voltaire, une insouciance mo-« queuse et philosophique, qui rende insensible à tout, ex-« cepté la manière piquante d'exprimer cette insouciance. « Jamais un Allemand ne peut arriver à cette brillante li-« berté de plaisanterie : la vérité l'attache trop; il veut « savoir et expliquer ce que les choses sont. » (*De l'Allemagne*, part. II, ch. 4.)

Le génie de Klopstock s'enflamma par les lectures continuelles qu'il fit de Milton et d'Young : le rapprochement de ces deux noms est fait pour étonner une oreille anglaise. On est porté à juger défavorablement du goût de Klopstock, quand on le voit rapprocher ainsi deux poètes placés à une incommensurable distance l'un de l'autre, et dont la ressemblance apparente provient de quelques parties du sujet qu'a traité Milton et de leur doctrine théologique, plutôt que de l'esprit de leur religion. Dans les ouvrages d'Young, qui sont écrits avec une certaine variété de style et de manières, on trouve en effet un vrai talent, un esprit inépuisable, mais rarement une raison solide, une sensibilité profonde : sa mélancolie est artificielle et ses

---

(1) « Leurs ouvrages n'étaient que du français appesanti. » (*De l'Allemagne.*)

pensées sont presque aussi grotesques et fantastiques dans ses Nuits que dans ses Satires. Comment un poète peut-il donner une idée caractéristique de son talent, quand il ouvre une série de méditations poétiques sur la mort et sur l'immortalité, par une épigramme satirique contre l'intérêt personnel qui régit le monde?

Milton dédaignait surtout l'esprit et l'adresse ; il est simple dans ses conceptions, même quand son style est surchargé d'une érudition ambitieuse; il n'est jamais obscur que quand il est grand. C'est le peintre de l'amour, comme celui de la terreur; il ne court point après l'art de plaire; et cependant, comme il charme toutes les fois qu'il veut bien descendre de ses hautes pensées! rien ne peut mieux remplir l'âme d'un calme délicieux que la peinture de cette pureté idéale, de cette grandeur céleste, dont il a le talent, plus que tout autre poète, de revêtir les formes de la nature morale.

L'ode de Klopstock sur la rivalité de la Muse d'Allemagne avec la Muse d'Albion, est élégamment traduite par madame de Staël; et nous applaudissons à son goût, qui lui a fait préférer la prose pour la traduction en français des poésies allemandes.

Après avoir parlé de Winkelman et de Lessing, les prosateurs les plus remarquables par la concision et la chaleur de leur style, elle passe à Schiller et à Goëthe, les plus distingués des poètes allemands : dans Schiller, elle nous montre le génie du grand poète, et le caractère de l'honnête homme. Au sujet de sa première entrevue avec Schiller, madame de Staël raconte une anecdote intéressante.

« La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante : il lisait très-bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé. Je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres : il ne se refusa point à me combattre; et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en

s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots; je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte, où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration. »

L'esprit de Goëthe, singulier et plus étonnant qu'aimable, le pouvoir vraiment dictatorial qu'il exerce sur la littérature nationale, ses inégalités, ses caprices, son originalité, son feu dans la conversation, cette imagination ardente, qui n'appartient qu'à la jeunesse et qui se trouve unie dans lui à une sensibilité éprouvée, son impartialité franche et sévère, qui n'est influencée ni par les préventions ni par les préjugés, tout cela est peint dans l'ouvrage de madame de Staël avec un rare talent.

Parmi les tragédies de Schiller, qui ont paru depuis que nous avons cessé de traduire les drames allemands, les plus célèbres sont : *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, et *Guillaume Tell*. Un sujet, tel que celui de Marie Stuart, excite généralement un intérêt qu'on ne saurait définir. De concert avec madame de Staël, nous admirons plusieurs scènes de la Marie Stuart, de Schiller, et surtout les nobles adieux qu'elle fait à Leicester; mais cette tragédie déplairait généralement à des lecteurs anglais, sans parler des spectateurs. Nos dissensions politiques ont donné aux événemens du règne d'Elisabeth un degré d'authenticité qu'ils n'auraient pas, si nous ne les avions vus que dans l'histoire. Le temps présent rend plus terribles les siècles passés : aujourd'hui personne, en Angleterre, ne pourrait entendre, de sang-froid, une Marie Stuart avouant le meurtre de son époux, non plus qu'une Elisabeth provoquant l'assassinat de sa pri-

sonnière. Dans *Guillaume Tell*, Schiller a évité ces lieux communs d'un républicain-conspirateur, et dépeint avec vérité l'indignation d'un montagnard suisse, opprimé par un tyran.

Egmont passe, dans l'opinion de madame de Staël, pour la plus belle des tragédies de Goëthe; elle fut écrite comme *Werther*, dans l'enthousiasme de sa jeunesse. Il est assez singulier que les poètes aient tiré si peu de parti du caractère chevaleresque, des amours illustres et de la folie du Tasse. Le *Torquato Tasso* de Goëthe, est la seule tentative que l'on ait faite pour mettre ce sujet sur la scène (1). Deux hommes de génie, d'un temps bien plus moderne, ont éprouvé les mêmes genres de chagrins; mais la vie de Rousseau n'a rien que de vulgaire, et les souffrances de Cowper sont également trop récentes et sacrées.

Les scènes que madame de Staël a traduites du *Faust*, de Goëthe, offrent cette énergie terrible que l'on trouve dans quelques-uns de ces ouvrages de génie, où tout le pouvoir de l'imagination est employé à détruire les charmes que la poésie doit répandre sur la vie humaine, où la punition du vice est l'effet d'une cruauté sans justice, et « où le remords semble venir de l'enfer aussi-bien que la faute. »

Après la mort de Schiller, et depuis l'époque où Goëthe a abandonné le genre dramatique, il a paru quelques auteurs tragiques, dont les plus célèbres sont Werner, l'auteur de *Luther* et d'*Attila*, Gerstemberg, Illinger, Tieck, Collin et Oechlenschlager, Danois, qui a introduit dans ses ouvrages la mythologie scandinave.

Il résulte du chapitre sur la comédie, que le génie comique n'a point encore brillé en Allemagne.

Les romans allemands ont été traduits en anglais plus

---

(3) Ceci n'est vrai que pour l'Angleterre. En France, les malheurs et la folie du Tasse ont fourni des sujets à plusieurs auteurs dramatiques; mais, il faut en convenir, leurs pièces ont eu peu de succès.

(*Note du Rédacteur.*)

qu'aucun autre ouvrage de cette littérature; et un roman de Tieck, intitulé *Sternbald*, semblerait digne de l'être. J.-P. Richter, romancier populaire, mais trop national pour que ses ouvrages puissent être traduits, a dit : « Le Français a l'empire de la terre, l'Anglais celui de la mer, et l'Allemand celui de l'air. »

Schiller a tracé l'histoire de la révolte des Belges, et de la guerre de trente ans, avec éloquence et avec un noble esprit de liberté; mais le seul écrivain classique dans ce genre est J. Müller, l'historien de la Suisse. Quoique né dans un siècle spéculatif, il adopta le genre pittoresque et dramatique des historiens de l'antiquité; et si, en fouillant les annales du moyen âge, son érudition paraît souvent minutieuse, il n'en a pas moins l'art de plaire à l'imagination par des particularités qui caractérisent les personnes et les actions : mais il abuse de cette étendue de connaissances, de ce pouvoir des détails; quelquefois il affecte la profondeur sentencieuse de Tacite, et le soin qu'il met à imiter le style des anciens dégénère à la fin en affectation. Sa diction est en général grave et sévère, et, dans son abrégé posthume de l'Histoire universelle, il a déployé dans ce genre difficile de composition, ce grand talent qui consiste à embrasser d'un coup d'œil des époques entières, à les resserrer sans confusion, à peindre d'un seul trait les caractères, à disposer les événemens dans un ordre si précis, que leurs causes et leurs effets s'aperçoivent avant même d'être démontrés. Comme Salluste, autre sectateur outré de la manière antique, déclamateur contre la corruption de son siècle, sa vie politique et privée fut, dit-on, en opposition avec sa moralité historique. Le lecteur de Müller voudrait croire que, de toutes les vertus qu'il a si fortement retracées dans ses compositions, il y en avait au moins quelques-unes qu'il possédait en réalité.

Pour rendre complète la revue que nous venons de faire de la littérature allemande, il faut observer qu'elle possède un plus grand nombre de savans laborieux et d'ouvrages utiles, qu'il n'y en a dans tout autre pays. Aussi, quoique la con-

naissance des autres langues puisse ouvrir un champ plus vaste de jouissances littéraires, l'allemand donne certainement la clef d'un plus grand nombre de sciences. Les ouvrages de Fulleborn, Buhle, Tiedeman et Tenneman, offrent les premières tentatives que l'on ait faites pour composer une histoire de la philosophie; genre d'histoire dont le savant compilateur Brucher n'a pas eu une idée plus juste que n'en aurait quelque moine annaliste, qui voudrait rivaliser avec Hume. La philosophie de l'histoire littéraire est une carrière tout récemment ouverte à la spéculation. Un petit nombre de fragmens sublimes en ce genre se trouvent dans les meilleures parties des Essais de Hume; et madame de Staël, dans son grand ouvrage sur la littérature, a déjà franchi les premiers degrés avec autant d'audace que de bonheur. Près des lieux où elle a résidé dernièrement, deux écrivains, d'un mérite distingué, et sur lesquels elle a peut-être exercé quelque influence, ont écrit tout récemment en ce genre, mais dans des principes très-opposés : l'un est M. Sismondi, dans son Histoire de la Littérature du Midi; l'autre, M. de Barante, dans son Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle. Sismondi, à l'exemple de Beuterweeck et de Schlegel, hasarde des systèmes nouveaux; mais c'est presque malgré lui qu'il plie son talent au genre spéculatif, et qu'il semble renoncer à cette fierté, à cette libéralité de principes qu'il avait manifestés dans son Histoire des Républiques Italiennes.

Barante se montre plus fortement épris des beautés de la littérature française, et imbu des préjugés nationaux : il a un sentiment plus exquis des nuances qui distinguent les grands écrivains, et trace avec une finesse plus délicate les effets immédiats de leurs productions : mais son ouvrage, sous le voile ingénieux d'une critique littéraire, est une satire des opinions du dix-huitième siècle. Il est à croire que cet auteur n'a jamais été honoré de la disgrâce de Napoléon, et qu'il continuera d'être en faveur près de quiconque adoptera les principes de gouvernement absolu, que professait le tyran de la France.

Madame de Staël a consacré un chapitre aux ouvrages et aux systèmes de Guillaume et de Frédéric Schlegel. Guillaume est célèbre, tant par son *Cours de Litterature dramatique*, que par son admirable traduction de Shakespeare et par ses traductions, que l'on dit également excellentes, du théâtre espagnol; Frédéric, outre ses autres talens, a le mérite glorieux d'avoir appris la langue sanscrite, et acquis des connaissances étendues dans tout ce qui concerne l'Inde, sans autre secours que celui d'un orientaliste Anglais, qui est resté long-temps prisonnier à Paris. Ces deux critiques, dans leur système littéraire, ont une prédilection marquée pour les coutumes, la religion et la poésie du moyen âge; ils ont porté jusqu'à l'extrême les opinions qu'ont inspirées généralement en Europe les malheurs qui ont suivi une révolution philosophique et les fortunes si variées d'une guerre qui a duré vingt ans : ils se sont surtout déclarés contre la littérature francaise. C'est elle, disent-ils, qui, depuis le siècle de Louis XIV, a affaibli ces principes primitifs, communs à toute la chrétienté, en même temps qu'elle a dépouillé la poésie de chaque peuple de son originalité et de son caractère. Le système ces deux écrivains est exagéré et exclusif : dans la recherche de l'originalité nationale, ils perdent de vue les beautés premières et universelles de l'art. Un peuple pèche aussi-bien contre les règles du goût, en voulant imiter son ancienne littérature, qu'en prenant pour modèle une littérature étrangère. Rien de moins naturel qu'une moderne antiquité.

Dans un système général de littérature tout doit trouver sa place, et les ouvrages irréguliers d'un génie sublime, et les modèles perfectionnés d'un goût classique. D'âge en âge la multitude flotte entre les modes variées, et quelquefois même opposées qu'adopte l'active littérature. Sans doute elles ne méritent pas également les suffrages; mais la critique philosophique sait y découvrir et admirer ces principes communs de beautés, qui leur font exercer tour-à-tour une véritable puissance sur l'esprit humain.

Nous ne pouvons mieux terminer cette partie de nos observations, qu'en donnant quelques extraits du chapitre excellent où madame de Staël traite *du goût*. C'est là que, d'une main exercée et impartiale, elle pèse les opinions littéraires des nations.

« Ceux qui se croient du goût en sont plus orgueilleux que ceux qui se croient du génie. Le goût est, en littérature, comme le bon ton en société ; on le considère comme une preuve de la fortune, de la naissance, ou du moins des habitudes qui tiennent à toutes les deux; tandis que le génie peut naître dans la tête d'un artisan qui n'aurait jamais eu de rapport avec la bonne compagnie. Dans tout pays où il y aura de la vanité, le goût sera mis au premier rang, parce qu'il sépare les classes, et qu'il est un signe de ralliement entre tous les individus de la première. Dans tous les pays où s'exercera la puissance du ridicule, le goût sera compté comme l'un des premiers avantages, car il sert surtout à connaître ce qu'il faut éviter. Le tact des convenances est une partie du goût, et c'est une arme excellente pour parer les coups entre les divers amours-propres; enfin il peut arriver qu'une nation entière se place, en aristocratie de bon goût, vis-à-vis des autres, et qu'elle soit ou qu'elle se croie la seule bonne compagnie de l'Europe ; et c'est ce qui peut s'appliquer à la France, où l'esprit de société régnait si éminemment qu'elle avait quelque excuse pour cette prétention.

« Mais le goût, dans son application aux beaux-arts, diffère singulièrement du goût dans son application aux convenances sociales : lorsqu'il s'agit de forcer les hommes à nous accorder une considération éphémère comme notre vie, ce qu'on ne fait pas est au moins aussi nécessaire que ce qu'on fait; car le grand monde est si facilement hostile, qu'il faut des agrémens bien extraordinaires pour qu'ils compensent l'avantage de ne donner prise sur soi à personne : mais le goût en poésie tient à la nature, et doit être créateur comme elle; les principes de ce goût sont donc tout autres que ceux qui dépendent des relations de la société.

« C'est la confusion de ces deux genres qui est la cause des jugemens si opposés en littérature ; les Français jugent les

beaux-arts comme des convenances, et les Allemands les convenances comme des beaux-arts : dans les rapports avec la société il faut se défendre, dans les rapports avec la poésie il faut se livrer. Si vous considérez tout en homme du monde, vous ne sentirez point la nature; si vous considérez tout en artiste, vous manquerez du tact que la société seule peut donner. S'il ne faut transporter dans les arts que l'imitation de la bonne compagnie, les Français seuls en sont vraiment capables; mais plus de latitude dans la composition est nécessaire pour remuer fortement l'imagination et l'âme. Je sais qu'on peut m'objecter avec raison que nos trois grands tragiques, sans manquer aux règles établies, se sont élevés à la plus sublime hauteur. Quelques hommes de génie, ayant à moissonner dans un champ tout nouveau, ont su se rendre illustres, malgré les difficultés qu'ils avaient à vaincre; mais la cessation des progrès de l'art, depuis eux, n'est-elle pas une preuve qu'il y a trop de barrières dans la route qu'ils ont suivie?

« Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme « l'ordre sous le despotisme; il importe d'examiner à quel « prix on l'achète. » En politique, M. Necker disait : *Il faut toute la liberté qui est conciliable avec l'ordre.* Je retournerais la maxime, en disant : Il faut en littérature tout le goût qui est conciliable avec le génie : car si l'important dans l'état social, c'est le repos, l'important dans la littérature, au contraire, c'est l'intérêt, le mouvement, l'émotion, dont le goût à lui tout seul est souvent l'ennemi.

« On pourrait proposer un traité de paix entre les façons de juger, artistes et mondaines, des Allemands et des Français. Les Français devraient s'abstenir de condamner, même une faute de convenance, si elle avait pour excuse une pensée forte ou un sentiment vrai. Les Allemands devraient s'interdire tout ce qui offense le goût naturel, tout ce qui retrace des images que les sensations repoussent : aucune théorie philosophique, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne peut aller contre les répugnances des sensations, comme aucune poétique des convenances ne saurait empêcher les émotions involontaires. Les écrivains allemands les plus spirituels auroient beau soutenir que, pour comprendre la conduite des filles du roi Lear envers leur père, il faut mon-

trer la barbarie des temps dans lesquels elles vivaient, et tolérer que le duc de Cornuailles, excité par Régane, écrase avec son talon, sur le théâtre, l'œil de Glocester, notre imagination se révoltera toujours contre ce spectacle, et demandera qu'on arrive à de grandes beautés par d'autres moyens. Mais les Français aussi dirigeraient toutes leurs critiques littéraires contre la prédiction des sorcières de Macbeth, l'apparition de l'ombre de Banquo, etc., qu'on n'en serait pas moins ébranlé jusqu'au fond de l'âme par les terribles effets qu'ils voudraient proscrire.

« On ne saurait enseigner le bon goût dans les arts comme le bon ton en société ; car le bon ton sert à cacher ce qui nous manque, tandis qu'il faut, avant tout, dans les arts un esprit créateur : le bon goût ne peut tenir lieu du talent en littérature, car la meilleure preuve de goût, lorsqu'on n'a pas de talent, serait de ne point écrire. Si l'on osait le dire, peut-être trouverait-on qu'en France il y a maintenant trop de freins pour des coursiers si peu fougueux, et qu'en Allemagne beaucoup d'indépendance littéraire ne produit pas encore des résultats assez brillans. »

NOTE DU RÉDACTEUR DU *MERCURE ÉTRANGER*.

Cet article a déjà occupé une assez grande place dans deux numéros du *Mercure Etranger ;* et cependant il nous en reste encore plus de la moitié entre les mains. Dans la dernière partie, l'auteur trace, avec beaucoup de sagacité, l'histoire de *la philosophie* en Allemagne; toujours d'après madame de Staël, mais en développant quelquefois ses idées, et quelquefois même en les critiquant. Notre intention étant d'interrompre la publication du *Mercure Etranger*, nous ne pourrons insérer ici cette autre partie, qui offre encore plus d'intérêt, peut-être, et d'instruction que la première. Mais, pour peu qu'un certain nombre de nos lecteurs nous en témoigne le désir, nous publierons séparément le morceau entier, et nous y joindrons même

une préface et des notes propres à faire connaître, avec plus de détails, l'état actuel de la littérature et de la philosophie en Allemagne. Cette brochure, qui ne serait pas très-volumineuse, serait à-la-fois l'extrait raisonné et une espèce de complément au bel ouvrage dont madame de Staël a enrichi notre littérature.

VARIÉTÉS.

Sur plusieurs tragédies intitulées : Corradino.

Au commencement de l'année 1815, deux Italiens ont publié à Londres un petit volume in-18, contenant deux tragédies italiennes de Gaspare Mollo, célèbre improvisateur napolitain. Ces deux pièces, inédites jusqu'ici, datent de l'année 1787. La première a pour titre *Prusia*, et rappelle la mort de ce roi féroce qui régna trop long-temps sur la Bythinie, et couvrit de sang les terres de Pergame; la seconde a pour titre *Corradino*, jeune prince dont tout le monde connaît la fin malheureuse.

Comme l'erreur n'est jamais bonne à rien, avant de dire un mot sur le mérite poétique de l'auteur, et sur le plan qu'il a cru pouvoir adopter, je me permettrai de relever une assertion hasardée des éditeurs, qui paraissent ignorer les richesses théâtrales de leur propre pays, et ne se faire aucun scrupule d'outrager l'auguste vérité.

Dans leur épître dédicatoire, MM. *Petroni* et *Zotti* prétendent que, avant Gaspare Mollo, le sujet de la mort barbare de Conradin n'avait été traité par aucun auteur : *Argomento*, disent-ils, *che non trattarono altri.* S'ils eussent consulté l'histoire littéraire de l'Italie, elle leur aurait appris que, dès l'année 1694, Antonio Caracci, l'un des précurseurs de la renaissance du théâtre italien, publiait à Rome une tragédie, en cinq actes, intitulée : *Corradino*, dans laquelle on ne peut trop louer le beau talent du poète, le sublime développement de l'action et des caractères, et la noblesse du sentiment (1). Ils eussent su qu'à l'époque même où l'improvisateur napolitain écrivait sa tragédie, on parlait

(1) Gravina, *libro della tragedia*, § XX, p. 26 de l'édition in-4°. *Venezia*, 1731; Signorelli, *Storia critica de' Teatri antichi e moderni*, lib. VI, cap. I, p. 127-130 du tome IV de l'édition in-12 publiée à Naples en 1789 et 1790.

déjà du *Corradino* de Mario Pagano, de Brienza, qui fut imprimé à Naples, en décembre 1789, et de celui de Franco Salfi, de Cosenza, publié dans le même temps, sous la fausse date de Londres. On les trouve nominativement cités dans l'*Histoire critique des Théâtres anciens et modernes*, de Napoli-Signorelli, t. IV, p. 219.

Il était difficile, après Caracci, de remettre sur la scène, avec un nouvel intérêt, l'histoire du légitime héritier du trône de Naples, que les peuples du royaume des Deux-Siciles réclamaient, et qu'ils virent tomber sous le fer homicide d'un odieux usurpateur. Le poète romain avait saisi le véritable point tragique, et avait su lui donner tout le développement dont il est susceptible. Rien de plus noble en effet, rien de plus touchant que les efforts du jeune *Frédéric* d'Autriche pour sauver son ami et cousin : il veut, aux dépens même de sa propre existence, l'arracher à la rage de *Charles d'Anjou ;* mais la perfidie du tyran parvient à le tromper, et, lorsqu'il croit *Conradin* hors de danger, c'est alors que l'erreur de son cœur, que le sublime dévouement de l'amitié découvrent

Chi Corradino siasi, e chi 'l cugino.

Je sais bien que, chez les Grecs, Sophocle et Euripide, et, depuis la renaissance des lettres, Giovanni Rucellaï, ont fait usage d'un pareil combat de sentiment ; mais il me semble que Caracci est le premier qui sut profiter de toutes les ressources de cette situation touchante; elle est le fondement de sa pièce, elle en forme le principal intérêt.

Que restait-il donc à ceux qui voulaient encore traiter ce fait historique ? L'illustre et infortuné Pagano crut pouvoir le rendre plus théâtral, en représentant *Conradin* amoureux de la fille de son ennemi le plus implacable; il s'est trompé, puisque cette passion romanesque affaiblit, d'une part, le noble caractère de *Frédéric* d'Autriche, et, de l'autre, elle rend la marche de l'action languissante, incertaine. C'est une erreur qu'il emprunta de la scène française, où l'amour, à deux ou trois exceptions près, est l'élément essentiel de toutes les conceptions. Franco Salfi met en jeu l'amour maternel. La tradition rapporte que la mère de *Conradin* se rendit à Naples, dans la vue de sauver son fils, et

que sa présence hâta la découverte et le supplice de celui que la tendre amitié de *Frédéric* cachait à la fureur de *Charles* en prenant son nom. Voilà le plan de sa tragédie, qui, d'ailleurs, paraît écrite uniquement sous le rapport politique ; elle date, en effet, de cette époque où la fameuse questionde la ha quenée (1) occupait tous les esprits, et dirigeait toutes les plumes contre les prétentions de Rome. Franco Salfi, d'après Villani, Fazzello, Collenuccio, Giannone, fait sentir la funeste influence de la Cour de *Clement IV* dans l'assassinat juridique du véritable héritier du trône de Naples, qu'elle dépouillait de ses droits, sous le faux prétexte d'hé résie, mais dans l'intention réelle d'étendre de plus en plus la puissance des papes, qui fut très-grande dans le treizième siècle.

La tragédie de Pagano manque de mouvement, et de cette chaleur de sentiment qui donne tant de vie, tant de pathétique au *Corradino* de Caracci. Le plan de Salfi est mieux conçu ; son style a parfois, dans le dialogue principalement, une énergie remarquable : mais sa pièce est loin de réunir encore tout le mérite du poète romain (2). Cependant si je compare ces deux tragédies à celle de Gaspare Mollo, elles gagnent sous tous les rapports. Le plan de ce dernier est lâche, son dialogue est sans couleur, sans action, et son vers sans génie. Selon Mollo, le crime de *Charles* d'Anjou est moins le fruit de ses œuvres que celui du caractère féroce de son conseiller *Roberto* de Bari ; il atténue encore l'action principale par l'amour secret de *Béatrice* (épouse de *Charles*) pour le jeune prince de Souabe. Cet amour est bien annoncé, mais il n'est pas développé, et ne produit aucun effet quelconque. Le rôle si beau de *Frédéric* d'Autriche perd toute son énergie, et celui de l'usurpateur n'est plus que le rôle

---

(1) Le roi des Deux-Siciles, en se reconnaissant vassal du pape, lui envoyait annuellement, depuis 1510, une haquenée blanche, avec une bourse de six mille ducats. Le prince régnant s'est soustrait à cette obligation en 1789, et la cour de Rome n'ayant pas le pouvoir de le contraindre à la remplir, le pape Pie VI a été réduit à s'en tenir à un acte de protestation.

(2) Je sais que l'auteur s'occupe maintenant à refaire cette tragédie de son jeune âge. (*Juin* 1816.)

d'un roi faible et stupide, tandis que *Charles* d'Anjou fut réellement toujours barbare et sanguinaire, toujours superstitieux et dévoré d'ambition.

Il y a loin d'un improvisateur à un poète tragique. Dans le second, on cherche des sensations fortes, une connaissance profonde du cœur humain, et le talent qui caractérise le génie de la scène; du premier, au contraire, on n'espère, quand même il s'éleverait auprès de Corilla et de la sensible Bandettini (ce qui n'est pas dans Gaspare Mollo), qu'une jolie voix, des peintures aimables, des petits traits et la rapidité des idées. Mollo n'était point né pour chausser le cothurne; il a donné la mesure de son talent dans la tragédie à trois personnages qu'on lui attribue avec raison, et qui a pour titre : *la Morte di Socrate*. Il y parodie le style nerveux du grand Alfieri, qu'il n'entend pas plus que les académiciens de Lucques qui l'ont condamné; il y sacrifie sans cesse le goût, la raison, la vérité, à l'infâme plaisir de dire et de faire du mal.

Arsenne Thiébaut de Berneaud.

Sur une nouvelle traduction de Xénophon.

M. Gail, un des plus savans et laborieux hellénistes français, vient de donner au public les œuvres complètes de *Xénophon* (1).

---

(1) *Œuvres complètes de Xénophon*, dix vol. in-4° (plus un vol. philologique in-8°, donné *gratis* aux souscripteurs de *Xénophon*), avec atlas et magnifique collection de plus de trente estampes; prix, 160 francs, beau papier ordinaire, et 320 francs, papier vélin satiné, dont il existe quarante-cinq exemplaires, estampes avant la lettre et eaux fortes. Thucydide et Xénophon, son continuateur pour l'histoire grecque, allant ensemble, on rappelle que le prix de Thucydide, grec-latin-français, in-4°, est de 145 fr., papier vélin, et 82 francs, papier ordinaire On peut se procurer séparément l'atlas; prix, 36 fr., papier ordinaire, et 72 francs, papier vélin; plus, 10 francs pour le volume des *Recherches historiques, militaires et géographiques*, qui

En annonçant le *Xénophon* de M. Gail, éditeur et traducteur de Théocrite, Anacréon, Thucydide, etc., nous ne croyons pas trop nous écarter du plan de ce journal, uniquement destiné à la littérature étrangère. Cet ouvrage, qui présente une édition complète d'un des plus grands écrivains de la Grèce, n'appartient à aucune nation en particulier; et nous avons cru que les étrangers et les Français prendraient à cette annonce un intérêt égal.

L'ensemble de cet ouvrage se compose de dix vol. in-4°; il contient, outre le texte, la version latine et la traduction française par M. Gail, les variantes recueillies dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, et discutées avec l'érudition qu'on est en droit d'attendre du savant éditeur; des *specimen* de manuscrits, supérieurement gravés; des notes, des observations critiques, des discussions sur plusieurs points intéressans, dont les plus importantes ont pour objet le *Traité de la Chasse* et la doctrine de Socrate; enfin, un atlas géographique et militaire, où se trouvent non seulement les cartes détaillées des lieux dont parlent Thucydide et Xénophon, mais encore les plans des principales batailles, lesquels jettent un grand jour sur l'art militaire des anciens.

La publication de ce grand travail sera pour M. Gail un nouveau titre à l'estime de tous ceux qui, en Europe, s'occupent de la littérature ancienne. L'auteur, depuis un grand nombre d'années, emploie tout son temps et ses moyens pour inspirer aux Français plus de goût pour cette belle langue grecque, qui renferme tant de chefs-d'œuvres dans tous les genres. Ses soins et son zèle n'ont point été sans succès. Les nombreux élèves qu'il a formés dans ses cours publics au Collége de France, et dans les cours particuliers et gratuits qu'il ouvrait dans sa propre maison, se distinguent aujourd'hui, soit dans les colléges, soit dans les premiers corps littéraires. C'était la plus noble récompense qu'il pût ambitionner.

---

l'accompagne; par J.-B. Gail, lecteur royal, de l'Institut de France, etc. Paris, chez Gail, neveu, au Collége Royal, place Cambrai.

NOUVELLES DIVERSES.

La société d'Harlem, connue sous le nom de *Teyler Geroolshap*, a ouvert un concours sur la question suivante : « Exposer les preuves théologiques de l'existence de Dieu, et réfuter le système de Kant et autres philosophes, dont la doctrine conduit à l'athéisme. » Le prix sera une médaille d'or de la valeur de quatre cents florins. Les mémoires qui peuvent être écrits dans l'une des langues suivantes : hollandaise, latine, française, anglaise et allemande, doivent être envoyés avant le premier janvier 1817.

— Les directeurs de la compagnie d'Amérique ont communiqué à l'académie impériale des sciences de Pétersbourg, l'extrait ci-dessous du journal de M. le lieutenant de marine Lazarew, relatif à la découverte des îles Souwarow.

« Le *Souwarow*, vaisseau de la compagnie russe d'Amérique, commandé par M. le lieutenant de marine Lazarew, partit, le 20 octobre 1813, de Cronstadt. Après avoir successivement relâché à Carlskrone, en Angleterre, au Brésil et à la Nouvelle-Hollande, il mit à la voile du port Jackson, pour se rendre dans les possessions russes en Amérique. Etant le 27 septembre 1814 dans cette direction, il se vit entouré d'une grande quantité d'oiseaux, et le nombre en augmenta encore au coucher du soleil. Ces oiseaux étaient si peu sauvages, que l'on conclut qu'il devait se trouver une île dans les environs. Le *Souwarow* cingla au nord-nord-est, en diminuant de voiles, et, à onze heures du soir, on aperçut une île basse au sud-est; mais comme on entendait des brisans, on mit à la cape : cependant la mer était si profonde, qu'à cent brasses on ne trouvait point encore le fond. Au point du jour, on découvrit quatre autres nouvelles îles basses. A trois milles du rivage, la mer avait plus de cent brasses de profondeur ; lorsqu'on y débarqua, on trouva que ces îles n'étaient habitées que par des oiseaux, des écrevisses et des rats ; on y vit des arbrisseaux et des cocotiers épars : mais il n'y avait point d'eau douce, ni aucune

trace d'hommes. M. Lazarew les appela les îles de *Souwarow*, d'après le nom de son vaisseau. Il en détermina, d'après le méridien de Greenvick, la latitude à 13 degrés 13 minutes 15 secondes au sud, et la longitude à 163 degrés 31 minutes 4 secondes à l'ouest : ainsi ces cinq îles, nouvellement découvertes, sont à-peu-près à égale distance de l'île du Navigateur et de celle de la Société. »

— La société des sciences de Flessingue, dans sa séance générale de 1816, a proposé la question suivante :

« En quoi consiste la véritable tolérance chrétienne, et « en quoi differe-t-elle, quant à sa source, de l'indiffé- « rence ? »

La réponse doit être adressée à M. Kauter, secrétaire à Middelbourg.

— On a découvert à Eppelsheim plusieurs parties de la carcasse d'un éléphant; le journaliste allemand, qui rapporte cette découverte, fait remonter l'existence de l'éléphant un peu au delà du déluge.

— On a, dit-on, découvert chez madame Lavater quelques nouveaux manuscrits de son mari.

— Une société littéraire nouvelle vient de s'établir à Athènes; elle se compose des Grecs les plus savans, et de littérateurs étrangers résidant dans la ville.

— On a découvert, chez un libraire de Ferrare, quelques lettres inédites du Tasse. Le fils du célèbre Poggioli vient de les publier.

— Les fouilles de Pompeïa se poursuivent avec activité ; elles font le tour de la ville : les cendres qui la couvrent, une fois déblayées, elle deviendra le monument le plus remarquable de l'antiquité.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

AUX ABONNÉS.

Le *Mercure Étranger* a commencé lorsque la France était, pour ainsi dire, isolée du reste de l'Europe. Malgré ces circonstances défavorables, je suis parvenu, aidé par de zélés collaborateurs, à le conduire jusqu'au quatrième volume : ce sera le dernier.

Mon intention est bien de reprendre, quelque jour, cet ouvrage, et même d'en étendre le plan. Des hommes de lettres de différens pays m'ont proposé de s'associer à mes travaux ; mais, en ce moment, des obstacles, que je ne dois pas faire connaître, s'opposent à cette nouvelle entreprise.

Le Rédacteur du *Mercure Étranger*,

AMAURY-DUVAL.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME. — 1816.

MERCURE ÉTRANGER.

LANGUE ALLEMANDE.

Pages

Suzanne, poëme de Mergthen. 41
L'Europe Germanique, ou Traité des Associations défensives, par *Reitemeier*. 144
Littérature Allemande. — A M. le Rédacteur du *Mercure Etranger*. 149
De l'Allemagne, par madame de *Staël*. Premier article. (Extrait d'un journal anglais.). 151
Gorthmund, poëme anglo-saxon. 236
Histoire de Pierre Ier, surnommé le Grand, par G. A. *de Halem*. 241
De l'Allemagne, par madame *de Staël*. (Suite.). 247
Poésie. — Aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, par *Schiller*. 48

LANGUE ANGLAISE.

Almer le Derviche, *ou* Qu'est-ce que le Bonheur? 49
Fragment tiré de la nouvelle édition des *Mélanges de Gibbon*. . 106
Lara, conte en vers. 120
Voyage pittoresque du docteur Syntaxe, poëme. 125
Chanson anglaise, intitulée : *Le Vicaire de Bray*. 161
Sur le caractère et le style de Pline le Jeune, par *Knox*. 211
Sur Politien et Muret, deux élégans latinistes modernes. 215
Vie de Butler, auteur anglais du poëme d'*Hudibras*, traduite de *Samuel Johnson*. 220

LANGUE ESPAGNOLE.

Première et seconde lettres d'un Américain au rédacteur du journal intitulé l'*Espagnol*. — Histoire de la révolution de la Nouvelle-Espagne, jadis Anahuac, *ou* Relation de son origine, de

Pages

ses causes et de ses progrès jusqu'à l'an 1813 ; par don Joseph Guerra. 21

Poéeie. — Tableau de Madrid, par *Louis de Gongora*, poète du seizième siècle. 31

L'Ane et le Flageolet, fable, par don *Thomas Yriarte*. 33

Ode à la Fleur du Gnide, par Garcilasso de la Vega. 38

LANGUE ITALIENNE.

Essai historique sur les premiers temps de l'île de Leucade dans la mer Ionienne. 15

Réflexions sur l'Histoire, sur son incertitude et son inutilité ; par le chevalier *Melchior Delphico*. 133

Littérature Italienne. — Sonnet de Menzoni sur la mort du Christ. 20

Au Rédacteur du *Mercure Etranger*. 141

— Sonnet italien de M. *Bolaffi*, sur la mort de son épouse. . . 142

Le portrait, cantate. 218

LANGUE SANSKRITE.

Discours sur les avantages, la beauté, la richesse de la langue sanskrite, et sur l'utilité et les agrémens que l'on peut retirer de son étude.. 169

LANGUES ORIENTALES.

Mémoire sur l'origine et les progrès des Turcs, des Kurdes, etc. ; extrait d'un ouvrage manuscrit sur l'histoire d'Arménie, par M. *Carbied*. (Second et dernier article.) 3

Relation du Voyage fait en France en 1133 et 1134 de l'hégire ; par Mehemed Effendi, ambassadeur de la Sublime Porte. . 73

La Perse, ou Tableau de l'Histoire, du Gouvernement, de la Religion, de la Littérature, etc., de cet empire, des Mœurs et des Coutumes de ses Habitans ; par *Am. Jourdain*. 77

Litrérature Orientale. — Voyage de Dervich Effendi, ambassadeur de la Porte en Russie, avec la Relation de tout ce qui s'est passé pendant son séjour à Pétersbourg, jusqu'à son retour à Constantinople, traduit de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* de *Ahmet Vassif Effendi*, ancien *reis effendi* ; par *T. Ruffin*, consul de France à Warna. 183

LITPÉRATURE HÉBRAÏQUE.

Notice sur Maymonide, philosophe du XII^e^ siècle. 77

Les Benjamites rétablis en Israël, poëme traduit de l'hébreu par M. de *Maleville* fils. 190

Pages

VARIÉTÉS.

Fragment d'un voyage en Italie en 1811 et 1812. 55
Sur plusieurs tragédies intitulées : *Corradino*. 268
Sur une nouvelle traduction de *Xénophon*. 271

GAZETTE LITTÉRAIRE.

ANGLETERRE. — Nouvelles de Londres. 69, 164
ALLEMAGNE. — Publication, à Berlin, du *Journal de l'Histoire*. — Découverte d'antiquités remarquables près de Salzbourg. 159, 166
ITALIE. — Nouvelles de Naples, de Rome, de Florence. . 70, 168
RUSSIE. — Séance tenue à Pétersbourg, à l'occasion de l'anniversaire du jour où S. M. l'empereur Alexandre a visité la bibliothèque impériale de cette capitale. 70
— A MM. les Abonnés du *Mercure Etranger*. 72
NOUVELLES diverses. 168, 273
NOTE du Rédacteur du *Mercure Etranger*. 266
AVIS aux Abonnés. 275

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE R.F. IMPRIMÉS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01520765 9